

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

« C'EST CONFUS, MAIS C'EST PARCE QU'IL Y A BEAUCOUP
D'ÉMOTIONS » ; TÉMOIGNAGES DU MILITANTISME FÉMINISTE SUR
FACEBOOK

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR

CHARLINE ROBERT-LAMY

AVRIL 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci avant tout à Geneviève Pagé, ma directrice, pour m'avoir guidé tout au long de ce long processus avec beaucoup de patience. Tes conseils et commentaires ont rendus ce mémoire meilleur de plus d'une façon, les opportunités dont j'ai pu profiter grâce à toi ont ponctué mon parcours, aidé et accompagné ma recherche, et m'ont fait grandir. Plus que tout, ta compréhension de la réalité qui entourait la réalisation de ce mémoire, surtout dans sa dernière année, a rendu la fin du processus beaucoup plus facile.

Merci aux 9 femmes qui ont pris le temps de me partager leurs expériences du militantisme en ligne, parfois pendant 45 minutes, parfois pendant deux heures, parfois dans un café, autour de leur table de cuisine, dans un bureau à l'UQAM. Sans leurs vécus, il n'y a pas de recherche. Merci pour votre temps, votre ouverture et votre patience alors que j'apprenais à faire des entrevues en vous parlant.

Merci à ma famille qui a été derrière moi à travers tout ce processus, et les études qui l'ont précédées, d'ailleurs. Votre soutien, qui a pris plusieurs formes, a véritablement fait la différence pour moi tout au long de mon parcours. Une mention spéciale à Catherine Lamy, ma mère; elle saura pourquoi. Il y a énormément de ton travail entre les lignes de mon mémoire, de manière évidente, mais implicite aussi.

Merci à Jany, mon amie de toujours, pour ta très grande écoute, venant de l'extérieur, toujours si précieuse. Merci à Félix, pour avoir entendu plus que quiconque mes difficultés, réussites, joies et anxiétés. Je te souhaite une maîtrise aussi enrichissante, mais moins longue, que la mienne.

À l'équipe extraordinaire du Centre de ressources et d'action communautaire de La Petite-Patrie : Maggie, Nathalie, Julie, Gladys, Julien et Maude (et Émile et Sklaerenn, arrivées à la toute fin!). Je n'aurais pas pu rêver de meilleures collègues pour m'entourer durant ma dernière année de maîtrise. Vous m'inspirez, et vous m'avez donné envie de terminer ce mémoire. J'ai hâte de ne plus sentir mon énergie aussi partagée entre mes études et mon travail. Les derniers moments de ce mémoire ont été marqués par la crise sanitaire du COVID-19, comme nos vies d'ailleurs. Si j'ai peine à croire d'avoir fini ce mémoire quand même, c'est beaucoup grâce à la magnifique équipe de travail dont j'ai la chance de faire partie.

Merci finalement à celles sans qui je n'aurais peut-être jamais écrit ces remerciements. Anabelle, Mélanie, Gabrielle et Naomie : sans vous, il n'y a pas de mémoire. Notre amitié est ce que je retire de mieux de cette maîtrise; le mémoire c'est bien, mais c'est terminé. À des années encore de soutien indispensable entre nous, et à plein d'autres sushis de célébrations!

AVANT-PROPOS

Wages for Facebook is only the beginning, but its message is clear: from now on they have to pay us because as users we do not guarantee anything any longer. We want to call work what is work so that eventually we might rediscover what friendship is.

- Wages For Facebook (Ptak, 2014)

Wages for housework is only the beginning, but its message is clear: from now on they have to pay us because as females we do not guarantee anything any longer. We want to call work what is work so that eventually we might rediscover what is love and create what will be our sexuality which we have never known.

- Wages Against Housework (Federici, 1975)

If you are not paying for it, you're not the customer; you're the product being sold.

- blue_beetle (2010)

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	IV
LISTE DES TABLEAUX.....	VIII
RÉSUMÉ	IX
ABSTRACT.....	X
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
ACTIVISME FÉMINISTE EN LIGNE; MISE EN CONTEXTE, DÉFINITION ET PROBLÉMATIQUE.....	5
1.1 Débats en communication : virtualité et réel	6
1.2 Genre et binarité en ligne.....	10
1.3 Définir l'activisme féministe en ligne	12
1.3.1 Une quatrième vague féministe?	14
1.3.2 Un mouvement social en continuité ou de l'activisme réinventé?.....	17
1.3.3 Activisme féministe et culture populaire	21
1.4 Tempérer l'enthousiasme pour l'activisme en ligne.....	22
1.5 Usages et manifestations de l'activisme féministe en ligne	25
1.5.1 Communautés de soutien et espaces sécuritaires	25
1.5.2 Prise de conscience collective	28
1.6 Harcèlement en ligne	29
1.7 Travail en ligne	33
1.8 Problématique et conclusion.....	36
CHAPITRE II	
CADRES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE.....	40
2.1 Le travail pour les féministes matérialistes françaises et la question du travail en ligne	40
2.1.1 Le travail des femmes	41
2.1.2 Le travail en ligne.....	45
2.1.3 Le travail émotionnel	48
2.2 Les émotions dans les mouvements sociaux	49
2.3 Méthodologie.....	52
2.3.1 Grands principes de la recherche	52

2.3.2	Positions de la chercheuse.....	54
2.3.3	Considérations méthodologiques de l'utilisation de l'analyse des émotions	56
2.3.4	Hypothèses de recherche.....	58
2.3.5	Entrevues semi-dirigées	61
2.3.6	Recrutement des participantes.....	62
2.3.7	Collecte de données.....	64
2.3.8	Portrait de l'activisme féministe au Québec : méthodologie	66
2.4	Conclusion	70
CHAPITRE III		
DESCRIPTIONS DU MILIEU, DES PARTICIPANTES ET ANALYSES		
GÉNÉRALES		
3.1	Portrait de l'activisme féministe au Québec	72
3.2	Présentation des participantes à la recherche.....	77
3.2	Définir, expliquer et comprendre l'activisme féministe sur Facebook.....	81
3.3	Fracture numérique.....	87
3.4	Espaces sécuritaires sur Facebook.....	92
3.5	Conclusion	95
CHAPITRE IV		
L'ACTIVISME EN LIGNE COMME TRAVAIL EXPLOITÉ		
4.1	<i>Nommer</i> le travail en ligne.....	98
4.2	Travail illimité	101
4.3	Travail invisible.....	106
4.4	Travail épuisant	108
4.5	Réponses à l'hypothèse du travail en ligne.....	111
4.6	Conclusion	115
CHAPITRE V		
LES ÉMOTIONS DE L'ACTIVISME EN LIGNE.....		
5.1	Travail émotionnel.....	118
5.2	Solidarité et amitié.....	125
5.3	Non-mixité choisie.....	134
5.4	Harcèlement en ligne : Beaucoup de peurs, peu de mal	139

5.5	Stress et anxiété	144
5.6	De la motivation dans l'activisme en ligne.....	147
5.7	Réponses à l'hypothèse sur les émotions en ligne.....	152
5.8	Conclusion	154
	CONCLUSION.....	157
	ANNEXE A	
	QUATRE TYPES D'ACTIVISME EN LIGNE.....	164
	ANNEXE B	
	CARTOGRAPHIE DE L'ACTIVISME FÉMINISTE SUR FACEBOOK AU QUÉBEC.....	165
	ANNEXE C	
	TYPES DE GROUPES POSSIBLES SUR FACEBOOK	173
	ANNEXE D	
	RÔLES POSSIBLES DANS L'ADMINISTRATION D'UNE PAGE OU D'UN GROUPE FACEBOOK	174
	ANNEXE E	
	CANEVAS D'ENTRETIEN.....	177
	ANNEXE F	
	TRACES DE LA DIFFUSION DE L'APPEL DE PARTICIPANTES SUR FACEBOOK	180
	ANNEXE G	
	CONTENU DU FORMULAIRE DE CONSENTEMENT	183
	ANNEXE H	
	DÉTAILS DES PARTICIPANTES	186
	BIBLIOGRAPHIE	187

LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
1.1 Présentation des participantes	73

RÉSUMÉ

Cette recherche vise à mettre en lumière une réalité sous étudiée, particulièrement en français, et ce autant dans les champs de la science politique, de la communication et des études féministes. Elle a pour but premier de rendre compte de l'expérience de l'activisme en ligne pour les femmes qui font la gestion de pages et groupes Facebook féministes. Pour se faire, elle s'appuie sur la réalisation d'entrevues avec des femmes activistes, et de manière non négligeable sur l'expérience de la chercheuse. Cette recherche a pour postulat de départ que l'activisme en ligne est de l'activisme en soi, et que ce qui se déroule sur les réseaux sociaux ou sur Internet plus largement n'est pas virtuel, séparé de la vie quotidienne, mais en est plutôt partie intégrante. Ainsi, nous analysons d'abord les activités réalisées en ligne comme un travail, sous la loupe des théories féministes matérialistes françaises. Nous examinons ensuite les émotions vécues par les participantes à cette recherche, en tirant des clés d'analyse du champ d'études des émotions dans les mouvements sociaux. Ce mémoire, interdisciplinaire et ancré dans les études féministes, vise à explorer plusieurs questions, à savoir comment est vécue l'expérience de l'activisme en ligne par les femmes rencontrées, à quel point et de quelles façons leurs activités sur Facebook ressemblent à du travail, et quelles émotions permettent, nourrissent ou freinent leurs activités militantes.

Mots clés : Facebook, activisme en ligne, travail des femmes, émotions dans les mouvements sociaux

ABSTRACT

This research centers the intersection between communication and feminist studies, bringing to light a phenomenon rarely discussed in political science research, particularly in French. First, through interviews, this research materializes the internal, individual experiences of online activism for women who manage Facebook pages and groups, as well the experiences of the researcher herself throughout the process. Taking for granted that online activism is activism in and of itself, and that what takes place on social media, as well as on the Internet more generally, is not « virtual, » separated from daily life, but rather is an integral part of daily life. As such, we analyse online social media management as a form of labour, conceptualized through the lens of French materialist feminism. Second, by examining the emotional responses of the participants to the research process, we identify key analytical concepts for studying the role of emotions in social movements. This thesis, firmly interdisciplinary and firmly anchored in feminist studies, explores several questions concerning the lived experiences of activism on line for the women involved, at what point their online realities constitute labour, and how emotions simultaneously permit, nourish and prevent their activist activity.

Keywords : Facebook, online activism, women's labour, emotions in social movements.

INTRODUCTION

En 2006, Facebook ouvrait ses portes au public général (Facebook, 2006). Depuis, la popularité de ce réseau social l'a rendu incontournable, autant dans la vie quotidienne que dans la recherche scientifique, notamment en communication (Giglietto *et al.*, 2012). Si Facebook perd en popularité dans les dernières années, particulièrement chez les jeunes (Al-Heeti, 2019), il est toujours parmi les dix sites les plus visités dans le palmarès d'Alexa, une division d'Amazon qui compile les fréquentations de sites Web. En date de décembre 2017, il était le 3^e plus populaire (Alexa, 2017); en mars 2020, il en était le 6^e, dépassé par les sites chinois qq.com, baidu.com et tmall.com (Alexa, 2020). Facebook reste le plus grand réseau social du monde avec 2.5 milliards d'utilisatrices actives¹ en date de décembre 2019 (Clement, 2020), un exploit puisque le site est censuré en Chine (Paresh Dave, 2020). Le nombre d'utilisatrices monte

¹ Dans ce travail de recherche, vu son sujet, son cadre et les textes sur lesquels nous nous appuyons, nous utiliserons le féminin inclusif lorsque la rédaction épiciène n'est pas possible, logique ou idéale. Ce choix, éminemment politique, simplifiera la lecture et nous amène à nous placer en porte-à-faux avec l'immense majorité de textes qui choisissent la posture inverse, c'est-à-dire le masculin inclusif. Pour une justification de ce choix, voir le guide de féminisation de la revue *Féminitudes* (2014), ou alors la vidéo du *Nouvel Observateur* sur le sujet (2017). Nous utiliserons aussi autrice plutôt qu'auteure; cette façon de féminiser est de plus en plus acceptée dans la langue française et permet de mettre en lumière le féminin en le rendant audible.

même à 2.9 milliards lorsqu'on prend en compte les différents produits de la compagnie, donc WhatsApp, Instagram, ou Messenger (Clement, 2020). L'ubiquité du site dans la vie quotidienne de ses utilisatrices et sa popularité n'est donc plus à faire. Cela dit, des discours, surtout rapportés dans les médias, déplorent périodiquement l'existence ou l'importance de Facebook, décrivant le site comme « une machine qui déchire le tissu social » (France 24, 2017), ou alors une source de désinformation sans pareille (Business Insider, 2018).

Ces discours, sans être complètement faux, tendent quand même à simplifier les utilisations faites du site, le sens qu'il peut avoir pour ses utilisatrices et les interactions du site avec les sociétés qui l'héberge. L'affirmation peut sembler tautologique, mais comme tous les phénomènes sociaux, puisqu'il en est un, Facebook ne peut être réduit à une machine diabolique ni à un outil social extraordinaire. La recherche scientifique a alors le rôle particulièrement important de pousser plus loin les réflexions sur le site, qu'on y analyse les pratiques de collecte de données de Facebook (Fuchs, 2017), ou qu'on se permette de voir le site comme un outil de mobilisation politique pertinent (Proulx, 2015).

Cela dit, malgré l'intérêt certain du site pour la recherche scientifique, les écrits sur ses utilisations politiques sont encore rares, et le sont particulièrement au Québec. Le présent mémoire, basé dans la science politique, ancré dans les études féministes, fortement interdisciplinaire et concernant l'activisme féministe sur Facebook, se préoccupe d'un sujet peu abordé à l'aide de perspectives peu utilisées. Les recherches

concernant le potentiel politique des réseaux sociaux se situent, au Québec, plutôt dans le champ de la communication (Landry, 2012; Millette, Millette et Proulx, 2012; Badouard, 2013; Granjon, 2014). Quant aux recherches sur les médias sociaux en science politique, elles concernent surtout son potentiel démocratique, sa relation avec des sujets d'étude classiques comme le vote, les partis politiques ou la possibilité que les médias sociaux intéressent les jeunes à la politique, surtout partisane (Dostie-Goulet et Guay, 2013; Sullivan et Bélanger, 2016). Quelques recherches abordent la mobilisation féministe en ligne spécifiquement (pour un exemple québécois, voir Gomes, 2016), mais elles représentent des exemples rares. Encore plus rares sont les recherches qui se penchent sur l'activisme en ligne que représente la gestion de pages et groupes Facebook féministes, au Québec ou ailleurs, à l'exception de la recherche de Jessamy Gleeson (2016). Ainsi, nous posons dans notre mémoire la question suivante : *Comment est vécue l'expérience de la gestion de pages ou groupes Facebook féministes?* Nous y répondrons grâce à des entrevues réalisées avec des activistes féministes s'occupant de pages et de groupes Facebook féministes. Ces données permettront d'étayer la recherche sur l'activisme féministe en ligne ainsi que la relation entre les émotions, le travail émotionnel, le travail en ligne et les réseaux sociaux.

Le premier chapitre du présent mémoire représente une mise en contexte du sujet, composée d'une revue de la littérature pertinente, de définition des concepts et de la problématisation de notre recherche. Le deuxième chapitre décrit les deux parties du cadre théorique de notre recherche, en commençant par les définitions du travail

portées par les féministes matérialistes françaises. Après une mise en lien de ce cadre avec notre sujet à l'aide des théorisations du travail en ligne, la deuxième partie du cadre théorique se penche sur les émotions dans les mouvements sociaux. Le deuxième chapitre se termine par la présentation de la méthodologie de recherche. Ensuite, le troisième chapitre présente une analyse du milieu de l'activisme féministe sur Facebook au Québec, puis décrit les participantes recrutées. Ensuite, nous y commençons l'analyse des entrevues réalisées, à la lumière de la revue de la littérature. Le quatrième chapitre analyse l'expérience des participantes à la loupe des définitions du travail par les féministes matérialistes françaises, tandis que le cinquième répète l'exercice à l'aide du cadre théorique tiré du champ d'étude des émotions dans les mouvements sociaux. Nous concluons ensuite ce mémoire en rappelant les leçons tirées, et par une ouverture sur de possibles recherches futures pouvant émaner de la nôtre.

CHAPITRE I

ACTIVISME FÉMINISTE EN LIGNE; MISE EN CONTEXTE, DÉFINITION ET PROBLÉMATIQUE

Avant toute chose, nous souhaitons mettre en contexte notre sujet de recherche et le phénomène qui nous intéresse, l'activisme féministe en ligne. Notre synthèse de littérature s'ancre d'abord dans le champ de la communication, particulièrement la sociologie des usages, afin de rendre compte des débats sur la virtualité de l'Internet. Ceux-ci, mieux connus en communication qu'en science politique, mettent les bases de notre analyse. Ensuite, nous passons en revue la littérature sur la réalité du genre en ligne qui touche la conception du genre et de ses représentations sur Internet. Ces deux champs nous permettent de tracer les contours de l'activisme féministe en ligne, touchant ainsi aux débats sur sa définition, sa pertinence et son utilité. Ces définitions sont ensuite enrichies par une synthèse des écrits récents sur les usages et manifestations de l'activisme féministe en ligne, autant au plan personnel, pour celles qui le réalisent, que pour les mouvements féministes plus largement. Par la suite, nous rendons compte, parce que le sujet est transversal à beaucoup d'écrits concernant l'activisme féministe (en ligne ou hors-ligne, d'ailleurs), de la réalité du harcèlement en ligne. Nous terminerons notre synthèse de la littérature par un rapide tour d'horizon des écrits sur le travail en ligne.

Comme reflété dans notre synthèse de la littérature, notre objet de recherche se trouve au croisement de différentes (inter)disciplines. D'entrée de jeu, le champ des

communications a produit nombre de réflexions qui concernent l'activisme féministe en ligne, ou l'activisme en ligne. Le champ interdisciplinaire des études féministes est également, sans surprise, un terreau fertile pour ce travail. Des textes en science politique font également partie de cette section. Nous tenons à faire un tour d'horizon aussi complet que possible de notre sujet, notamment parce que son apparition récente comme champ de recherche rend ses contours flous. L'interdisciplinarité de cette section est non seulement essentielle à la compréhension de notre sujet et son contexte, mais enrichit également notre analyse subséquente. Pour clore ce chapitre, nous revenons sur notre problématique, évoquée rapidement en introduction, en soulignant sa pertinence dans le contexte actuel de la montée de l'activisme féministe en ligne.

1.1 Débats en communication, virtualité et réel

Un court retour en arrière dans le champ de la communication nous permet de mieux situer les sources de nos intuitions de recherche et de rendre compte de l'importante influence qu'ont certains courants en communication sur ce mémoire, même s'il est ancré en science politique².

Les années 1970 ont vu l'avènement d'un tournant important dans les recherches en communications : celles-ci déplacent leurs objets d'études des « effets » des médias aux « usages » de ceux-ci. Le courant appelé *Uses and Gratifications* représente un changement d'orientation décrit par Philippe Breton et Serge Proulx (2012) comme un abandon d'« une orientation essentiellement "médiacentrique" au profit d'un nouvel intérêt pour l'utilisateur et son mode de réception des médias ». Les vingt années suivantes sont marquées par une fragmentation des recherches en communication; d'un côté, des courants qui considèrent les « effets » des médias comme limités, et de l'autre côté des

² Pour une discussion largement plus complète des ces courants, les liens entre ceux-ci et l'histoire du champ, voir Breton et Proulx, 2012.

recherches visant à mieux comprendre les impacts sociaux des médias sur le public (Breton et Proulx, 2012).

Des études suivantes ont dépassé l'aspect psychologue reproché aux *Uses and Gratifications* en s'intéressant au décodage, à la construction de sens fait par le « sujet-interprétant » en contact avec, par exemple, un message télévisuel. Alors que les *Uses and gratifications* tentaient d'expliquer la réception, les choix faits par le sujet par sa personnalité, ou la présence ou l'absence de satisfactions psychologiques, d'autres recherches expliquent comment une téléspectatrice (par exemple), perçoit, sélectionne et interprète les messages reçus à la lumière de facteurs nombreux, comme sa classe sociale, son sexe ou genre, son âge. Ce décodage des messages télévisuels est aussi le résultat du contexte de réception d'un message, dans lequel évolue la téléspectatrice; les discussions avec les pairs pendant et après la réception (Breton et Proulx, 2012). Ces recherches mettent les bases, importantes pour nous, des conceptions de la personne usagère d'un média comme située à l'intérieur d'un contexte social et politique, mais agente dans son usage. Cela dit, sans manquer d'intérêt, ces recherches datent d'un temps pré-Internet; Breton et Proulx mettent d'ailleurs en garde que les « pratiques diversifiées et hétérogènes de perception, sélection et appropriations des signes diffusés massivement et de manière omniprésente à l'échelle planétaire » rendent maintenant bien moins pertinentes (voire impertinentes) des enquêtes sur le décodage de message dans une population donnée. Les approches en communication les plus pertinentes aujourd'hui, selon ces auteurs, empruntent aux études des effets, usages et de la réception. Elles considèrent les médias comme ayant un certain pouvoir de cadrage, et les individus, collectivement ou individuellement, comme ayant le pouvoir de recadrer continuellement. Les agents humains, pour Breton et Proulx, « restent libres de résister, d'inventer et de créer de nouvelles significations plus ou moins prévisibles, parfois même inattendues ».

Forte de la considération de l'utilisateur d'un média (dans le cadre de cette recherche, l'Internet) comme ne pouvant se soustraire de son contexte, mais libre et active dans son usage, l'autre leçon du champ de la communication particulièrement importante pour nous est celle d'éviter l'écueil des déterminismes. Pour beaucoup d'autrices, notamment francophones et québécoises, l'étude des usages est une piste permettant de les éviter le plus possible.

Par ceux-ci, nous voulons d'abord nommer le déterminisme technologique, qui considère comme donnée l'existence d'une technologie, dans le cadre de ce mémoire, Internet ou les médias sociaux, et s'applique ainsi à en comprendre les « effets ». On suppose donc que la nouvelle technologie amène ou cause des changements sociaux (Breton et Proulx, 2012). Cette perspective, sans doute optimiste, voit la plupart du temps l'Internet comme un progrès et une source d'émancipation; des perspectives qui restent très populaires en marketing et chez les grandes entreprises du Web (Proulx, 2015). Le déterminisme sociologique, quant à lui, verrait plutôt les technologies comme « un mécanisme de reproduction des inégalités, des hiérarchies et des fractures du tissu social » (Jauréguiberry et Proulx, 2011). Les médias sociaux (ou Internet) peuvent être vus comme une source d'aliénation, de dégradation des liens sociaux. Ils isolent et divertissent, coupant les personnes de leurs rôles de citoyennes et faisant s'écrouler les institutions telles que l'éducation, la famille et la religion. Ces discours conservateurs sont ceux de quelques médias et élites politiques. Par exemple, on peut lire que Facebook et Google seraient « des menaces à la santé publique et à la démocratie » et « détrui[raient] la façon dont la société fonctionne » (France 24, 2017).

Pour éviter les écueils de ces déterminismes et ainsi prendre en compte les aspects sociaux, culturels, symboliques et politiques de la technologie sans les voir comme déterminant le courant de la sociologie des usages propose de s'intéresser à ce que les gens *font* avec la technologie (Proulx, 2015; Millerand, 2004; Jouët, 2000). On s'intéresse au *comment* et *pourquoi* les gens adoptent une technologie, quelle utilisation en est faite, mais surtout comment les gens se *l'approprient*.

À la suite de ces autrices, même si la sociologie des usages n'est pas un cadre théorique pour notre recherche, nous désirons voir l'usagère d'un média comme à la fois actrice et contrainte, créatrice et exploitée, libre et aliénée. Elle fait preuve d'agentivité dans son usage des médias (Proulx, 2015; Jouët, 2000). Cela dit, le contexte social, politique et culturel entourant l'usage de Facebook, par exemple, n'est pas absent.

Dans la même lignée que des conceptions de l'activisme en ligne comme faisant partie de la vie quotidienne (Tomblason et Wolf, 2012; Fischer, 2016; Rogers, 2009), les écrits en sociologie des usages nous poussent à rejeter la dichotomie réel/virtuel, une division qui n'est pas observée dans les recherches en communication (Millette et al., 2020). L'utilisation de la notion de virtualité, peu clairement définie, pour décrire ou définir les activités en ligne est critiquée et questionnée depuis le début des années 2000, notamment par un texte important concernant les « communautés virtuelles » par Serge Proulx et Guillaume Latzko-Toth (2000). Ainsi, à la suite de Mélanie Millette et ses collègues, nous souhaitons mettre de côté l'idée d'une division réel/virtuel et « embrasser la réalité mixte, subtile et texturée des pratiques et des interactions » du quotidien et du contexte numérique. Ce mémoire utilise donc l'idée de « en ligne » et « hors ligne » pour situer les activités et actions, sans y apposer une hiérarchie d'importance ou une différence de « réalisme ».

Le champ de la sociologie des usages nous enseigne donc à nous focaliser sur ce que les usagères retirent de leurs usages, comment elles les conçoivent et les mettent en forme, ce qu'elles font en ligne et ce qu'elles ressentent à travers ces actions. Cette manière de mettre au centre l'usagère du média est en adéquation avec notre volonté de mettre au centre de notre recherche les participantes à celle-ci. Ce très court historique de la conception de l'usagère de l'Internet, et aussi courte description du champ de la sociologie des usages sert de contexte préalable à notre mémoire. Il nous mène à la prochaine section, qui concerne des débats par rapport au genre et à ses manifestations en ligne.

1.2 Genre et binarité en ligne

Dès sa création, la décorporalisation et l'anonymat offert par Internet semblaient ouvrir la possibilité de dépasser la binarité de genre et de décloisonner les rôles sociaux de genre. Ces idées utopiques ou dystopiques, depuis rejetées entièrement ou en partie parce que tirant vers le déterminisme technique ou social, ont régné en communication au moment d'appréhender cette nouvelle technologie. Tanja Carstensen (2014) décrit trois perspectives plus précisément; une première présente l'Internet comme un espace masculin, puisqu'associé au domaine masculin qu'est la technique et parce que les relations de genre inégalitaires du monde « réel » y seraient reproduites. Une deuxième vision considère l'Internet comme ayant le potentiel de créer de la solidarité entre femmes. Cette vision implique de voir l'Internet comme féminin, puisque basé sur des concepts liés à la féminité comme « *spinning, weaving, networking and communication* » (Carstensen, 2014, p. 484). C'est aussi la vision que partage Jack Bratich (2010, p. 305), quand il décrit le code binaire 1/0 comme basé sur le tricot, fait en « *knit/purl* ». Une troisième vision de l'Internet, toujours selon Carstensen, est poststructuraliste. Grâce à l'anonymat que permet l'Internet, certaines autrices auraient espéré pouvoir y dépasser la binarité de genre; c'est l'idée marquante du « cyborg » non-genré de Donna Haraway (1991). Carstensen rappelle ainsi, comme notre passage en communication à la section précédente le montrait, que ces perspectives ont été complexifiées depuis.

La technologie en soi ne peut être vue comme déterminant les usages qui en sont faits, elle n'a pas de genre; cela dit, le contexte des relations de pouvoirs inégalitaires est aussi présent sur Internet. Isabelle Collet écrit ainsi que

nous parlons de machines conçues, construites, installées, configurées et réparées par des hommes et utilisées par des hommes et des femmes. [...] Mais, quand on contrôle tous les aspects de la conception, on contrôle l'usage. (Collet, 2006, p. 20-21).

Montrant encore davantage que le genre ne peut s'effacer en ligne, Hester Baer (2016) indique que l'accent mis par plusieurs réseaux sociaux sur la représentation de soi et la publication d'images renforce une binarité de genre et réifie particulièrement les critères hégémoniques de la féminité. Cela dit, le genre en ligne peut fluctuer, changer ou être ambigu, selon Sal Humphreys et Karen Orr Vered (2014). Elles soulignent par exemple le potentiel d'exploration du genre et de ses représentations dans la création de personnages dans les jeux en ligne multijoueurs comme *World of Warcraft*. Le genre de la personne hors-ligne, le genre de la joueuse et le genre de l'avatar peuvent ainsi être différents. Selon Humphreys et Orr Vered, l'anonymat et le contexte de jeu pourraient permettre le « jeu sérieux » dont aurait besoin le féminisme selon Butler (1990, citée dans Humphreys et Orr Vered, 2014). Dans ce texte concernant entre autres le harcèlement misogyne en ligne, les autrices soulignent par contre que le genre et les inégalités liées ne disparaissent pas en ligne, même si le fait de choisir un avatar ou créer un personnage permet un jeu avec le genre. Notamment, dans les espaces de jeu en ligne, les autrices écrivent que toute personne fréquentant ces espaces sait à quel point la surveillance des normes de genre est stricte. Aussi, Carstensen (2014) rappelle que beaucoup de réseaux sociaux, notamment, rendent obligatoires le choix et même l'affichage d'un genre, souvent binaire.

Bref, il n'est pas possible de décrire des « effets » de l'Internet ou des médias sociaux sur le genre et ses représentations ni d'affirmer que l'Internet serait masculin, féminin, ou permettrait la destruction du genre. Les leçons tirées du champ de la sociologie des usages mettent en garde contre un tel déterminisme face au média qu'est l'Internet. Par contre, parce que l'Internet est utilisé par des humains, alternativement comme un outil ou une arme (boyd, 2012), et ainsi reflète les inégalités présentes dans les sociétés, il est possible d'écrire que les médias sociaux, notamment, sont largement conçus comme renforçant plutôt que faisant disparaître la binarité de genre et les rôles sociaux y étant associés. Tel que noté par Carstensen (2014), la popularité dès les débuts d'Internet de la salutation et demande « a/s/l » (âge, sexe, localisation) dans les conversations en

ligne souligne bien que les espoirs, notamment de Harraway (1991), ne se sont pas concrétisés. Comme nous le soulignons dans la section précédente, l'Internet n'est pas hors d'un contexte social, politique et culturel, et la technologie est toujours située. Les débats et écrits plus récents qui soulignent les réalités des personnes trans et non binaires en ligne (voir notamment Bivens et Haimson, 2016; Laukkanen, 2007) tendent également à souligner l'importance de la binarité des genres présente en ligne. En effet, comme documenté par Rena Bivens et Olivier L. Haimson (2016), certaines plateformes, comme Twitter, ne demandent pas aux utilisatrices d'indiquer leur genre, tandis que d'autres, comme Facebook, permettent une autodétermination du genre hors de la binarité et une fluidité. Par contre, les plateformes classent en majorité, par leurs algorithmes, les utilisatrices dans deux genres binaires, pour l'utilisation des compagnies désirant cibler leurs publicités. Les actions des utilisatrices en ligne permettent, par des calculs complexes, de les catégoriser comme « femme » ou « homme » pour être rejoint par des annonceurs.

Pour ajouter à cette réflexion et clore cette section, les rôles sociaux de genre, tout aussi renforcés en ligne, sont aussi abordés dans la littérature consultée. Plusieurs autrices expliquent que le rôle social traditionnellement féminin de tenir vivantes les relations sociales entre les membres de leurs familles et dans leurs groupes d'amies serait renforcé en ligne (Bourdaloie et Julliard, 2012; Arcy, 2016). Par exemple, « *women plan the get-togethers, send the birthday and holiday greetings, transmit the family gossip, and just generally stay present in everyone else's lives* » (Portwood-Stacer, 2014). Tous ces écrits nous enseignent donc qu'une vision de l'Internet complète et nuancée, qui se tient loin des écueils des déterminismes, ne permet pas de dépasser la binarité de genre, ni les rôles sociaux qui y sont associés. Par contre, dans ce cadre, les usagères se permettent bien des explorations et des jeux avec le genre.

1.3 Définir l'activisme féministe en ligne

Plusieurs autrices nous permettent de tracer les contours de ce qu'est l'activisme en ligne. Pour notre recherche, cependant, une bonne définition doit permettre l'autodéfinition de ce qu'est l'activisme est ligne faite par les participantes. Ce tour d'horizon nous mène donc à une définition large qui évite le piège de la fausse division, de la problématique hiérarchisation entre l'activisme en ligne/hors-ligne et de la trop rigide division virtuel/réel. La place de cet activisme dans le mouvement féministe au sens plus large, ou dans les mouvements sociaux, est au cœur de cette section de notre revue de littérature. Nous examinons l'idée que l'activisme féministe en ligne représenterait une quatrième vague féministe, puis sa rupture possible avec les définitions de l'activisme au sens large, le lien fort de l'activisme féministe en ligne avec la culture populaire et, finalement, certaines réserves dans la littérature par rapport à l'importance, la force ou l'efficacité de l'activisme en ligne.

Avant d'entrer dans ces définitions, il convient de pointer l'utilisation interchangeable, dans ce mémoire, des mots militantisme/militantes et activisme/activistes³. Le mot « militantisme » implique implicitement une certaine violence (de son lien avec « militaire »), même si les définitions de dictionnaire n'incluent pas toujours cet aspect (Longuenesse, 2018). Le lien avec la violence, physique ou non, est absent du concept d'activisme. C'est peut-être ce qui rend l'expression « militancy », d'ailleurs, largement absente des textes anglophones, qui utilisent « activism » (Longuenesse, 2018). L'article francophone « Militantisme » sur Wikipedia réfère à l'article anglais « Activism », d'ailleurs; Élisabeth Longuenesse trouvait d'ailleurs en 2018 que le site n'a pas d'entrée « militancy » ou « militant ». L'autrice note aussi que le terme « activisme » (et « activistes ») est plus récent en français, et parfois vu comme introduit à partir de l'anglais, vu la dominance de cette langue dans la recherche académique. Notre corpus de littérature étant effectivement beaucoup en langue

³ Pour une discussion plus longue sur les différences entre militance et activisme en français, anglais, et arabe, voir Longuenesse, 2018.

anglaise, nous avons, comme d'autres autrices de textes examinés par Longuenesse, utilisé l'expression « activistes » pour traduire de l'anglais, et « militante » lorsque nous citons du français, voyant les deux comme ayant une signification similaire et donc étant interchangeable, comme le fait en français Bertrand (2018), par exemple. Tout en étant consciente, comme le nomme Longuenesse, qu'une différence entre les deux est peut-être à faire dans la recherche sur le sujet, nous utilisons les deux dans ce mémoire, et les participantes à cette recherche aussi, d'ailleurs, pour signifier largement « une personne engagée dans une cause », ici la (les) cause(s) féministe(s). Nous ne considérons pas qu'il existe une différence assez marquée dans la littérature scientifique ni dans le langage courant, pour devoir nous tenir à une seule famille de mots. Nous nous appliquons à définir et comprendre l'activisme *en ligne*, le militantisme féministe *en ligne*; d'autres recherches trouveront peut-être primordial de mieux définir et de séparer les deux concepts.

1.3.1 Une quatrième vague féministe?

Quelques textes examinent la possibilité que l'activisme féministe représente une quatrième vague dans le(s) mouvement(s) féministe(s). Les autrices qui utilisent l'expression sont en général d'accord que la désignation de « vagues féministes » est imparfaite, mais satisfaisante, pour décrire l'histoire des mouvements féministes. Celle-ci n'étant pas connue par le public au sens large, l'image de vague est une simplification utile (Baumgardner, 2011). Ainsi, en France, David Bertrand (2018) choisit l'année 2011 comme le début d'une quatrième vague, tandis que Jennifer Baumgardner (2011), aux États-Unis, choisit plutôt 2008.

Avant tout, Bertrand (2018) rappelle que deux indices sont déterminants pour déclarer une nouvelle vague dans le mouvement féministe :

le constat d'un engagement féministe croissant, ou d'une hausse marquée de l'intérêt porté au féminisme et aux problématiques qu'il soulève dans l'espace public; et le renouvellement des méthodes et des thèmes principaux abordés par les militant.e.s (p. 237).

Les tenantes de l'idée de quatrième vague invoquent ainsi l'usage massif d'Internet comme une condition sociale importante, mais pas suffisante, de l'observation d'une nouvelle vague (Bertrand, 2018). Il est clair pour ces autrices que l'Internet est un outil permettant la création de communautés globales de féministes qui utilisent Internet comme espace de discussion et d'activisme (Munro, 2013), d'où le renouvellement des méthodes.

Quant au renouvellement possible des thèmes principaux, certains enjeux de la troisième vague se poursuivent dans cette quatrième, comme son lien fort avec la culture populaire et les médias et l'accent mis sur le micropolitique et l'identité (Munro, 2013). D'autres caractéristiques de la troisième vague, comme ses critiques des identités collectives, ses inspirations puisées dans le féminisme postmoderne et les réflexions *queers*, ainsi que son refus de la binarité (Lamoureux, 2006) sont certainement portées dans la possible quatrième vague. Aux débuts de la troisième vague, on nommait comme enjeux primordiaux :

l'accès égal à l'Internet, à la technologie et aux TIC [technologies de l'information et de la communication], la sensibilité face au VIH/SIDA, à l'abus sexuel à l'encontre des enfants, à l'automutilation, à la mondialisation, aux troubles alimentaires et à l'image corporelle (Baumgardner et Richards, 2000, p. 21).

La primauté de ces enjeux s'est peut-être déplacée quelque peu, quoique certains d'entre eux fassent encore partie intégrante de bon nombre de discussions, à la fois dans la littérature académique et l'écriture militante. La quatrième vague serait caractérisée, elle, par une diversité d'enjeux (Munro, 2018). Le recul nourrira les réflexions sur l'existence ou non d'une troisième vague, tandis qu'une revue de

littérature comme la nôtre pourrait être utile à la description des enjeux importants de cette quatrième vague. Parmi les sujets abordés ici, nous avons l'intuition que certains pourraient être identifiés comme enjeux de cette quatrième vague, selon leur importance dans la littérature. Par exemple, les nouvelles formes de travail en ligne, ou alors le harcèlement en ligne sont particulièrement proéminents, transversaux dans les écrits et d'un grand intérêt pour comprendre les réalités de ces nouvelles formes d'activisme féministe.

Cela dit, il faut noter que la conceptualisation du mouvement féministe par vagues peut être décriée, justement parce qu'elle essentialise *des* mouvements en un : réunir le(s) féminisme(s) en première, deuxième, troisième et maintenant quatrième vague peut « évacue[r] la complexité ainsi que la diversité des idées qui parcourent l'histoire et l'actualité du mouvement féministe » (Blais *et al.*, 2007, p. 141). De plus, cette idée de quatrième vague apparaît alors qu'au Québec, l'idée de troisième vague venait tout juste de faire son chemin. Le premier texte usant cette appellation paraît en 2005, par Maria Nengeh Mensah (Blais *et al.*, 2007). Un deuxième ouvrage mobilisant ce concept n'est paru qu'en 2011, selon la recherche de Veronica Gomes (2016). Le futur de la recherche sur l'activisme féministe en ligne, ou sur la mouvance féministe plus large, nous dira si l'appellation « quatrième vague », ou même la notion de vague, résistera au test du temps. Comme l'écrit Martha Rampton (2015), les mouvements féministes ont toujours été chaotiques, polyvalents et déconcertants. Selon l'autrice, le fait que les mouvements soient difficiles à définir et à classer signifie que ceux-ci fleurissent. À l'ère de l'Internet et de la possibilité par plus de personnes que jamais de s'exprimer, cela permet la mise en lumière de voix dissonantes et de mouvements minoritaires (Dias et Andrade, 2013; Kingston Mann, 2014). Par conséquent, dans le cadre de notre recherche, nous gardons en tête l'utilité du concept de quatrième vague, parce qu'il permet de souligner la grande importance qu'ont pris les réseaux sociaux pour l'activisme féministe, et les changements que l'Internet apporte à celui-ci.

1.3.2 Un mouvement social en continuité ou de l'activisme réinventé?

Situées dans le champ de la recherche sur les mouvements sociaux, Jennifer Earl et ses collaboratrices (2010) décrivent 4 types d'activisme réalisés en ligne afin de résoudre un nœud dans ce champ d'études. En effet, les autrices du champ ne peuvent s'entendre sur l'influence qu'a Internet sur les mouvements sociaux. Les manières de participer à des mouvements sociaux sont-elles profondément changées, ou alors Internet et les réseaux sociaux sont-ils en continuité avec les manières précédentes de recruter et engager les gens dans des causes? Est-ce un peu des deux? Ces chercheuses écrivent en fait que la différence dans les réponses à ces questions dans la recherche naît en fait d'un échantillonnage différent de la part des supportrices de différents postulats.

Une typologie de quatre types d'activisme en ligne est donc proposée par ces chercheuses (voir le tableau complet à l'annexe A). Premièrement, les autrices décrivent ce qu'elles nomment « un site brochure »; un site visant à partager de l'information sur une cause ou mobilisation. Le deuxième type est celui de la « facilitation d'activisme hors-ligne à l'aide de l'Internet », un type d'activisme en ligne qui vise à, par exemple, organiser une manifestation hors ligne. Le site donnera alors des informations sur l'événement, offrira la possibilité de s'inscrire à du covoiturage pour se rendre, etc. Troisièmement, Earl et ses collègues décrivent l'activisme qu'elles appellent « la participation en ligne », de l'activisme fait pendant la présence en ligne, comme la signature de pétition, l'envoi de courriels, ou les attaques sur des sites Web d'opposants. Le quatrième et dernier type est celui de « l'organisation en ligne », où un mouvement entier est organisé sur Internet (traduction libre, Earl *et al.*, 2010).

La typologie réalisée par Earl et ses collègues (2010) permet de définir les contours des différentes conceptions de l'activisme en ligne. Les autrices y expliquent aussi qu'une conception de l'activisme en ligne ne peut s'imposer dans leur champ de recherche, puisque la définition de ce phénomène encore « nouveau » (du moins, d'un point de vue académique, au moment de l'écriture de leur article en 2010) change selon le mouvement étudié, son type. Si leur classification de l'activisme en ligne reste intéressante, elle semble reposer du moins en partie sur le lien ou non entre les actions en ligne et hors ligne, comme si celles-ci étaient la différence la plus importante entre différents types d'activisme. Les autrices considèrent que certaines formes d'activisme en ligne demandent de se détacher des conceptions du militantisme et de l'activisme hors ligne. Le reste de cette section élargira les exemples et types d'activisme posés par Earl et ses collègues et remettra en question l'affirmation selon laquelle certains types d'activisme en ligne demandent de nouvelles définitions, d'autres non. À travers les autres définitions analysées et décrites ici, nous trouvons des différences avec un activisme pré-Internet qui dépassent la division hors ou en ligne. En complexifiant nos conceptions de l'activisme en ligne, en examinant les thèmes, formes, pratiques qui y sont associées, comme nous l'avons aussi fait à la section 1.3.1, nous tentons d'éviter au maximum le déterminisme technologique, donc de voir la technologie comme un changement en soi, ce que Earl et ses collègues font en partie. Marta Cantijoch et ses collègues (2015) ont d'ailleurs argumenté, quelques années après Earl, que la question de la définition de l'activisme en ligne, et de ses effets ou non, est bien trop complexe et nuancée pour avoir une réponse simple.

Pour une autre définition liée de l'activisme en ligne, donc, Rosemary Clark-Parsons (2016) mobilise la définition de l'activisme discursif mise de l'avant par Stacey Young qui décrit des actions « *directed at promoting new grammars, new social paradigms through which individuals, collectivities, and institutions interpret social circumstances and devise responses to them* » (Young, 1997, p. 3). C'est le même

phénomène que Stacey K. Sowards et Valerie R. Renegar (2006) décrivent plutôt comme de l'activisme rhétorique, tandis que Julia Schuster (2013) le décrit comme du microactivisme servant à publiciser un point de vue, à informer. Dans son texte sur les *ezines*, Krista Scott-Dixon (2011) conclut que l'avènement de l'Internet nous amène à redéfinir les définitions d'activisme. Demander des résultats concrets à l'activisme que représente la création d'*ezines*, ces mini-magazines militants, serait d'avoir une conception trop restrictive de l'activisme. Bref, en décrivant l'activisme comme discursif, rhétorique ou comme microactivisme, ou alors en appelant tout simplement à revoir les définitions d'activisme ou de résistance, ces autrices invitent à ne pas seulement considérer les actions en ligne comme des ressources pour des actions « hors-ligne ».

C'est aussi ce point de vue que décrivent les autrices qui écrivent sur l'activisme par mot-clic fait sur Twitter (*hashtag activism*), souvent dévalorisé comme paresseux ou trop simple (Kingston Mann, 2014). Différents textes rendent compte de l'importance de mots-clics comme #WhyIStayed, qui concerne la violence conjugale (Clark-Parsons, 2016), ou #NotBuyingIt, sur la publicité sexiste (Clark, 2015). Les plus récents mots-clics #MeToo, ou #MoiAussi en français, ou #Agressionnondénoncée, qui au Canada avait suivi l'affaire Gimeshi (Savard-Moisan, 2017), sont des exemples particulièrement connus. Selon Candi Carter-Olson (2016), le principal pouvoir de ce type d'activisme serait celui de mettre des enjeux à l'agenda, le pouvoir d'*agenda setting*. Ce concept, créé par Maxwell McCombs et Donald Shaw (1972), réfère d'abord au fait que les médias n'auraient pas un effet direct sur les gens qui les consomment, mais auraient le pouvoir de déterminer les enjeux importants pendant une campagne électorale en les présentant ou en les ignorant. À l'ère de l'activisme par mot-clic, l'idée d'*agenda setting* explique comment les discussions en ligne, lorsqu'elles prennent de l'ampleur, peuvent devenir importantes pour la classe politique et les médias traditionnels; être « mises à l'agenda » (Carter Olson, 2016).

Sur l'importance de l'activisme par mot-clic et sur le même sujet, Larisa Kingston Mann (2014) écrit qu'il permet la prise de parole par des femmes noires et autres femmes de couleur souvent exclues de la sphère dominante. Cette prise de parole sur Twitter, courte, souvent faite en utilisant la répétition d'une phrase avec des variations personnelles, des blagues et des jeux de mots, peut être vue comme étant en continuité avec les traditions orales de la culture afro-américaine (Kingston Mann, 2014). Cet activisme de peu de mots est alors ouvert à plus de personnes marginalisées, puisqu'il se passe des contrôleurs d'accès (*gatekeepers*) à la parole dans les médias traditionnels notamment (Kingston Mann, 2014). Il est aussi plus accessible pour celles qui ne peuvent pas participer à des conférences, manifestations ou groupes de discussions, parce que retenues par exemple par des obligations familiales (Schuster, 2013). Ce type d'actions peut aussi être une porte d'entrée à l'activisme, en permettant la participation de femmes qui se sentent impuissantes devant des problèmes ou enjeux de grande ampleur, ou alors dont l'épicentre des mobilisations est éloigné d'elles (Dixon, 2014).

Dans une même lignée, plusieurs autrices décrivent l'activisme féministe en ligne comme tel même dans son expression la plus simple. En effet, si l'Internet est considéré comme créé surtout par et pour les hommes, d'y exister en tant que femme, d'y partager ces idées, est un acte politique (Scott-Dixon, 2001). Ce sera là un premier niveau de résistance en ligne pour Scott-Dixon. Un deuxième niveau concerne la prise de parole en ligne, puisque cela implique le risque de recevoir des attaques. Finalement, un troisième niveau de résistance décrit par Scott-Dixon serait le plus « sophistiqué » : la promotion ouverte d'idéaux féministes, dans un but manifestement politique. Anita Harris (2010) considère aussi que la création d'un soi public par des jeunes femmes à travers la prise de parole sur Internet, même non-politique, devrait être davantage prise en compte dans les discussions sur l'activisme féministe en ligne. Jessalynn Marie Keller (2012) écrit également que la prise de parole par des jeunes filles qui écrivent des entrées de blogues est une prise de parole politique, même si ce n'est pas souvent vu ainsi. Elle utilise le concept de *talking back* de bell hooks pour décrire cet activisme

en ligne. *Talking back* signifie pour hooks de parler (répondre) à égalité avec un supérieur, un acte courageux (hooks, 1989, cité dans Keller, 2012). Pour les jeunes filles qui sont le sujet de l'analyse de Keller, écrire sur leurs blogues est une façon de « répondre ». Par conséquent, tous ces écrits sur l'activisme en ligne soulignent ses manifestations et fonctions multiples, qu'il soit lié à de l'activisme fait hors-ligne ou non.

1.3.3 Activisme féministe et culture populaire

À la source de l'activisme féministe en ligne, peu importe qu'il soit situé dans la troisième vague, la quatrième ou à l'extérieur de la notion de vagues, se trouve son lien fort avec la culture populaire. La culture populaire peut être une porte d'entrée vers l'activisme, comme le montrent d'ailleurs les quelques textes, particulièrement intéressants, concernant l'éveil féministe dû à la série *Buffy contre les vampires* (Karras, 2002). Notamment, en vivant de façon à honorer les valeurs transmises par l'héroïne, plusieurs jeunes femmes ont transféré leurs activités dans des groupes de *fans* en ligne à des activités politiques, sur Internet ou ailleurs (Cochran, 2013). Ainsi, ces réflexions à la source de l'activisme féministe en ligne ont mené certaines autrices à écrire sur l'activisme espiègle (*playful activism*), ou sur « *the derisive laughter that energizes current feminisms* » (Douglas, 2010, citée dans Rentschler, 2015, p. 355). Vera Hinsey (2013) note quant à elle que les contributions créatives aux débats féministes en ligne ont le pouvoir d'infuser des théories féministes complexes avec de l'humour, pour introduire le féminisme à de nouvelles personnes. Harris (2010) décrit aussi l'émergence de groupes activistes espiègles, décentralisés et plutôt orientés vers la culture populaire. Il est également possible d'y joindre la définition d'activisme médiatique (*culture jamming*), un type d'activisme qui implique de choisir des objets médiatiques populaires et de les détourner, notamment sous forme de *memes*, pour passer des messages politiques (Harold, 2004). Non seulement la culture populaire peut

être détournée, critiquée et contestée par des blogues et pages Facebook féministes, mais cette façon d'échanger avec et à l'aide de la culture populaire a le potentiel de rejoindre un nombre important de jeunes et de les sensibiliser à l'injustice (Valenti et Martin, 2013). Dans un rapport très intéressant sur l'état des lieux de l'activisme féministe en ligne réalisé pour le *Barnard Center for Research on Women*, Vanessa Valenti et Courtney Martin (2013) ont recueilli ce témoignage concernant les blogues féministes :

Instead of viewing pop culture as toxic propaganda, bloggers embraced it as a shared language, a complex code to be solved together, and not coincidentally, something fun. In an age of search engine, it was a powerful magnet: again and again, bloggers described pop culture posts to me as a “gateway drug” for young women – an isolated teenager in rural Mississippi would Google “Beyoncé” or “Real Housewives” then get drawn into threads about abortion (Valenti et Martin, 2013, p. 12).

Ainsi, l'inclusion de la culture populaire dans le langage politique de l'activisme féministe n'est évidemment pas une constante de l'activisme féministe en ligne, mais en est une caractéristique importante. Pour Valenti et Martin (2013), c'est également un gage important de sa popularité chez les jeunes et donc de son renouveau à l'ère des réseaux sociaux.

1.4 Tempérer l'enthousiasme pour l'activisme en ligne

Les autrices du champ d'études des mouvements sociaux qui s'intéressent à l'activisme en ligne s'entendent généralement sur le fait qu'Internet permet d'étendre le recrutement pour un mouvement et permettent la création plus facile et plus large de communautés d'activistes (Crossley, 2015). Après ces constats relativement évidents, il existe un désaccord dans la littérature sur « l'utilité » ou la pertinence de l'activisme en ligne. Ce débat est d'autant plus complexe que ces deux qualités sont évidemment

extrêmement difficiles, voire impossibles, à mesurer. Cela dit, les débats sur le sujet nourrissent également nos réflexions.

Jodi Dean exprime ainsi que, dans le cadre de l'activisme en ligne, « *convenience trumps commitment* » (2012, p. 139); signer des pétitions ou de faire partie d'un groupe Facebook sont des occasions faciles d'avoir l'impression de participer, mais elles sont plus près d'un mode d'expression de soi que de l'activisme. Dean prévient que l'importance donnée à la participation peut mener à la fétichisation de celle-ci, sans conscience d'un projet politique plus large.

Christian Fuchs (2017) est aussi franc sur le peu d'importance à donner à l'activisme en ligne, surtout lorsque mis dans le contexte entier de l'Internet et des réseaux sociaux. À travers une étude des groupes les plus populaires sur Facebook, des comptes les plus aimés sur Twitter et des vidéos les plus vus sur YouTube, Fuchs montre que ces plateformes sont bien plus des moyens de diffusion pour de grandes compagnies que des espaces d'engagement politique. Le haut des listes décrites par Fuchs est ainsi occupé par Katy Perry et Justin Bieber sur Twitter, par Facebook lui-même et Cristiano Ronaldo sur Facebook, et par Taylor Swift et Justin Bieber sur YouTube, au moment de sa recherche.

De plus, Fuchs (2017) dément les idées assez répandues voulant que le printemps arabe ou le(s) mouvement(s) *Occupy* ait été des mouvements largement supportés par les réseaux sociaux, particulièrement Twitter. Il prouve que la communication face à face est encore la façon la plus importante de communiquer pour les activistes égyptiens comme ceux d'*Occupy Wall Street*. En s'interrogeant sur l'activisme en ligne, ces autrices nous amènent à ne pas surestimer à priori son importance.

Finalement, des autrices soulignent la question de la fracture numérique; celle des inégalités existant à la fois dans l'accès à l'Internet, avant tout, mais aussi dans la portée qu'ont les voix des personnes marginalisées en ligne. Avant tout, Hélène Bourdeloie et Virginie Julliard (2012) rappellent que le genre est un aspect souvent oublié de la

fracture numérique, en raison notamment des préjugés persistants sur les femmes et les caractéristiques techniques de l'Internet. Elles montrent dans leur recherche que le genre peut amener des différences dans la littératie numérique nécessaire à une utilisation de l'Internet, mais que cet aspect n'est pas pris en compte dans les cours de littératie numérique qu'elles ont examinés. Cela dit, il est important de rappeler que d'autres facteurs influent aussi sur la capacité et la possibilité d'être présente sur Internet. Jennifer Cole et ses collègues (2015) rappellent que pour plusieurs femmes avec un handicap, si l'Internet peut être un moyen de communication particulièrement efficace parce qu'il se fait de chez soi, certains aspects peuvent les en exclure. Notamment, et pas seulement pour elles, il peut être difficile avant tout d'avoir les fonds pour acheter un ordinateur et pour une connexion Internet (Cole *et al.*, 2015). Aussi, Rachel Leow (2010) rappelle que les sites les plus populaires et les blogues les plus lus sont presque entièrement situés dans le nord global et contrôlés par des personnes blanches, quoique nous pouvons penser que la situation peut avoir changé depuis 2010. Radhika Gajjala et Annapurna Mamidipudi (1999) rappelaient avant les années 2000 que si les technologies, souvent issues du nord, peuvent évidemment avoir des avantages pour les femmes du sud, l'implantation de celles-ci évoque parfois le colonialisme, et la question de peser les points négatifs de tels changements est souvent oubliée.

Cependant, la fracture numérique prend aujourd'hui de nouvelles formes. Des inégalités persistent évidemment par rapport à l'accès à un ordinateur, mais il s'avère que 96 % des gens ont un forfait mobile dans le monde, en 2014 (Cumiskey, 2014), donc le problème de l'accès aux technologies se déplace. Il y a certainement encore des fractures, mais elles sont peut-être moins dans l'accès physique que l'accès symbolique à l'Internet. Pour les femmes, les personnes racisées, les personnes trans et/ou non binaires, vivant avec un handicap, ou existant aux croisements de ces identités et d'autres, non seulement les coûts de la parole sont plus grands, mais leurs voix portent moins (Clark-Parsons, 2018). Dans sa recherche sur un groupe Facebook représentant

explicitement un espace sécuritaire (*safe space*), Clark-Parsons (2018) a malheureusement noté que le groupe, par sa nature même, réifie potentiellement les inégalités que le féminisme désire en fait transformer. Malgré une volonté explicite de favoriser les voix plus marginalisées, le groupe est « *safe but unsafe, inclusive but exclusive, open to but limiting of discourse* » (Clarks-Parsons, 2018, p. 2141).

Dans la même veine, Carter Olson (2016) a réalisé une recherche autour du mot-clic #BringBackOurGirls, qui concerne les 200 filles enlevées par Boko Haram au Nigéria en 2014. Elle écrit que dans l'utilisation de l'Internet comme outil d'activisme féministe, il y a ce qu'elle appelle des « *public growing pains* », notamment dans le manque de sensibilité aux réalités distinctives aux femmes de chaque région du monde. Sur ce mot-clic, par exemple, Shenila Khoja-Moolji (2015) souligne que l'utilisation de #BringBackOurGirls a été teintée, voire motivée, par des préjugés par rapport à l'Islam.

Bref, si nous tenons à réfléchir l'activisme féministe à partir des réflexions de nos participantes, nous retenons de ces écrits l'importance de ne pas réfléchir à priori l'activisme en ligne comme révolutionnaire tant au niveau de ses pratiques, ses buts et ses utilités. Ces réflexions sont également en ligne directe avec la distance que nous tenons à prendre avec le déterminisme.

1.5 Usages et manifestations de l'activisme féministe en ligne

Ces définitions de l'activisme féministe en ligne peuvent être enrichies de descriptions d'activités plus précises. Cette section réunit quelques manifestations de l'activisme féministe en ligne réunies en deux thèmes, soit les communautés de soutien et les groupes de prise de conscience collective.

1.5.1 Communautés de soutien et espaces sécuritaires

D'abord, plusieurs autrices démontrent que pour des femmes ou des féministes, se rassembler autour d'une idée en ligne permet la création de communautés de soutien qui prennent une grande importance. Keller (2012) le mentionne dans son étude des jeunes blogueuses. Elles disent toutes avoir eu de la difficulté à trouver d'autres adolescentes féministes autour d'elles; elles ont donc profité grandement de l'Internet pour communiquer avec d'autres et former une communauté. Leow (2010) fait le même constat pour le monde académique, alors que l'action de bloguer peut contrer la sensation d'être seule à mobiliser des théories féministes dans un domaine en particulier. Plusieurs autrices soulignent la grande importance que prend l'Internet afin de connecter des féministes entre elles (Carter Olson, 2016; Valenti et Martin, 2013; Scott-Dixon, 2001), des femmes entre elles (Anderson et Grace, 2015; Sills *et al.*, 2016; Zobl et Reitsamer, 2014), surtout pour les victimes d'agressions et de harcèlement (Sills *et al.*, 2016; Rentschler, 2014).

En effet, c'est particulièrement en réponse à la culture du viol que des féministes créent des « espaces sécuritaires » (*safe spaces*⁴) afin de prendre la parole sur des sujets qui ne sont pas beaucoup abordés dans la sphère publique dominante (Rentschler, 2014; Sills et al, 2016). Ces espaces, par exemple des groupes Facebook fermés, impliquent une politique du *care*, une accessibilité maximale pour les groupes marginalisés et un climat de validation, de bienveillance et de gentillesse, visant souvent la guérison pour les victimes d'agressions et de harcèlement (Sills *et al.*, 2016). Ces communautés de

⁴ Ici, nous définissons les espaces sécuritaires (ou *safe spaces*) comme des endroits créés par des femmes et pour les femmes soit physiquement, comme des groupes de discussion ou des ateliers, ou dans un contexte en ligne, comme des groupes privés sur Facebook. Nous pensons ces espaces comme l'ont fait Ruth Lewis et ses collègues (2015), c'est-à-dire des espaces exclusivement réservés aux femmes, où celles-ci sont « *safe from [...] threats of sexual violence and harassment* » et des « *forms of dialogue which are antagonistic or disparaging of the intrinsically personal nature of feminist politics* ». Les femmes y sont aussi « *safe to engage and participate more meaningfully than in other spaces* » (Lewis *et al.*, 2015, p. 5). Lewis et ses collègues, tout comme Clark-Parsons (2018), en concluent que ces espaces protègent la liberté d'expression des femmes et permettent la résistance collective par l'identification d'oppressions communes.

soutien sont souvent constituées en réponse à la culture du viol en ligne ou hors ligne, incluant ses manifestations comme le harcèlement, les menaces et les insultes genrées. Par le fait même, ces espaces sont souvent non-mixtes. Comme l'a observé Clark-Parsons (2018) dans son étude du groupe Facebook *The Girl Army*, ses créatrices en excluent les hommes comme premiers acteurs de misogynie en ligne, ce dont ces groupes veulent justement se protéger. Si ces groupes ne règlent pas le problème de la culture du viol et du harcèlement, ils permettent aux membres de ces espaces de parler librement, trouver du support, et organiser des actions contre les injustices vécues à l'extérieur du groupe (Clark-Parsons, 2018).

Sills et ses collègues (2016) voient en ces espaces sécuritaires un exemple concret de contre-publics subalternes. Nancy Fraser (1990) propose ce concept d'abord en réponse aux théories de la sphère publique par Habermas (2015[1989]). Fraser souligne dans ces critiques que la description par Habermas d'un espace public ouvert, où toute discussion rationnelle est valorisée et où les voix ont un poids égal, a en fait toujours exclu la parole des femmes et des communautés marginalisées. Par conséquent, ces contre-publics subalternes ont été créés pour que des idées qui ne trouvent pas leur place dans la sphère publique puissent être exprimées (Fraser, 1990). Ce sont des espaces, physiques ou non, où ces personnes peuvent développer des contre-discours, ce qui leur permet ensuite de développer des conceptions d'identités, besoins et intérêts opposés aux idées dominantes (Fraser, 1990). Sills et ses collègues (2016) expliquent que certains espaces en ligne constituent des contre-publics subalternes, particulièrement lorsqu'ils sont créés en réaction à une sphère publique inaccessible ou non sécuritaire pour les femmes et/ou les victimes de violences genrées. Michael Salter (2013) souligne également l'importance de contre-publics subalternes pour les dénonciations publiques de harcèlement ou de violences sexuelles. L'Internet et les médias sociaux permettent ainsi la multiplication des voix dissonantes ou marginalisées, en parallèle de canaux qui ne permettent pas une prise de parole égalitaire (Ip et Lam, 2014). Ainsi, la création de ces contre-publics subalternes est une

façon d'aller à l'encontre des discours dominants, et peut-être en ce sens être considérée comme une forme d'activisme (Sills *et al.*, 2016).

1.5.2 Prise de conscience collective

Un autre aspect de l'activisme féministe en ligne lié à la notion de communauté est celui du *consciousness raising*, concept issu de la deuxième vague féministe, que nous traduisons par prise de conscience collective. Ces groupes et la rhétorique qui les entourent sont des moyens privilégiés pour la libération féministe. En rééditant un texte datant de 1973, Karlyn Kohrs Campbell écrit qu'un tel groupe

involves meetings of small, leaderless groups in which each person is encouraged to express her feelings and personal experiences. There is no sole leader, rhetor, or expert. All participate and lead; all are considered expert (Campbell, 1999, p. 128)

Ces groupes permettent de valider des expériences d'oppression en les partageant. Dans le même ordre d'idée, Valenti et Martin nomment les blogues féministes des groupes de prise de conscience collective, version 21^e siècle. Keller (2012) explique que les blogueuses qu'elle étudie, en créant une communauté autour d'elles, prennent conscience collectivement de leurs oppressions. Plusieurs jeunes femmes interviewées dans sa recherche voient les commentaires en dessous de leurs billets de blogues et l'échange d'informations, d'idées et d'opinions qui s'y fait comme des prises de conscience collective, et en soulignent l'importance. Carrie Rentschler (2014) souligne, sans nommer la pratique, que l'Internet et les réseaux sociaux permettent à plusieurs jeunes femmes une prise de conscience en étant leur premier contact avec le concept de culture du viol, avec ses explications, les causes et discussions qui l'entourent. La découverte du concept et de ses définitions (ici, culture du viol) et la mise en commun d'expériences similaires permettent de nommer l'oppression vécue et de créer de la solidarité entre femmes.

Par conséquent, les espaces créés par des femmes et des féministes, par exemple sur Facebook, ont le potentiel de favoriser une prise de conscience collective, de façon similaire aux groupes créés au moment de la deuxième vague féministe.

1.6 Harcèlement en ligne

À la lecture de la littérature liée à notre sujet, il est clair que le harcèlement est un aspect incontournable de la question de l'activisme féministe en ligne. Le sujet fait partie de beaucoup de textes concernant l'expérience des femmes sur Internet, mais nous notons qu'il est souvent absent ou peu abordé dans la littérature qui tend à voir de façon positive Internet, notamment les écrits concernant la culture participative (voir la critique de Fuchs dans son ouvrage *Social Media, A Critical Introduction*, 2017 [2014]).

Avant tout, nous tenons à souligner que si les femmes sont majoritairement visées par le harcèlement en ligne, celui-ci est exacerbé par plusieurs systèmes d'oppression pour les usagères à l'intersection d'identités marginalisées, comme les personnes racisées, queer, trans, vivant avec un handicap, etc. (Clark-Parsons, 2018)

Ainsi, si plusieurs comportements blessants ou dérangeants ont toujours été observés en ligne, Emma A. Jane (2016) souligne que les études et textes militants sont des preuves importantes que le harcèlement genré a augmenté en puissance, fréquence et virulence depuis au moins 2011. Elle indique aussi que les écrits académiques ne rendent pas encore compte de la largeur du problème et de la violence des propos. Ce sont donc les articles de blogues, de magazines, les « anecdotes » et les publications sur les réseaux sociaux qui montrent la problématique vécue par les femmes en ligne. Les exemples, au Québec comme ailleurs, ne manquent pas (en voir certains, anglophones parmi les plus connus, dans Mantilla, 2013). Notamment, *Je suis féministe* et *Les Brutes*, pages féministes importantes au Québec (respectivement suivies par

19 763 et 54 192 personnes) ont toutes deux vécus du harcèlement et la fermeture temporaire de leurs pages à la suite d'attaques coordonnées. Elles nomment à plusieurs reprises le problème : voir par exemple la publication de *Je suis féministe* du 6 octobre 2016 titrée « On est de retour! », ou le vidéo intitulé *La censure* sur la page *Les Brutes*. Un article fait état au début de 2019 de la situation du harcèlement vécue par les joueuses de jeux vidéos en ligne au Québec (Tison, 2019), situation largement rapportée aux États-Unis depuis les événements du #GamerGate (voir Hathaway, 2016). Le problème dans les communautés de jeux vidéos est tel que des commentatrices écrivent que les messages sont en fait plus proches du terrorisme que du harcèlement (Hudson, 2014; Marcetic, 2014). Le dernier rapport de Reporters sans frontières (2018) confirme l'intuition que les femmes journalistes à travers le monde sont des cibles favorites du harcèlement contre la presse. Amanda Hess (2014), journaliste américaine, rapporte non seulement de nombreux cas de harcèlement comme le sien dans un article dans *Pacific Standard*, mais aussi comment le policier qui a répondu à son appel lorsqu'elle fut victime de menaces de mort particulièrement virulentes lui a demandé : « *What is Twitter?* ». Finalement, le début de l'année 2019 a vu la mise en lumière du harcèlement vécu par un grand nombre de personnes racisées, femmes et personnalités issues de la diversité sexuelle et de genre en France. Le harcèlement, la diffamation et les insultes sont liés à un groupe Facebook composé d'une trentaine de cyberharceleurs, des hommes blancs trentenaires du milieu de la publicité et du journalisme à Paris, la « Ligue du LOL » (Radio-Canada, 12 février 2019). Si plusieurs d'entre eux ont été mis à pied, et que quelques poursuites ont été intentées, ce cas comme tous ceux nommés ici démontre de diverses façons la problématique du harcèlement en ligne : l'incapacité des plateformes à le prévenir, sa prévalence dans certains milieux et la difficulté d'y répondre efficacement.

Comme ces exemples le montrent, le harcèlement en ligne n'est pas exclusivement lié à l'activisme féministe, mais il est particulièrement dirigé vers les femmes qui sortent des normes associées à la féminité. Elles le font soit par une prise de parole féministe,

soit par leur apparence ou même en existant simplement dans des espaces traditionnellement masculins (le droit, le journalisme, les communautés de jeux vidéos). Évidemment, il est loin d'être seulement fâcheux, facile à ignorer ou même secrètement désiré par les femmes (certaines des réactions aux dénonciations du harcèlement en ligne décrites par Filipovic, 2007); il est un véritable obstacle à la prise de parole, ou même à la présence de femmes en ligne (Megarry, 2014). Kristi K. Cole (2015), s'inspirant de Foucault, nomme la violente misogynie présente en ligne « rhétorique disciplinaire » (*disciplinary rhetoric*), puisqu'elle vise à réduire au silence la voix des femmes dans l'espace public. Ce harcèlement peut également être décrit comme une nouvelle forme de ressac (*backlash*) contre les femmes (Clark-Parsons, 2018; voir également Faludi, 1991, pour l'origine du mot).

L'égalité entre les genres sur Internet ne peut être, comme le rappelle Jessica Megarry (2014), seulement comprise comme la capacité pour toutes d'occuper un espace; cette égalité implique aussi une possibilité d'influencer l'espace et de l'occuper sans peur ou harcèlement. Le problème que pose le harcèlement en ligne est plus large que des conflits personnels, vu son aspect genré. Les autrices nommées dans cette section tiennent à rendre visible le harcèlement vécu par les femmes en tant que classe sociale.

Quant à la définition du harcèlement vécu par les femmes sur Internet, les autrices tirent souvent des clés conceptuelles de définitions du harcèlement hors-ligne. Ainsi, Karla Mantilla (2016) écrit que le phénomène est une manifestation récente d'une longue tradition de contrôle de la parole et des actions des femmes. Le harcèlement en ligne n'est ainsi pas si différent du harcèlement sexuel au travail ou dans la rue; il s'agit de l'utilisation de menaces de violence et/ou de viol, d'insultes et d'intimidation pour garder les femmes et filles soit hors de certains espaces, ou alors pour assurer qu'elles n'y prennent pas de rôle de leadership ou y existent sans faire de vagues (Mantilla, 2013). Jill Filipovic (2007) rappelle aussi que le but du harcèlement en ligne est le même que celui dans la rue ou le harcèlement sexuel au travail : rappeler aux femmes que leur place est à l'intérieur, que l'espace public appartient aux hommes. Le

harcèlement des femmes en ligne est ainsi non seulement lié aux limites acceptables données aux femmes (ne pas prendre trop d'espace, rester dans une position subalterne, etc.), mais est aussi largement basé sur les insultes genrées et liées à la biologie, à la sexualité ou à l'apparence des femmes (Megarry, 2014).

Jane (2016, p. 284) nomme quant à elle le harcèlement genré *e-bile*, et le définit comme « *cyber-harassment such as rape threats and sexualized vitriol* ». En parallèle, Gleeson (2016, p. 80) parle de *flaming*, c'est-à-dire des « *accusations of unintelligence and ugliness – often combined with "corrective" threats of violent sex acts* ».

Mantilla (2016) réitère son aspect genré en l'appelant *gender trolling*. Ce concept se veut tout d'abord une sous-catégorie du *trolling*, définit ainsi par Whitney Phillips :

disrupt[ing] a conversation or an entire community by posting incendiary statements or stupid questions onto a discussion board...for [the troll's] amusement or because he or she has a genuinely quarrelsome, abrasive personality » (Phillips citée dans Mantilla, 2013, p. 563).

Le *trolling* s'effectue également dans le but de provoquer une forte réaction chez la cible et ainsi espérer récolter des *lulz*, un dérivé phonétique plus agressif que le LOL (*laugh out loud*), de la part de ses comparses internautes (Mantilla, 2013). Phillips (2013) observe aussi que la majorité de ce type de commentaire est émise par des hommes de race blanche et de statut privilégié. Mantilla (2013) indique quant à elle que dans le cas de *gender trolling*, les croyances du troll sur les femmes et la place qu'elles devraient occuper sont reflétées dans la nature de leur publication, contrairement au *trolling*, qui peut être fait uniquement dans un esprit de provocation. Mantilla (2013) bâtit sa définition de ce concept en 6 composantes : la participation, souvent organisée, de plusieurs trolls; l'insulte basée sur le genre; l'utilisation de langage violent, vil à l'égard de la cible; les menaces crédibles; la persistance des attaques dans la durée, l'intensité et la portée; et le fait que ce type de *trolling* survient en réponse à la prise de parole publique d'une femme.

Quant aux raisons qui pourraient expliquer la prévalence du problème du harcèlement en ligne, elles sont certainement multiples : l'anonymat permet sur beaucoup de sites (Stoeffel, 2014), l'insuffisance du système légal pour poursuivre les auteurs de harcèlement (Salter et Bryden, 2009), les biais sexistes au moment même de la construction des sites (Salter, 2017), une culture du spectacle qui encourage les comportements de *trolls* (Philipps, 2015), ainsi que l'inefficacité des politiques et règlements des plateformes censées contrer le harcèlement (Clark-Parsons, 2018).

Ainsi, le harcèlement en ligne, dont nous tirons les définitions et exemples ici autant de la littérature académique que d'écrits militants, fait partie intégrante des discussions sur la présence de femmes en ligne, particulièrement de féministes.

1.7 Travail en ligne

Un dernier thème important traité par les autrices choisies et fortement lié au cadre théorique que nous décrivons dans le prochain chapitre est celui du travail en ligne, particulièrement celui des femmes. Le lien entre cette littérature et notre cadre théorique rend ainsi cette section plus courte que le demanderait l'importance que prennent ces écrits dans notre recherche. Sont décrites ici les grandes lignes de ce champ de recherche, remettant à plus tard les explications conceptuelles du travail en ligne mobilisées dans notre analyse que nous discutons dans notre deuxième chapitre.

Avant tout, les autrices utilisent souvent le terme travail en ligne (*digital labour*) qui, outre une simple expansion du concept du travail au contexte de l'Internet (Gleeson, 2016), est souvent exemplifié par le travail gratuit réalisé par les usagères de réseaux sociaux comme Facebook en créant du contenu, par exemple en aimant des publications ou en partageant des annonces. Il est non payé, mais il crée des revenus

pour des réseaux sociaux comme Facebook; c'est donc un travail gratuit et exploité. L'alimentation des réseaux sociaux est ainsi un autre aspect d'un système capitaliste englobant; le capitalisme fait ce qu'il a toujours fait, c'est-à-dire trouver en l'Internet un autre endroit à commercialiser (Ritzer et Jurgenson, 2010).

D'ailleurs, il est important de mentionner que le travail en ligne peut être exploité, même si les activités en ligne sont positives pour l'utilisatrice (Fuchs, 2017). Les réseaux sociaux sont construits de manière à rendre cette exploitation invisible. L'exploitation du travail en ligne a pour prémisses l'existence d'un certain luxe matériel : au minimum, un téléphone intelligent, du temps libre et un réseau Internet. Pourtant, elle n'en est pas moins de l'exploitation, comme le souligne Andrejevic (2012). Celle-ci n'est pas non plus incompatible avec le plaisir qui s'y trouve et ne dévalorise pas ces activités ou le sens qu'elles ont pour les personnes qui les réalisent (Ross, 2012; Terranova, 2012).

Des autrices s'appliquent aussi à examiner les formes spécifiques que prend le travail en ligne réalisé par les femmes. Arcy (2016) rappelle qu'il est impossible de dissocier le travail émotionnel (voir Hochschild, 1983) inclus dans le travail en ligne, réalisé en grande partie par les femmes et depuis toujours nécessaire au capitalisme. Ce travail, réalisé par exemple sous la forme de mentions « j'aime » ou de commentaires, est source de profits pour Facebook et donc exploité par le réseau social (Arcy, 2016; Jarrett, 2014). Les recherches sur le travail en général, et sur le travail en ligne particulièrement, ne peuvent donc se passer, selon ces autrices, de réflexions sur le travail des femmes, le travail reproductif et non productif.

Un autre type de travail occupe un espace pertinent dans la littérature et est lié à notre sujet; Brooke Erin Duffy parle de travail d'ambition (*aspirational labour*) pour décrire le travail lié aux industries de la mode, du maquillage, mais aussi du voyage, qui est réalisé en énorme partie par des femmes sur les réseaux sociaux, particulièrement

Facebook et Instagram. Ce travail, fait notamment par ce que nous appelons au Québec des influenceuses, est réalisé en échange de cadeaux et d'avantages de la part de compagnies, qui demandent en échange d'être promues sur le compte de ladite influenceuse (Bilodeau, 2019). Duffy mentionne que ce travail est vocationnel et conçu comme une passion ou un passe-temps plutôt qu'un emploi, et implique une promesse de rémunération. Celle-ci se réalise rarement, puisque ce travail sert dans la plupart des cas seulement à enrichir de grandes compagnies qui profitent, encore une fois, du travail non payé (ou mal payé, ou payé en produits de consommation) des femmes (Duffy, 2016). C'est aussi ce que Crystal Abidin aborde en le nommant plutôt travail de visibilité (*visibility work*), le travail fait par des jeunes femmes qui partagent sur Instagram leur vie quotidienne, mais surtout leurs vêtements de la journée (*Outfit Of The Day*, ou #OOTD) et des publicités pour des marques par la même occurrence. En l'absence presque complète d'écrits concernant le travail fait par des activistes féministes en ligne, ces textes sur le travail de visibilité ou d'ambition nourrissent nos réflexions sur les enjeux du travail fait sans rémunération sur Internet.

Finalement, le travail de gestion de pages et groupe Facebook, notre objet d'étude, est très peu abordé dans la littérature en tant que travail. La recherche de Gleeson (2016) représente une exception. Dans son étude des modératrices de pages Facebook féministes, elle écrit sur les défis qui viennent avec ce travail décidément émotif. Ces modératrices doivent gérer le harcèlement reçu par les pages et gérer le stress et la fatigue liés à ces responsabilités. Gleeson (2016) nomme travail la gestion de pages et groupes Facebook, que ces activités fassent partie d'un emploi rémunéré ou non.

En bref, les textes mobilisés dans cette section ont en commun la considération des activités réalisées sur Internet comme travail. Ces autrices mettent la table pour notre cadre théorique décrit dans le prochain chapitre, en mettant en lumière les difficultés vécues par des utilisatrices gestionnaires de pages ou groupes ou en adressant les problèmes découlant du modèle d'affaire de Facebook. Si nous nous préoccupons d'un

type de travail en ligne précis, les diverses formes que peut prendre celui-ci font partie intégrante du contexte dans lequel notre recherche s'ancre. Maintenant que nous avons fait cette synthèse de la littérature pertinente à notre sujet de recherche, nous nous appliquons à en décrire le contexte.

1.8 Problématique et conclusion

Comme le révèlent notre introduction et notre revue de littérature, notre sujet et notre objet d'étude demeurent peu explorés autant en science politique, en études féministes et en communication. Aussi, comme le spécifient Earl et ses collègues (2010), les traditions en sociologie et en science politique ont surtout amené les autrices à voir l'activisme sur Internet comme une forme d'engagement civique, alors que les écrits en communications proposent de voir cet activisme comme des actions collectives vers une cause commune. Conséquemment, comme l'expriment Josianne Jouët et ses collègues (2017), le sujet précis de l'activisme féministe en ligne tombe entre deux champs d'études : les études féministes qui se sont peu intéressées aux réseaux sociaux et les écrits sur les utilisations politiques des réseaux sociaux (tant en communications qu'en science politique) qui prennent peu en compte les problématiques genrées vécues en ligne, ou qui s'inspirent peu des riches écrits féministes pourtant pertinents.

Si quelques écrits, surtout de langue anglaise, se préoccupent de mobilisations féministes en ligne (Gomes, 2016; Baer, 2016; Fotopoulou, 2016; Keller *et al.*, 2018), peu s'attardent à ces activités comme du travail, et peu s'intéressent précisément à la

gestion⁵ de groupes et pages Facebook, à l'exception notable de Gleeson (2016). De plus, la plupart des textes sur le travail en ligne mobilisent un cadre théorique marxiste, mais ne considèrent ni la division sexuelle du travail, ni plus précisément le travail émotionnel et le rôle spécifique des femmes et des féministes dans celui-ci. Ces textes, tous de langue anglaise, mobilisent surtout pour leurs définitions du travail le cadre théorique du travail immatériel, issu des travaux autonomistes italiens (voir Terranova, 2000, Lazzarato, 1996; Hardt, 1999). Le concept de travail immatériel partage avec celui de travail gratuit dans le féministe matérialiste français de nombreux points communs, dont leur source dans les théories marxistes. Cependant, les liens entre les deux champs sont rares et les écrits relatifs au travail immatériel ont souvent ignoré l'aspect genré du travail en ligne ainsi que les riches réflexions féministes sur le travail gratuit. Comme l'écrit avec justesse Jarrett (2014), le travail « immatériel » semble souvent avoir été inventé lorsqu'il est sorti de la cuisine et est apparu sur Internet, alors que des écrits féministes se penchaient sur ces formes de travail gratuit depuis déjà longtemps. Ainsi, les textes appelant à la mobilisation de théories féministes dans les travaux sur le travail des usagères en ligne (Arcy, 2016; Jarrett, 2015; Jarrett, 2014) pourraient, à leur tour, être appelés à considérer de manière plus importante les contributions de féministes marxistes au moment de définir le travail en ligne. Évidemment, la réalité est telle que la scission entre les traditions féministes francophones et anglophones a parfois empêché le dialogue entre autrices de langues et/ou pays différents (Lamoureux, 1986; Pagé, 2012; Pagé, 2016). Nous proposons donc, dans ce mémoire, de réunir dans notre analyse des écrits qui ont beaucoup de points conceptuels en commun, mais qui n'ont pas été mobilisés de concert : les idées

⁵ Dans ce travail de recherche, nous utilisons l'expression « gestion de pages et groupes Facebook » pour signifier l'action au sens large de participer à la gestion d'une page ou d'un groupe Facebook féministe. Cela dit, au moment de l'analyse, nous serons plus précise avec les appellations, en utilisant celles décidées par Facebook. Les « rôles » possibles sur une page sont ceux-ci : administratrice, éditrice, modératrice, annonceuse, analyste et responsable des offres d'emplois. Deux rôles sont possibles sur un groupe Facebook; administratrice ou modératrice. Une description de ces rôles et de ce qu'ils impliquent est disponible à l'Annexe D.

de travail en ligne, émanant particulièrement des États-Unis, et celles du travail gratuit des femmes, issues d'une tradition féministe francophone, française et québécoise.

Cela dit, nous tenons à complexifier cette analyse afin de nous donner les outils pour comprendre également les aspects « positifs » qui pourraient être soulevés par les usagères. En effet, le choix d'examiner les expériences d'usagères de Facebook nous pousse à mobiliser un cadre théorique qui offre des clés d'analyse pour comprendre les émotions, notamment, vécues par les participantes à cette recherche. Pour ce faire, donc, nous tirons des clés d'analyse également du champ de recherche sur les émotions dans les mouvements sociaux, pour comprendre le rôle de ces dernières dans l'activisme à l'étude. L'inclusion de ce cadre théorique représente certains défis particulièrement intéressants, que nous verrons dans le deuxième chapitre de ce mémoire. Notamment, l'activisme en ligne fait rarement l'objet d'écrits dans le champ de recherche, et celui-ci, relativement nouveau, offre encore peu de clés méthodologiques pour l'étude des émotions. Ainsi, le cadre théorique des émotions dans les mouvements sociaux permettra non seulement de compléter notre analyse, mais aussi de mettre en lumière les apports et lacunes de ce champ de recherche.

Par conséquent, le présent mémoire a pour but de répondre à la question suivante : *Comment est vécue l'expérience de la gestion de pages ou groupes Facebook féministes?* Quelques questions corollaires guident aussi les réflexions : quelles émotions les activistes féministes évoquent-elles lorsqu'elles décrivent leurs actions en ligne? À quelles difficultés font-elles face? Qu'est-ce qui motive leur persévérance dans leurs activités malgré ces difficultés? Quelles émotions motivent leurs actions politiques? Finalement, nous nous intéressons à la vision qu'ont les activistes rencontrées de leurs propres activités. Comment les définissent-elles? Comment conçoivent-elles l'utilité de ce type d'activisme, et l'utilité de Facebook pour celui-ci?

Nous répondons à ces questions en posant un éclairage nouveau sur le nouveau sujet de l'activisme féministe en ligne. La littérature sur la division sexuelle du travail et le travail gratuit, tirée de la tradition féministe matérialiste française, peut être mise en dialogue pour une première fois explicitement avec les écrits sur le travail en ligne afin de décrire certains aspects de l'activisme en ligne. De plus, certains écrits concernant le travail émotionnel et les émotions dans les mouvements sociaux proposent des clés d'analyse supplémentaires afin d'appréhender ce sujet. Ainsi, la prochaine section décrit ce cadre d'analyse à deux têtes.

CHAPITRE II

CADRES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE

Cette recherche tire ses hypothèses et ses intuitions d'un cadre théorique à deux têtes. D'abord, elle prend ses racines dans les conceptions féministes matérialistes du travail, liées au contexte d'Internet par le concept du travail en ligne. Ce dernier fait le pont entre des conceptions du travail surtout tirées de l'emploi et du travail domestique et les activités réalisées en ligne. Ce cadre théorique est aussi relié, et bonifié par, le concept de travail émotionnel développé par Arlie Hochschild (1983) et appliqué à l'Internet par Arcy (2016). Ensuite, la deuxième section de ce chapitre se penche sur les écrits sur les émotions dans les mouvements sociaux afin de compléter les théories sur le travail. Finalement, ce chapitre se penche plus en détail sur la méthodologie utilisée pour la recherche.

2.1 Le travail pour les féministes matérialistes françaises et la question du travail en ligne

Nous sommes particulièrement intéressée par la conceptualisation des activités en ligne comme un travail, d'abord abordée par Tiziana Terranova (2000) au début des années 2000 et reprise par d'autres depuis (voir notamment Fuchs, 2017). Certains textes n'utilisent pas directement cette conceptualisation, mais mobilisent quand même le mot « travail » pour décrire certaines activités ou mentionnent des notions qui y sont liées, comme l'épuisement professionnel (*burn-out*, Valenti et Martin, 2013). Loin de dévaloriser les activités en ligne, qui peuvent être source de joies, de solidarité et de

fiercé, concevoir celles-ci comme un travail est une façon de les contextualiser dans un système capitaliste englobant, et de souligner les difficultés qui peuvent y être vécues. Le choix de ce cadre théorique est inspiré par les écrits en communication sur le travail en ligne qui proviennent des études féministes. Ce cadre théorique permet un éclairage nouveau à l'activisme féministe en ligne et d'explorer les effets du fonctionnement de Facebook sur les participantes.

2.1.1 Le travail des femmes

Le cadre théorique du féminisme matérialiste nous permet de décrire l'activisme féministe en ligne non seulement comme un travail, mais surtout comme un travail de femmes, un travail féminin ou féminisé. Nous explorons ainsi dans cette section les caractéristiques de ces types de travail, afin de pouvoir les appliquer aux actions posées en ligne par les participantes à cette recherche. Par l'expression « travail de femmes », nous ne signifions pas ici que la gestion de pages ou groupes Facebook serait plus réalisée par les femmes que les hommes, quoique certaines recherches le suggèrent (Gleeson, 2016). Nous faisons ici référence au fait que certaines formes de travail ont des caractéristiques qui en font du « travail de femmes⁶ ». Le travail de femmes est souvent lié à la reproduction et au travail domestique (Jarrett, 2014), mais cette appellation est aussi utilisée pour décrire le travail fait dans la sphère publique, mais qui a des aspects associés à la féminité⁷.

Certains écrits sur le travail rémunéré des femmes s'appliquent à en décrire les paramètres et à le définir. Avant tout, Kergoat (1982) décrit trois caractéristiques importantes du travail des femmes : a) les emplois féminins sont souvent une

⁶ Pour une discussion sur l'utilisation de cette expression, voir Jarrett, 2014 et Kergoat, 1982.

⁷ L'attribution de ces caractéristiques à un groupe – ou une classe – est socialement construite et non naturelle (Guillaumin, 1978b).

prolongation des rôles domestiques des femmes, b) les tâches féminines salariées ressemblent aux tâches domestiques, et c) plus le travail salarié ressemble au travail domestique, plus il est dévalorisé et moins il est payé. Ainsi, le travail réalisé majoritairement ou historiquement par les femmes a souvent des caractéristiques communes avec le travail domestique et est dévalorisé à cause de ces caractéristiques.

De plus, Kergoat explique que les qualités professionnelles liées au masculin sont plus facilement reconnues que celles des femmes; en voyant le travail de ces dernières comme demandant moins de qualifications, il peut être dévalorisé et sous-payé (voire impayé). Comme le nomme Kergoat, le travail des femmes demande souvent et particulièrement agilité, dextérité, rapidité, habileté manuelle, effort mental et nerveux. Nous y ajouterions, comme nous le verrons à la section suivante avec les travaux liés de Hochschild (1983), que le travail des femmes demande aussi beaucoup de patience, de compassion et de douceur. Dans le cadre de notre étude, il s'agit d'examiner à quel point le travail en ligne, impayé, a des caractéristiques se rapprochant du travail domestique et peut ainsi expliquer le fait qu'il n'est pas reconnu ni payé.

De plus, les théories féministes matérialistes nous permettent d'élargir les frontières du concept de travail au-delà de l'emploi et de la relation salariale, comme plusieurs autrices suggèrent de le faire (Meynaud *et al.*, 2009). On explique dans un numéro des *Cahiers du genre* dirigé par Meynaud et ses collègues, ancré dans le féminisme matérialiste français, que des changements récents ont mené à une *domestication du travail*. María Teresa Martín Palomo (2009) reprend cette expression du groupe espagnol *Feminismo y cambio social*. Le concept, explicitement choisi pour remplacer le terme « féminisation du travail », a pour effet de décentraliser la dualité masculin-féminin et de parler des caractéristiques du travail plutôt que de la personne qui le réalise. La domestication du travail est l'expression de grands changements dans le monde du travail depuis les années 60, qui rendent d'ailleurs les frontières entre travail et non-travail particulièrement floues (Palomo, 2009). Lié de manière intéressante aux définitions du travail des femmes de Kergoat, *Feminismo y cambio social* nomme trois

changements au monde du travail qui lui permette de décrire une domestication du travail :

a) les travaux rémunérés présentent les mêmes caractéristiques que les activités de l'espace domestico-familial (élasticité du temps, fragmentation, dispersion); b) la flexibilisation modifie les conditions de travail (disponibilité, flexibilité, polyvalence); et c) les travaux rémunérés incorporent de plus en plus une dimension émotionnelle jusque-là considérée comme expression exclusive de la vie privée des individus, sans rapport aucun avec toutes les diverses conceptualisations du travail (*Feminismo y cambio social*, 2001, cité dans Palomo, 2009, p. 125).

Bref, cette terminologie vise à dépasser la division entre activités rémunérées et non rémunérées, pour mettre en lumière les insuffisances d'une définition du travail basée sur la rémunération. Ces sources, se trouvant explicitement dans la même veine que les travaux les précédant par Guillaumin, Delphy et Kergoat, entre autres, justifient la considération des activités en ligne comme du travail, puisqu'elles « rénovent » le concept de travail, dans les mots de Palomo (2009). Les descriptions de ces types de travail servent aussi l'analyse des réalités exprimées par nos participantes. Dans la même lignée, Miriam Glucksmann (2010) propose le cadre de l'organisation sociale totale du travail (*total social organisation of labour* (TSOL)), qui refuse la distinction travail/emploi, pour mettre en lumière plutôt

un concept inclusif qui reconnaît comme travail de nombreuses formes d'activités non rémunérées, non différenciées ou non reconnues comme séparées des relations – sociales, culturelles, familiales ou amicales – au sein desquelles elles sont effectuées (Glucksmann, 2010, p. 86).

Ainsi, ces réflexions nous amènent à dépasser la dichotomie emploi (rémunéré) et travail (non payé), mais surtout à ouvrir les limites du concept de travail. Cela dit, certaines réflexions féministes matérialistes qui concernent plus particulièrement le travail non payé des femmes nous permettent de compléter notre cadre d'analyse. Le travail non payé des femmes, comme le décrit Delphy (1998), n'est pas délimité en nombre d'heures ou d'efforts. Il est généralement approprié et exploité par d'autres

(Guillaumin, 1978a). Si le fruit du travail des femmes fait partie du marché, elles-mêmes en sont exclues en tant qu'agentes économiques et productrices, leur labour n'étant pas vu comme travail (Delphy, 1998). Cette appropriation du travail est si invisible, quotidienne et normalisée que personne ne s'en étonne. Ainsi, le travail associé à la féminité semble « naturel » plutôt que productif (Guillaumin, 1978a et 1978b). Nous voyons dans cette conception du travail non payé autant de liens avec le travail en ligne : quotidien, constant et invisible. Ce cadre féministe matérialiste nous permet d'appréhender des caractéristiques et impacts de l'activisme en ligne des femmes comme l'épuisement, la non-reconnaissance du travail et l'exploitation.

Finalement, le féminisme matérialiste nous fournit accessoirement des outils pour comprendre et analyser le harcèlement en ligne. Dans ces écrits, le harcèlement, les menaces et les insultes dans la rue ou au travail visent à garder les femmes dans un espace privé ou à contrôler leurs déplacements (Guillaumin, 1978a). Nous y voyons un processus similaire en ligne, comme abordé précédemment; le harcèlement en ligne vise à faire taire les femmes. Si elles peuvent rester présentes dans les espaces en ligne pour y faire le travail gratuit, le harcèlement vise à y contrôler leur parole, à s'assurer qu'elles y existent sans remettre en question le statu quo ou les systèmes d'oppressions.

Pour résumer, les conceptualisations féministes matérialistes du travail, qu'elles se préoccupent de travail rémunéré, non rémunéré ou souhaitent dépasser cette dichotomie, offrent des caractéristiques de ce que nous appelons le « travail des femmes ». Ces aspects représentent des catégories d'analyse; dans les entrevues avec des administratrices de pages et groupes Facebook, nous cherchions à savoir si ces caractéristiques sont utiles afin de comprendre les expériences vécues sur Facebook par les participantes à cette recherche. Non seulement le travail des femmes partage des caractéristiques avec le travail gratuit réalisé en ligne, mais nous prenons également l'espace pour expliciter ce que nous entendons par « travail en ligne », afin de bien lier ces théories féministes du travail au contexte de l'Internet.

2.1.2 Le travail en ligne

Il convient, après cette incursion dans les écrits féministes matérialistes, de les lier aux théories du travail en ligne. Dans cette section, nous souhaitons survoler des écrits dans ce champ pour illustrer plus clairement comment se matérialise en ligne le travail gratuit. De plus, la discussion sur l'exploitation du travail en ligne justifie l'utilisation de ce mot dans le cadre de notre recherche.

Fuchs (2017) fait une des démonstrations les plus limpides de la considération des activités faites sur Facebook comme du travail gratuit exploité, en mobilisant les écrits de Marx. Il utilise pour ce faire le concept de temps de travail en surplus, différencié du temps de travail nécessaire; lorsqu'une travailleuse termine de « rembourser » son salaire avec sa production, elle travaille uniquement en surplus, pour des profits qui ne lui reviendront pas (Fuchs, 2017). C'est en maximisant ce temps de travail en surplus que des entreprises peuvent également maximiser leurs profits, soit en demandant un rythme de production plus rapide, en gardant les salaires le plus bas possible, ou les deux à la fois. Fuchs voit le temps passé en ligne par les utilisatrices comme entièrement un temps de travail en surplus, puisqu'il est source de profits, mais entièrement non payé. L'explication du temps en ligne comme travail au sens marxiste ne s'arrête pas là; Fuchs mobilise la loi de la valeur de Marx, qui veut que plus un article prend du temps à produire, plus sa valeur soit grande. Plus une personne passe de temps sur Facebook, plus le site connaît les goûts de cette personne, grâce à l'accumulation de ses données. Le site peut ensuite vendre plus cher des publicités plus ciblées, plus efficaces et donc plus onéreuses (Fuchs, 2017).

Cela dit, plusieurs autrices soulèvent que la question de l'exploitation du travail en ligne est épineuse. Comme le souligne Hesmondhalgh (2017), peut-on vraiment considérer comme exploitation à la fois des gens assis devant leur ordinateur, qui participent à des discussions sur des émissions de télévision et des travailleuses dans

des usines en Indonésie? Si elles ne sont pas équivalentes, elles partagent certainement des caractéristiques structurelles et analytiques (Andrejevic, 2012). Fuchs (2017) insiste par exemple autant sur l'exploitation des usagères que sur l'exploitation concrète liée à l'Internet, celle par exemple des mines en République démocratique du Congo où sont récoltés les minéraux nécessaires à ces nouvelles technologies, dans des conditions proches de l'esclavage (Fuchs, 2017). Ces types d'exploitation, certainement de niveaux différents, ont en commun d'être nécessaires au fonctionnement et au profit de sites comme Facebook.

Par contre, il ne s'agit pas dans la discussion sur l'exploitation du travail lié à l'Internet de classer en ordre de souffrance les différentes formes d'exploitation. L'idée marxiste d'exploitation vise en fait à soulever des questions de justice sociale, de souligner qu'elles représentent toutes des aspects d'un système capitalisme à abolir (Andrejevic, 2012). Comparer sans égaliser différentes formes d'exploitation vise aussi à mettre en lumière ce qu'elles ont en commun. Elles sont semblables notamment dans le sens où elles contribuent toutes à l'accumulation de richesse dans les mains d'un petit nombre (Andrejevic, 2012), et par le fait que les utilisatrices, comme les autres travailleuses, créent de la valeur qui ne leur revient pas (Fuchs et Sevignani, 2013) et qui est appropriée par une classe dominante (Hesmondhalgh, 2017).

Par ailleurs, le fait que le travail en ligne soit volontaire et libre pourrait être vu comme un obstacle à une qualification d'exploitation. Cela dit, il est possible de dire qu'il y a effectivement une certaine coercition liée au travail en ligne. La coercition, dans un sens marxiste, ne veut pas dire de forcer sous la menace des personnes à travailler, mais plutôt de les y forcer en leur donnant l'impression qu'elles profitent d'une liberté de choix (Andrejevic, 2017). Fuchs et Sevignani (2013) écrivent alors que même si les gens ont l'impression de librement choisir d'avoir un Facebook ou non, ce site exerce une forme sociale de coercition en menaçant les utilisatrices d'isolement et de perte de privilèges sociaux en n'étant pas sur le site. Une recherche par le *Social Media Collective*, décrite par une membre sur leur blogue, documentait d'ailleurs que la

majorité des personnes interrogées qui n'utilisaient pas Facebook rapportaient que leurs relations sociales en étaient affectées (Marwick, 2011). Également, le collectif mentionne que le coût social peut être encore plus élevé pour les personnes qui exécutent souvent la majorité du travail affectif et de *care*, notamment, les femmes (Marwick, 2011). Aussi, la connaissance du fonctionnement de Facebook est une compétence nécessaire au sein de certains corps de métiers (journalistes, responsable des communications, travailleuses communautaires) et il est maintenant nécessaire d'avoir une page personnelle pour gérer une page professionnelle (Facebook, 2019). De plus, souligne Fuchs (2017), l'exploitation ne nécessite pas d'être perçue comme telle. L'exploitation est mesurée par le degré de travail non payé qui bénéficie à de grandes compagnies et non au sentiment ressenti en l'accomplissant (Fuchs, 2017).

Pour terminer cette section, Kylie Jarrett (2015) permet de rattacher le concept de travail en ligne à une posture féministe. Son cadre théorique est marxiste et féministe, mais elle mobilise surtout des autrices italiennes sur le travail immatériel comme Leopoldina Fortunati (1995) et Sylvia Federici (2004; 2012). Dans son ouvrage sur le sujet *Feminism, Labour and Digital Media : The Digital Housewife*, la ménagère en ligne (*digital housewife*) permet de mettre en lumière l'importance d'une analyse féministe matérialiste du travail en ligne. Elle utilise d'ailleurs ménagère plutôt qu'un terme non genré, pour les mêmes raisons qui nous amènent à parler de travail des femmes. Il s'agit de souligner et de prendre en compte le contexte dans lequel se met en scène ce type de travail : le système patriarcal indivisible du capitalisme. Si le lien entre certaines activités et un « sexe » est discutable, utiliser un langage genré rend compte, pour Jarrett, de l'importance du genre dans l'histoire sociale et théorique du travail.

Ainsi, le travail en ligne, par exemple celui de commenter le statut Facebook d'une amie, partage des caractéristiques avec le travail fait dans la sphère domestique : « *affect, care, love, education, socialization, communication, information, entertainment, organization, planning, coordination, logistics* » (Fortunati, 2007,

p. 144). Le lien entre ces types de travail est plus que clair, et nous permet d'entrevoir des catégories d'analyse qui nous sont utiles dans le quatrième chapitre.

2.1.3 Le travail émotionnel

Nos définitions du travail à l'aide d'écrits féministes matérialistes sont enrichies par l'apport fondamental d'Arlie Russell Hochschild (1983). L'autrice est incontournable pour l'étude des émotions, notamment dans le champ de recherche sur les émotions dans les mouvements sociaux. Ici, nous nous intéressons d'abord au travail émotionnel conceptualisé par Hochschild. Ce concept permet de lier le concept de travail aux émotions dans l'activisme. Le travail émotionnel, donc, est une façon corollaire de décrire et d'analyser le travail réalisé par les administratrices de pages et groupes Facebook. Il réfère d'abord au fait que certains emplois, traditionnellement féminins, demandent l'exhibition calculée d'émotions à travers les expressions faciales, le ton de voix et l'apparence (Hochschild, 1983). Hochschild basait d'ailleurs ses premières analyses sur le travail des agentes de bord. Ces emplois demandent à l'employée de susciter chez le public avec qui elle interagit une réponse émotionnelle, par exemple la gratitude, dans le cas des agentes de bord. Surtout, ces emplois impliquent un certain degré de contrôle sur les activités émotionnelles des employées par le patron, à travers la formation et la surveillance (Hochschild, 1983).

De plus, Hochschild (1979) identifie des normes émotionnelles (*feeling rules*). Ce concept explique les règles sociales qui dictent quand des personnes devraient ressentir une ou des émotions. Par exemple, il est socialement attendu que quelqu'un soit triste pendant des funérailles ou heureux à un mariage. Ces normes s'expriment aussi lorsque des gens commentent la durée, la direction ou l'intensité d'émotions ressenties : la colère de quelqu'un est trop intense, le ressentiment est mal dirigé, la tristesse dure depuis trop longtemps, etc. Ces normes d'émotions sont décrites par l'autrice comme

partagées socialement et implicites (Hochschild, 1979). Le travail émotionnel concerne l'action de changer ou modeler ses émotions pour répondre à ces normes sociales.

En s'appuyant sur les travaux de Hochschild, Arcy (2016) explique que le travail émotionnel en ligne correspond aux efforts par les femmes pour créer et interagir avec du contenu, par exemple sur Facebook. Le travail émotionnel peut se réaliser dans l'expression d'émotions dans des publications. Les règles d'émotions ont aussi leur place sur Facebook, évidemment puisque les normes sociales s'y étendent, mais aussi parce que la plateforme régit les réactions possibles au contenu qui s'y trouve, en déterminant que cinq réactions sont possibles : les options *J'aime*, *En colère*, *Haha*, *Triste*, *J'adore*, *Solidaire*, *Wouah*, qu'il est possible de donner à une photo, un texte ou le partage d'un article, par exemple (en date d'avril 2021). Le site régit les réactions attendues à son contenu, et cadre l'expression d'émotions qu'il est possible de réaliser. Toutes ces activités, tout ce travail émotionnel, nous l'avons déjà écrit, est source de profits pour Facebook (Arcy, 2016). Ce concept nous permet donc d'enrichir notre définition du travail fait par les administratrices de pages et groupes Facebook et de faire le lien entre le travail et le rôle des émotions dans les mouvements sociaux, notre prochaine section.

2.2 Les émotions dans les mouvements sociaux

Si le cadre du féminisme matérialiste permet de rendre compte de certains aspects de l'activisme féministe sur Facebook, il ne permet pas ou peu de rendre compte des aspects positifs des activités en ligne qui nous intéressent. Des écrits situés dans le champ de recherche sur les mouvements sociaux, en particulier sur le rôle des émotions dans les mobilisations sociales, nous permettent de comprendre pourquoi les féministes s'engagent dans un mouvement social et y restent. D'ailleurs, le concept de travail émotionnel, lien entre les deux grandes sections de notre cadre théorique, fait partie des concepts importants dans ce champ d'études. Dans le contexte des mouvements

sociaux, ce type de travail, défini comme l'action de « *channeling, transforming, legitimating and managing one's own and others' emotions and expressions of emotions* » sert les buts du mouvement en cultivant et entretenant les liens sociaux qui sont nécessaires à sa continuité et son expansion (Taylor et Rupp, 2002, p. 42).

Ainsi, les écrits dans le champ choisi ont pour but avoué de signifier l'importance des émotions, longtemps mises de côté, dans l'étude des mouvements sociaux (Flam et King, 2005). En effet, l'étude des mouvements sociaux, après une vision des militantes comme une foule, nécessairement incontrôlable, irrationnelle et primitive, passe par une revalorisation du militantisme comme étant rationnel et réfléchi, mais rejetant complètement les émotions, encore vues comme opposées à la raison (Gould, 2010). Le paradigme dominant en études des mouvements sociaux tend maintenant à voir l'étude des émotions comme particulièrement importantes pour analyser les débuts, le maintien, l'élargissement ou la fin d'un mouvement social. Les écrits récents dans ce champ défendent aussi un rejet de la dichotomie raison/émotion au moment de discuter les actions de mouvements sociaux (Jasper, 1998).

Dans ce champ d'études, les émotions sont considérées comme pouvant être utilisées par des activistes vers un but, mais aussi comme des bases pour l'action (Goodwin *et al.*, 2001). Comme écrit par Helena Flam et Debra King (2005), les autrices se penchent sur la honte, la fierté, la colère et la solidarité, mais aussi la loyauté, la joie, la peur, la tristesse, l'empathie et l'altruisme. Flam (1990) énonce que la peur, la colère et l'anxiété précèdent l'action collective, tandis que la haine et l'hostilité l'accompagnent. Différentes autrices se préoccupent de différentes émotions, quoique Deborah Gould (2002), par exemple, la dichotomie honte/fierté semble particulièrement mobilisatrice.

Ces textes nous permettent plus particulièrement d'énoncer que les émotions, peu importe celles observées, sont essentielles à l'émergence, la continuation et la cohérence des activistes engagées dans des mouvements sociaux (Bosco, 2016). Elles seraient aussi importantes que la rationalité pour un mouvement (Flam, 1990). Ces

émotions, même en l'absence d'interactions physiques, réunissent entre elles des activistes (Bosco, 2016). De plus, ces textes permettent de décrire comment et à quel point l'amitié, l'appui émotionnel et le partage de savoir qui les accompagne permettent de garder les activistes engagées (Flam et King, 2005). Des études montrent, par exemple, que des sentiments d'amour et d'amitié ainsi que le sentiment de communauté ont pu garder actives les membres des premiers mouvements de libération des femmes (Rupp et Taylor, 1987). Ce serait alors les plaisirs et gratifications qu'implique la participation dans un mouvement social, plus que la perception rationnelle de réussite vers les buts du mouvement, qui expliquerait la motivation de ses membres (Goodwin *et al.*, 2001). D'ailleurs, les participantes à un mouvement sentiraient des émotions partagées, comme la colère contre des opposants et de l'affection entre elles (Jasper, 1998; Flam, 1990). La capacité, par contre, de dépasser les émotions négatives (comme la peur) différencierait les gens qui joignent un mouvement de ceux qui ne le font pas (Flam, 1990). La question de la gestion des émotions négatives est aussi cruciale au recrutement qu'à la continuation de l'engagement dans un mouvement social. Notamment, il est suggéré que les activistes mobilisent du travail émotionnel pour contrer des réponses négatives à leur mouvement, ce qui peut créer du stress et un épuisement émotionnel (Hercus, 1999).

Également, même si selon Flam et King (2005) ce champ s'est souvent concentré sur les émotions qui amènent les gens à entrer et rester dans un mouvement donné, certains écrits permettent de s'interroger sur les émotions qui poussent certaines personnes à arrêter de militer. Les cas où un mouvement social atteint l'ensemble de ses buts restant très rares, les explications possibles de la fin de la participation d'une ou plusieurs personnes à un mouvement ne peuvent se faire, selon James M. Jasper (1998), sans la prise en compte du vécu d'émotions fortes qui ont mené au désengagement. Les émotions peuvent contribuer au déclin d'un mouvement, par exemple lorsque ses membres vivent trop de frustrations dans leurs actions (Jasper, 1998). Le découragement, la déception ou l'épuisement militant (Flam et King, 2005; Hirschman,

1982) peuvent également mener des gens à cesser leur militantisme. Ainsi, ces écrits nous permettent d'entrevoir l'importance de l'analyse des émotions exprimées par les participantes au courant des entrevues.

2.3 Méthodologie

Une fois posées les bases conceptuelles de la recherche, cette section explicite la méthodologie utilisée pour répondre à la question de recherche principale : *Comment est vécue l'expérience de la gestion de pages ou groupes Facebook féministes?* Cette section détaille les grands principes qui guident cette recherche ainsi que son campement solide dans une méthodologie qualitative. Notre position en tant que chercheuse y est également présentée, ainsi que les effets de celle-ci sur les résultats. Finalement, sont décrites les modalités concrètes de la recherche, particulièrement liées au recrutement des participantes.

2.3.1 Grands principes de la recherche

Cette recherche est ancrée dans une méthodologie qualitative puisqu'elle porte l'idée que la connaissance se construit dans l'interaction entre la chercheuse et les participantes, et dans une conception de « la réalité humaine comme objet de connaissance » (Anadón et Guillemette, 2007). De plus, la méthodologie qualitative est spécifiquement appropriée pour cette recherche puisqu'elle permet d'interpréter, d'analyser et de préserver la forme, le contenu et l'expérience des actions humaines (Lindlof et Taylor, 2002). Également, comme le défendent Chesebro et Borisoff (2007), la recherche qualitative prend en compte l'intentionnalité des sujets (*subject*

intentionality), c'est-à-dire la manière avec laquelle celles-ci comprennent et veulent que soient comprises leurs expériences.

Cela dit, la présente recherche est foncièrement déductive, puisqu'elle se base sur des hypothèses, qui ont ensuite été implicitement puis explicitement vérifiées avec des participantes. Ainsi, nous avons construit des hypothèses de travail sur la base de la littérature existante et de notre connaissance expérientielle de notre objet d'étude (voir la section 2.3.3). Les questions étaient ensuite construites pour aller valider, d'abord indirectement, nos hypothèses. À la toute fin de l'entrevue, nous demandions aux participantes de commenter des affirmations se rapprochant de nos hypothèses afin de les confronter à l'analyse que les participantes font elles-mêmes de leur situation.

En somme, notre ancrage dans une revue de littérature sur notre sujet d'étude, l'activisme féministe en ligne, ainsi que notre volonté de mettre à l'épreuve des hypothèses tirées de cette littérature, mais aussi des observations y existant, nous ont poussé vers un raisonnement déductif.

Également, cette recherche se situe dans le champ des recherches féministes, puisqu'elle est guidée par ses principes, compris comme un idéal :

(1) le féminisme est une perspective, pas une méthode de recherche, (2) la recherche féministe recourt à plusieurs méthodes de recherche, (3) elle se veut un regard critique au sein des disciplines, (4) elle est guidée par les théories féministes, (5) la recherche féministe tend vers la pluridisciplinarité, (6) elle se préoccupe de changement social, (7) la recherche féministe s'efforce de reconnaître la diversité parmi les femmes et d'en tenir compte, (8) elle sollicite l'engagement de la chercheuse en tant que personne, (9) elle invite aussi à l'engagement des participantes à la recherche, et (10) elle favorise l'engagement du lectorat (Ollivier et Tremblay, 2000, p.19).

Cette recherche est féministe particulièrement parce que ses visées sont normatives; elle vise le changement social par la reconnaissance du travail invisible et de care réalisé par les femmes sur Internet. Également, elle s'ancre dans des théories féministes

du travail comme une loupe pertinente pour analyser et observer une situation. Finalement, elle s'inspire des critiques féministes de la science (quelques-unes énoncées justement par Ollivier et Tremblay, 2000), en tentant de créer des savoirs en co-construction, en reconnaissant l'expertise des participantes à cette recherche et en étant critique de la position de la chercheuse, ce qui est l'objet de la prochaine section.

2.3.2 Positions de la chercheuse

Avant tout, notre position dans cette recherche est particulière. En effet, nous avons amorcé cette recherche avec une quantité importante de connaissances préalables. Notre fréquentation de sites, blogues et pages Facebook féministes a non seulement attisé notre intérêt pour ce sujet d'étude, évidemment, mais nous a aussi servi d'observation préliminaire à ce mémoire. Il est par contre primordial de signifier clairement qu'il s'agissait d'une observation intéressée du terrain et non d'un préterrain où des données auraient été collectées de manière systématique. Cette phase préliminaire, qui a démarré bien avant la recherche, a influencé la collecte de données, l'écriture des questions posées aux participantes ainsi que l'analyse réalisée. Ces connaissances préalables viennent avec quelques avantages, notamment une facilité à créer des liens avec les participantes, puisque nous partageons avec elles les mêmes références et le même langage. Comme le stipule danah boyd (2015), connaître le contexte de la technologie, en ligne et hors ligne, permet une meilleure compréhension de ce qui s'y passe. Giglietto et ses collègues (2012) soulignent également que les chercheuses en sciences sociales s'intéressant aux médias sociaux se doivent d'avoir une compréhension générale des ou de la plateforme étudiée, d'un point de vue technique, mais également culturel. Les auteurs recommandent, par exemple, de faire partie de communautés présentes sur la plateforme. Ainsi, nous participons depuis plusieurs années à des pages Facebook féministes, nous faisons partie de groupes féministes secrets ou fermés, et nous suivons un grand nombre de pages publiques et

comptes personnels qui diffusent du contenu féministe sur Facebook. De plus, nous avons choisi l'utilisation de l'entrevue semi-dirigée plutôt qu'un terrain d'observation, participante ou non, sur Facebook parce que, à la suite de boyd (2015), nous désirions comprendre l'expérience de nos participantes dans leurs propres mots.

Cela dit, nos connaissances préalables à la recherche appellent également à une certaine prudence. Notre position en tant que chercheuse a également une incidence sur la relation chercheuse-participante et la confiance qui peut s'installer ou non. D'ailleurs, boyd (2015) discute la relation parfois difficile entre chercheuse et participantes. La relation inégale entre chercheuses et participantes, et les potentiels problèmes éthiques sont souvent nommés dans la littérature méthodologique (Râheim *et al.*, 2016). Contrairement à boyd (2015), qui réalise des entrevues avec des adolescentes, parfois défavorisées, nous avons plus de similarités que de différences avec nos participantes, en qualité de femmes, blanches et Québécoises. Le danger de la relation de pouvoir entre la chercheuse et les participantes comme décrit par Râheim et ses collègues (2016) est ainsi moins présent que le danger d'une familiarité trop importante, menant parfois à des données incomplètes, parce qu'énoncées dans une conversation entre deux personnes expertes du sujet.

Dans le but de limiter la possibilité de tels « trous » dans les données, nous avons d'abord averti clairement les participantes, dès le début des entrevues, que nous souhaitons qu'elles explicitent leurs pensées jusqu'au bout, comme si elles discutaient avec quelqu'un ne connaissant pas ou peu Facebook. La construction des questions ainsi que les questions de relance avaient pour but d'entendre les participantes énoncer clairement leurs pensées sans raccourcis. Par exemple, une question préparée à l'avance allait comme suit : « Comment expliquerais-tu ce que tu fais sur la page ou le groupe à quelqu'un de sympathique aux buts de la page ou du groupe, mais qui ne connaît rien à la plateforme? ». Au courant de l'entrevue, alors que les questions de relance étaient parfois improvisées et émanaient du contexte, nous avons tenté de relancer les participantes afin de laisser le moins de non-dits possible dans nos données.

Cela dit, à la suite de Pierre Bourdieu (1980), nous ne voyons pas comme idéal le maintien d'une distance maximale avec les participantes. Notre propre subjectivité, comme celles des participantes, est vue dans le cadre de cette recherche comme légitime « pour appréhender le sens » (Racine, 2007). En somme, la chercheuse est particulièrement investie dans la recherche, aux niveaux méthodologiques comme émotionnels; cette réalité fait partie intégrante de la présente recherche.

2.3.3 Considérations méthodologiques de l'utilisation de l'analyse des émotions

Il convient ici de faire une brève parenthèse sur les défis méthodologiques découlant d'une recherche analysant les émotions à l'aide des entrevues. Cette section décrit plutôt des grandes lignes et principes guidant notre recherche, comme les deux sections précédentes, plutôt que les réalités concrètes de la recherche, ce qu'expliquent les sections suivantes.

D'un côté, le cadre théorique des émotions dans les mouvements sociaux, comme nous l'écrivions ci-haut, nous permet non seulement d'affirmer le rôle central des émotions dans le militantisme, qu'il soit en ligne ou non, mais il nous offre aussi, de l'autre côté, des clés pour l'analyse des entrevues avec les participantes.

Voyons donc ce que dit la littérature sur les difficultés de l'analyse des émotions, qui sont des construits sociaux, culturels et politiques (Hochschild, 1979) et des procédés très complexes et souvent peu structurés (Gould, 2010). Notamment, comme l'explique Gould (2010), une émotion nommée peut être vue ou analysée comme la somme de ce qu'une personne ressent ou a ressenti, alors que le phénomène est sans doute plus complexe. Jasper (2011) nomme aussi trois principaux défis méthodologiques du champ de recherche sur les émotions dans les mouvements sociaux, qui ont leurs échos dans le présent mémoire. D'abord, la division traditionnelle, mais passée de mode, entre émotion et raison, abordée plus tôt dans cette section, amène certaines

chercheuses à étudier particulièrement les émotions qui aident les mouvements plutôt que celles qui y nuisent, ou n'ont pas d'effets, dans une tentative de valoriser les émotions dans les mouvements sociaux et le champ qui s'y intéresse (Jasper, 2011).

Deuxièmement, le langage lié aux émotions vient souvent de l'utilisation courante de tels mots; cela dit, les émotions peuvent couvrir différents types de sentiments. Jasper appelle donc à bâtir sur ces définitions usuelles, parce qu'elles sont incontournables, mais aussi à créer de meilleures distinctions analytiques entre les émotions. D'ailleurs, ce problème soulevé par Jasper est lié à une embûche rencontrée dans notre propre recherche; la littérature sur laquelle repose cette deuxième partie de notre cadre théorique est de langue anglaise. Lorsque nous mentionnons la honte et la fierté, par exemple, c'est que nous traduisons librement des émotions en anglais (*shame* et *pride*). Dans ce cas-ci, la traduction nous semble assez fiable; cela dit, une difficulté peut émerger lorsque nous désirons traiter d'une émotion particulière en nous appuyant sur une description faite en anglais dans la littérature, en choisissant nous-mêmes son équivalent français. Benski (2005) en traite dans un texte sur une mobilisation féministe en Israël, en traitant de la différence entre hébreu et anglais; la langue hébreu comprend des niveaux de dégoût que la langue anglaise ne peut saisir. La classification des émotions, mais surtout de leur force ou saillance, peut varier en différents langages (voir Bernard, 2017, pour une discussion éclairante sur ce sujet).

Troisièmement, le mot « émotions » en tant que tel peut porter à confusion. Les émotions peuvent être conçues comme un assemblage de différentes « *expressions, interactions, feelings, and labels* » (Jasper, 2011 : 2). Le concept d'*affects*, par exemple, fait partie des nombreuses tentatives de mieux conceptualiser cette sous-catégorie d'émotions (Gould, 2010). Cela dit, comme l'écrit Jasper (2011), plusieurs autrices continuent d'utiliser le mot « émotions » en parlant de sous-catégories du concept. Une définition claire du mot reste difficile; dans la même veine, des

définitions largement acceptées des émotions particulières sont difficiles à trouver. Jasper offre comme solutions à ces problèmes méthodologiques une typologie des émotions qu'il qualifie lui-même de « grossière », basée sur comment les émotions sont ressenties, et combien de temps elles durent. Quoique cette solution, venant d'un chercheur fondateur de ce champ de recherche, n'est pas sans intérêt, ce n'est pas dans une classification plus formelle des émotions que nous trouvons la réponse à ces difficultés méthodologique dans le cadre de cette recherche.

Nous pensons que la conception de la création du savoir qui inspire cette recherche, l'épistémologie féministe, est la réponse à ce problème : cet appui nous permet de prendre au mot les participantes. Ainsi, nous considérons que les participantes sont les plus à même de qualifier leur expérience et, par conséquent, qu'elles ont les mots les plus justes pour identifier leurs émotions. Tout en comprenant que cette méthode comporte des limites – présentation de soi positive, construction d'un récit cohérent, etc. –, elle reste pertinente pour le genre de travail que nous effectuons. De plus, cette méthode ne permet pas de rendre compte de *la* vérité, mais *d'une*, ou plusieurs dans notre cas, vérités (Holmes, 2015). Les outils donnés par ce cadre théorique permettent tout de même d'identifier et de décrire les émotions positives et négatives qui animent les participantes à cette recherche et leurs actions. Ainsi, nous affirmons qu'en l'absence d'une méthodologie s'étant imposée dans le champ de recherche des émotions, ou d'une théorie des émotions englobante, l'identification par les participantes de leurs propres émotions reste la méthode la plus valide. À la suite notamment de la recherche sur Act Up Chicago par Gould (2002), nous utiliserons les mots choisis par les participantes pour décrire les émotions vécues, mais nous accepterons aussi que nos propres expériences et notre propre subjectivité créent aussi du savoir dans cette recherche, comme décrit à la section précédente.

2.3.4 Hypothèses de recherche

Comme décrit à la section 2.3.1, notre volonté de valoriser les expériences des participantes rencontrées ne contredit pas le fait que le raisonnement décrit dans la présente recherche est principalement déductif et basé sur la littérature rencontrée et sur des connaissances préalables. Ainsi, nous avons demandé aux participantes leurs réflexions sur deux hypothèses, conçues comme un résumé des intentions, présupposés et attentes de la recherche (Gauthier, 2003). Les deux hypothèses, présentes également dans le canevas d'entretien (voir Annexe E), sont reformulées ici :

1. Comme Facebook fait ses profits avec la publicité, elle-même basée sur les activités et donc les données de ses utilisatrices, il est possible de dire que le site exploite le travail de ces utilisatrices. Les actions en ligne peuvent donc être vues comme une forme très invisible de travail.
2. Les émotions liées aux activités en ligne ne sont pas « virtuelles », mais bien réelles, notamment dans le sens où si elles sont majoritairement positives, elles amènent à continuer les activités, et si elles étaient majoritairement négatives, mèneraient à l'arrêt des activités.

Au courant de notre recherche, ces hypothèses ont été confrontées au processus d'entrevue implicitement et explicitement (Gauthier, 2003). D'abord implicitement : les questions ont été construites en partie avec l'objectif de pouvoir valider ou invalider nos hypothèses. Ainsi, nous trouvons souvent des réactions aux hypothèses dans les réponses de nos participantes durant l'entrevue. Ensuite explicitement : lorsque les hypothèses n'étaient pas abordées clairement durant l'entrevue, nous les proposons à nos participantes à la toute fin, pour tester leurs réactions à celles-ci. Nous souhaitons, une fois les réponses collectées, connaître leurs propres réflexions sur nos hypothèses de recherche, vulgarisées. Tout en gardant en tête les limites qu'impliquent la proposition explicite d'une hypothèse par une chercheuse à une participante, les réactions des participantes aux hypothèses de recherche représentent des données intéressantes, quoique de nature différente que les réponses aux questions d'entrevue.

Cette confrontation des hypothèses en fin d'entrevue émane de notre sensibilité inductive dans une recherche somme toute déductive, comme décrite plus tôt. Sans représenter une véritable circularité dans l'analyse des données, il s'agit de collecter, en tant que données, l'avis, les réflexions des participantes sur les hypothèses de recherche. Il s'agit de partager les hypothèses avec les participantes afin de reconnaître leur propre savoir accumulé et leurs pratiques autoréflexives. Également, comme il sera explicité dans les chapitres d'analyse, ces discussions sur les hypothèses ont permis aux participantes, surtout dans le cas de la première, de quitter l'entrevue avec de nouveaux outils pour comprendre et décrire leur expérience de l'activisme en ligne. En les consultant ainsi sur les hypothèses de la recherche, en nous ouvrant à la critique de celles-ci, nous faisons preuve de transparence et confirmions le lien de confiance bâti avec les participantes. Si dès le début leurs vécus sont mis au centre des entrevues, la fin de l'entrevue vise également à considérer leurs propres réflexions sur la recherche. Cette méthodologie de recherche est particulièrement inspirée d'écrits sur la co-construction des savoirs. Baptiste Godrie (2019) décrit ainsi les finalités possibles de la co-construction de connaissances, que ces fins soient convergentes ou en tension :

[...], Retrouver une légitimité perdue, améliorer l'*empowerment* politique et la reconnaissance sociale de certaines populations, trouver de nouvelles solutions à des problèmes anciens, ou encore valoriser des solutions efficaces existantes, mais non reconnues (Godrie, 2019, paragraphe 10).

Cette approche permet de placer les actrices comme productrices de savoirs (Godrie, 2019), notamment lorsque nous sollicitons leur avis sur les hypothèses. Le savoir est ainsi conçu non pas seulement comme une construction intellectuelle, mais éminemment sociale (Lyet, 2014).

Ces considérations méthodologiques et épistémologiques nous ramènent aux principes féministes au cœur de la recherche, car, forte des théorisations féministes du point de vue situé (*standpoint*), nous soutenons que des positions politiques et la subjectivité, de la chercheuse comme des participantes, ont le potentiel de contribuer à la création

des savoirs s'ils font partie d'un processus scientifique rigoureux (Harding, 2004, 2016). Consulter les participantes sur les hypothèses de la recherche vise à valoriser leurs savoirs. Également, la consultation de participantes sur des hypothèses issues de cadres théoriques a le potentiel de permettre des prises de conscience chez les participantes, un morceau d'action vers des changements sociaux que devrait viser la recherche féministe (Ollivier et Tremblay, 2000).

Il convient de noter à ce point-ci, avant de conclure, que nous avons originellement une troisième hypothèse concernant la prépondérance des femmes dans les rôles de gestion et d'administration de pages Facebook dans les mouvements sociaux. Dès la première entrevue, nous avons constaté qu'elle ne pouvait être vérifiée dans le cadre de notre recherche, puisqu'elle en dépasse les limites. Accessoirement, cette hypothèse n'apparaissait pas appropriée ou liée au reste des questions. Nous l'avons donc rapidement écartée. Elle ne sera pas abordée dans l'analyse développée dans les prochains chapitres, mais fait partie du canevas d'entretien, disponible à l'Annexe E.

Bref, nous avons mis en pratique les principes féministes de cette recherche, et certains aspects inspirés de méthodes de co-construction des savoirs en discutant les hypothèses de recherche à la fin de notre guide d'entrevue.

2.3.5 Entrevues semi-dirigées

Motivée par notre volonté de mettre le vécu des femmes au centre de notre recherche et l'utiliser comme source de savoirs (Ollivier et Tremblay, 2000), nous avons eu recours aux entrevues semi-dirigées. L'utilisation d'entrevues est également motivée par le fait que cette méthode nous permet d'apprendre comment des personnes conçoivent le monde autour d'elles et interprètent leurs propres actions (Rakow, 2011). À la suite de Serge Poupart (2012), deux injonctions se dessinent. Premièrement, il est important d'établir un lien de confiance et de collaboration avec la participante

(Poupart, 2012), tout en n'ignorant pas la hiérarchie qui existe entre une chercheuse et une participante (Ollivier et Tremblay, 2000). Deuxièmement, et par contre, la création de ce lien ne peut se faire au détriment de « la systématisation de la démarche et [...] la mise en rapport de l'entretien avec les impératifs de la recherche » (Poupart, 2012), puisque c'est ce qui permet de transformer les entretiens en données.

L'entretien est aussi particulièrement appropriée dans le cadre de cette recherche qui vise à analyser des activités réalisées en ligne, puisque celles-ci doivent être mises en contexte et expliquées par la personne qui les met en œuvre. En effet, une majorité de chercheuses en communication donnent une grande valeur à l'entretien face à face dans leurs recherches, même lorsque celles-ci concernent une communauté exclusivement en ligne (boyd, 2015.). À la suite de boyd (2015), nous avons souhaité nous inspirer du processus d'entretien ethnographique, même si nos entretiens ne le sont pas. Nous ne visions pas à répondre à toutes les questions d'un canevas serré, mais plutôt à suivre le flot de l'entretien tel que guidé par la participante à la recherche. Ainsi, nous annonçons au début de l'entretien être intéressée par l'expérience sur Facebook de la participante. Nous avons donc évité de couper une participante entrant dans un sujet que nous n'avions pas prévu, la relançant même s'il semblait être important pour elle.

2.3.6 Recrutement des participantes

Nous avons visé dans le cadre de cette recherche le recrutement de 8 à 12 personnes s'identifiant comme femmes, ayant 18 ans et plus et étant actives dans la gestion d'une page ou un groupe Facebook féministe, depuis au moins un an. Ces critères ont été les seuls indiqués dans l'appel de participation à la recherche⁸. Le peu de critères et la

⁸Ainsi, nous n'avons pas spécifié le rôle que devait jouer nos participantes sur la page ou le groupe Facebook (administratrice, modératrice, etc.), estimant que le langage était assez clair vu les connaissances préalables des participantes visées. Le rôle tenu par les participantes était vérifié pendant l'entretien. Pour un rappel des rôles possibles sur Facebook, voir l'Annexe B.

simplicité de l'appel le rendaient approprié au type de diffusion choisi. En effet, le recrutement des participantes est à l'image de la recherche, c'est-à-dire qu'il a été réalisé sur Facebook et par courriel, un moyen qui a fait ses preuves étant donné la population ciblée (boyd, 2015).

Nous avons compté sur la diffusion d'un appel en format PNG (et donc partageable sur Facebook comme image), avec un graphisme attrayant (voir l'Annexe F), sur des pages Facebook de réseaux militants féministes, d'associations étudiantes et de *l'Institut de recherches en études féministes* (IREF). Étant bien insérée dans ces réseaux (de par notre connaissance aigüe du milieu), nous avons pu assurer une diffusion efficace. Nous avons également partagé l'image et l'appel sur notre propre page Facebook.

Nous avons profité du soutien de réseaux féministes et d'amies sur Facebook; notre premier appel fut partagé 42 fois, incluant par l'IREF, et par un bon nombre de personnes qui nous sont inconnues, créant ainsi un effet boule de neige (voir en Annexe F les traces de cette diffusion). Nous invitons d'ailleurs les gens à partager notre appel, puisque nous cherchions à rejoindre et recruter des participantes qui nous étaient inconnues. Notre deuxième appel, partagé à la suite d'une première ronde de recrutement, a été partagé 22 fois. Nous avons profité de partages de notre appel par la page du *Collectif Femmes aux cycles supérieurs* (1 281 suivis) et du *Réseau québécois de l'action communautaire autonome* (5 384 suivis).

L'appel était accompagné de deux choix de prise de contact : le courriel ou un questionnaire de recrutement. En plus de mettre une adresse courriel, les participantes potentielles étaient invitées à remplir un court questionnaire de recrutement sur Survey Monkey. Celui-ci contenait une véritable introduction au projet de recherche, avec plus de détails sur la longueur des entrevues et l'endroit, ainsi que l'assurance que la participante serait anonyme dans la recherche. Le questionnaire demandait à la personne son nom, courriel, âge, genre et le nom de la page ou du groupe qu'elle gérait. Les participantes ont presque toutes rempli le formulaire sur Survey Monkey, mais

certaines nous ont écrit par courriel pour des questions d'éclaircissement. Nous avons utilisé des courriels pour prendre rendez-vous avec les participantes.

Dans le cas où nous aurions reçu un nombre trop grand de demandes de participation, le questionnaire préalable sur Survey Monkey nous aurait permis de sélectionner les participantes afin de maximiser la diversité des pages et groupes. Cette situation ne s'est pas présentée. Par contre, le questionnaire a permis de confirmer l'intérêt des participantes à participer à la recherche et d'aller consulter les pages ou groupes nommés préalablement à l'entrevue, pour comprendre le contexte des entrevues futures. Finalement, le questionnaire a permis de vérifier que les participantes potentielles répondaient bien aux critères de la recherche⁹. Les participantes répondant aux critères ont donc toutes été rencontrées par la suite. Les spécificités de l'échantillon que représentent les participantes sont présentées au début du chapitre suivant.

En somme, nous avons profité d'une diffusion efficace sur Facebook. La réalité concrète de la recherche, c'est-à-dire le fait que les participantes étaient appelées à donner de leur temps pour une entrevue, sans compensation financière, peut expliquer le petit nombre de candidates malgré la diffusion large. Le processus de recrutement expliqué, nous en arrivons à une présentation sommaire des suites de ce recrutement.

2.3.7 Collecte de données

L'appel de recrutement a ainsi été diffusé jusqu'à la prise de contact sérieuse avec un nombre de participantes répondant à notre but de 8 à 12 personnes. Nous en avons finalement rencontré 9. Ce nombre est suffisant dans le cadre d'un mémoire de

⁹ Deux personnes ont répondu au questionnaire sans se qualifier. Une a indiqué ne pas gérer de page ni de groupe Facebook; nous l'avons contactée afin de vérifier l'information, sans réponse. Une deuxième résidait sur un autre continent; puisque notre recherche visait les militantes du Québec, nous n'avons donc pas fait d'entrevue avec elle.

maîtrise; si cet échantillon pose des limites à la généralisation des résultats, il permet néanmoins d'éclairer une réalité sous-étudiée. Les participantes sont aussi vues non pas comme des « représentantes » d'une population plus large, mais des sources bien placées dans un milieu donné, comme dans la recherche de Gleeson (2016). Nous nous appuyons aussi sur Millette et ses collègues dans un récent ouvrage sur les méthodes de recherche en communication (2020), qui affirment le potentiel scientifique d'un tel petit échantillon de données, même à l'ère de nombreuses recherches faites sur des « données massives » (« big data »). La combinaison de « notes approfondies de terrain, des transcriptions d'entrevue et une connaissance intime de la culture étudiée, de sa langue, de ses rites et de ses symboles » (Millette *et al.*, 2020, p. 185) permet la collecte de données « denses » qui permettent de comprendre des usages spécifiques ou le sens de ceux-ci pour l'usagère, alors qu'un grand échantillon est utile dans la recherche, par exemple, pour analyser les tendances ou les liens entre individus en ligne. Millette et ses collègues décrivent des méthodes de densification des données qui ne sont pas les nôtres, mais, à leur suite, nous affirmons la pertinence scientifique, particulièrement dans le contexte qui est le nôtre, d'un petit échantillon d'entrevues combiné à une connaissance et analyse pointue de leurs contextes.

Ainsi, la première entrevue s'est déroulée très rapidement après la prise de contact, au mois d'août 2018 à Montréal. Les suivantes se sont déroulées au courant des mois d'octobre et de novembre 2018, à Montréal, Québec et Chicoutimi. La pause d'un mois dans la collecte de données a permis de revoir la formulation de quelques questions qui semblaient moins claires, ainsi que d'écarter une hypothèse.

Les entrevues ont été enregistrées et retranscrites afin de garantir l'exactitude des propos. Un carnet de notes a été utilisé pour noter des aspects particulièrement importants pendant l'entrevue, et pour noter les modalités plus concrètes énoncées par les participantes, telles que le nom de la page ou du groupe, le nombre de mentions j'aime ou de membres du groupe, pour pouvoir les retrouver plus facilement.

Également, à la suite de boyd (2015), nous souhaitons surtout garder un contact visuel avec la participante et l'encourager à continuer avec du langage non verbal attentif.

Toutes les entrevues commençaient par la lecture du formulaire de consentement (voir Annexe G), incluant le consentement de l'enregistrement, et l'explication des objectifs de recherche. Une discussion sur l'anonymat de la participante et de son groupe ou de sa page s'ensuivait. À la fin de l'entrevue, une question ouverte demandait à la participante s'il y avait d'autres aspects, joies, malheurs, frustrations ou bons côtés de son expérience de militantisme en ligne qu'elle souhaiterait aborder. Pour terminer, nous soumettions nos hypothèses de recherche aux participantes afin de tester leurs réactions à celles-ci, comme énoncé dans une section précédente.

2.3.8 Portrait de l'activisme féministe au Québec : méthodologie

Cette recherche s'intéressant à un champ nouveau, il est particulièrement important de la situer dans son contexte, qui est le milieu féministe militant se trouvant sur Facebook. Comme des analyses de celui-ci sont introuvables dans la littérature académique, nous proposons un portrait exploratoire au troisième chapitre de ce mémoire. Celui-ci fait l'objet d'une méthodologie séparée, puisque nous y mobilisons une recherche par méthode boule de neige, doublée de recherches par mots-clés, et aidée de nos connaissances préalables du milieu. Peu de guides existent dans la littérature pour une telle recherche; sauf dans un petit milieu comme celui des activistes féministes au Québec, ces méthodes ne permettront pas de récolter un échantillon de pages pouvant représenter un champ. Nous postulons qu'un portrait peut être dressé du milieu féministe au Québec, mais de telles méthodes ne seraient pas appropriées pour celui des États-Unis, par exemple.

Les exemples de méthode par boule de neige en ligne réfèrent surtout à du recrutement de participantes pour des recherches, et montrent que la méthode par boule de neige est

plus efficace en ligne que hors-ligne, pour plusieurs raisons, dont la confiance s'installant dans les groupes Facebook (Baltar et Brunet, 2012). Cela dit, l'utilisation d'une méthode boule de neige pour recenser les pages et groupes Facebook pouvant représenter un champ est inhabituelle. Une cartographie de pages Facebook, habituellement, s'intéressera à une très grande quantité de pages, et donc de données, récoltées à l'aide de programmations complexes (Del Vicario *et al.*, 2017). Sinon, des recherches cherchant à décrire un type de pages ont par le passé choisi des pages selon quelques critères, s'intéressant plutôt au contenu des pages et aux usagères qui les consultent plutôt qu'au nombre ou type de pages, comme la recherche de Naomi Smith et Tim Graham (2019) sur les pages anti-vaccination. Cette partie de notre méthodologie de recherche est sous toutes réserves sans précédent. Le portrait réalisé est donc exploratoire, et conscient de ses limites. Avant de détailler la méthodologie utilisée, nous tenons à en détailler quelques-unes, rencontrées par la chercheuse et apparaissant parfois dans la littérature.

Premièrement, Facebook est un réseau social particulièrement inadapté à la recherche scientifique, contrairement par exemple, à Twitter qui est moins opaque (Giglietto *et al.*, 2012). Ces difficultés sont causées notamment par l'apparence de vie privée qu'offre Facebook; impossible de voir les publications d'une personne si elle n'est pas notre « amie » sur le site, alors que sur Twitter les gazouillis sont publics (Giglietto *et al.*, 2012). Le moteur de recherche de Facebook est aussi très peu précis : il ne répond pas aux fonctionnalités comme l'utilisation de guillemets pour la recherche de termes exacts. La restriction des résultats d'une recherche par région (ici, le Québec) est aussi peu pertinente, puisque les groupes ne sont pas géolocalisés, et les pages ne le sont pas toutes. Une recherche avec le mot « féminisme », réduite aux pages à Montréal, par exemple, donne 9 résultats seulement, et il est impossible de chercher pour la province ni la ville de Québec. Parallèlement, le système de recherche est si peu précis qu'en cherchant « *memes* féministes », par exemple, nous ne tombons pas seulement, ou pas tout de suite, sur ce que nous cherchons. Avant tout, on trouve des pages de *memes*

semblant venir des États-Unis, puis des pages populaires de *memes* québécois parfois peu ou pas féministes, et de nombreuses pages antiféministes comme « The Modern Anti-Feminist » ou « Feminine, not Feminist ». Il est évident de voir que le moteur de recherche du site ne peut être la seule méthode utilisée pour dresser ce portrait.

Deuxièmement, une telle cartographie implique des questions fondamentales sur qu'est-ce qu'une page ou un groupe Facebook féministe, et lesquels peuvent être inclus dans une telle liste. D'y inclure seulement ceux contenant les mots « féministe » ou « féminisme » serait incomplet, mais d'autres pages ou groupes pouvant sembler féministes ne se réclament peut-être pas de l'étiquette. Un véritable portrait du féministe québécois sur Facebook devrait adresser cette question; il ferait l'objet d'une recherche beaucoup plus large que celle menée ici.

Troisièmement, il apparaît que le phénomène des groupes Facebook est de plus en plus répandu. Notre propre expérience nous suggère cette nouvelle réalité, en continuité avec la possibilité, soulignée dans la littérature, que des groupes Facebook féministes fassent office de groupes de soutien (Rentschler, 2014; Sills et al, 2016; Clark-Parsons, 2018) ou d'espaces de prise de conscience collective en non-mixité (Anderson et Grace, 2015). Cela dit, Facebook est aussi explicite dans sa volonté de favoriser, par des algorithmes aussi complexes qu'opaques, l'utilisation de groupes sur le site (Dwoskin, 2019). Depuis 2017, Mark Zuckerberg lui-même, en sa qualité de chef exécutif de Facebook, a publié deux manifestes pour une transition vers les groupes privés, et pour les conversations privées qui s'y déroulent. On assiste, selon Elizabeth Dwoskin (2019) dans un article du *Washington Post*, à une transition de Facebook d'un espace public peuplé notamment de nouvelles à un espace privé, un salon de discussion entre familles et amies. Ainsi, une proportion inconnue des groupes Facebook féministes qui nous intéresseraient sont secrets, c'est-à-dire qu'il est impossible d'en faire partie sans qu'une membre nous y invite personnellement. Ces groupes sont donc introuvables par une recherche sur le site; notre seule connaissance de cet aspect du

féminisme sur Facebook dans le contexte québécois nous vient de notre propre participation à ces groupes, que nous nous garderons de nommer.

La dernière limite que nous devons détailler est le résultat d'un choix dans notre recherche, contrairement aux précédentes. Nous nous en sommes tenues aux pages et groupes francophones afin de circonscrire cette cartographie, pouvant faire à elle seule l'objet d'une recherche séparée. Un portrait qui inclurait des pages et groupes féministes québécois et anglophones, quoiqu'aussi pertinent, serait plus difficilement séparé des milieux canadiens et américains par la chercheuse, qui connaît moins ce milieu. Cela dit, certainement qu'une cartographie personnalisée des pages et groupes suivis par une féministe québécoise type réunirait des pages et groupes français et américains, possiblement en aussi ou plus grand nombre que les exemples québécois. Cette réalité contemporaine n'est d'ailleurs pas étrangère à la situation du féminisme québécois plus largement à travers l'histoire contemporaine (Pagé, 2012).

Ces limites explicitées, nous détaillons rapidement le déroulement concret de la recherche menant au portrait de l'activisme féministe au Québec sur Facebook. Cette cartographie a été réalisée en octobre 2019, le nombre d'abonnées est celui en date du 14 octobre 2019. Nous avons débuté notre recherche par une page institutionnelle que nous savions être suivie par beaucoup de gens, assez centrale au milieu et s'adressant à toute la province du Québec : celle de la Fédération des femmes du Québec (FFQ). Facebook permet de voir les pages aimées par une page. Ainsi, en partant d'une des pages féministes la plus grande, plus officielle, ouvertement féministe et organisée, nous avons pu procéder de manière quasi systématique. Nous sommes ainsi allée voir les pages aimées par celle de la FFQ, pour continuer par celles aimées par les pages aimées par la FFQ, et ainsi de suite par la méthode de recherche par boule de neige. Nous avons continué jusqu'à ce que nous tournions en rond. À travers tout le processus, nous consultions aussi brièvement les pages afin d'y trouver des références à d'autres pages, ce qui nous permettait de les consigner aussi. Nous avons complété les listes et

informations de pages ainsi amassées par de la recherche par mots-clés, avec « féministe », « féminisme », « femmes ». Cette façon de rechercher sur Facebook, sans surprise vu les limites détaillées ci-haut, a été beaucoup moins fertile que la recherche par méthode boule de neige. Finalement, nous avons complété le portrait à l'aide de nos connaissances du milieu. À travers la recherche sur Facebook, nous avons classé les pages et groupes trouvés dans des catégories, qui se sont affinées au fur et à mesure que des exemples y étaient ajoutés, affinant leurs délimitations. Les détails de ce portrait, qui est présenté au chapitre 3, le premier chapitre de nos résultats de recherche, sont aussi présents à l'Annexe B. Cette section termine la description des méthodes de recherches utilisées dans le présent mémoire.

2.4 Conclusion

En conclusion, après avoir décrit le cadre théorique bicéphale qui guide la présente recherche, nous avons dans ce chapitre explicité les principes qui la soutiennent. Des principes féministes, une méthodologie qualitative et un raisonnement déductif caractérisent cette recherche. Notre position en tant que chercheuse revêt également une importance particulière, comme dans toute recherche empirique comportant des entrevues, mais aussi parce que nos connaissances préalables et notre présence dans le milieu de l'activisme féministe sur Facebook ont une influence indéniable sur la recherche. Avant de passer à l'analyse des entrevues, nous avons également présenté les hypothèses que nous souhaitions vérifier et la manière spécifique avec laquelle nous avons conçu et confronté celles-ci. Nous avons justifié l'utilisation des entrevues comme méthode de collecte de données et détaillé le déroulement de celles-ci, ainsi que du recrutement qui les a précédées. Nos cadres théoriques et notre méthodologie explicités, nous ouvrons le chapitre suivant avec la description des participantes à cette recherche, détaillons le portrait de l'activisme féministe sur Facebook dans le contexte du Québec, puis nous entrons dans l'analyse des entrevues réalisées.

CHAPITRE III

DESCRIPTIONS DU MILIEU, DES PARTICIPANTES ET ANALYSES GÉNÉRALES

Dans ce chapitre, nous détaillons d'abord notre portrait du milieu militant féministe québécois sur Facebook. Cette première partie de l'analyse met la table pour la suite, qui concerne les entrevues réalisées. Nous décrivons donc ensuite les participantes à cette recherche, puis nous analysons les entrevues réalisées avec elles à la lumière non pas de nos cadres théoriques, mais plutôt de certains aspects de la revue de la littérature. Ces aspects sont revenus assez souvent dans les entrevues pour les identifier comme des aspects importants de l'expérience des participantes, et sont d'un intérêt suffisant pour en faire l'analyse. Nous présentons ainsi des réflexions des participantes sur l'utilité de Facebook dans le cadre de leurs activités militantes. Cette section serait incomplète sans des descriptions de l'utilisation que les participantes font de Facebook, tant au niveau de leur activisme qu'au niveau personnel. Nous confrontons ainsi leurs réalités à la littérature sur l'importance et l'utilité de l'activisme (féministe ou non) en ligne et à certains textes utilisés pour définir l'activisme féministe présenté au chapitre 1. Ensuite, nous abordons la fracture numérique telle que soulevée par certaines de nos participantes, faisant écho à la section 1.3.4 du présent mémoire. Nous concluons ce chapitre en abordant les deux usages et manifestations de l'activisme féministe en ligne qui ont été soulevés dans notre revue de littérature, puisque ces deux aspects se sont aussi retrouvés dans nos entrevues.

3.1 Portrait de l'activisme féministe au Québec

La méthodologie décrite à la section 2.3.8 nous permet de faire ici une brève description du milieu qui nous intéresse. Nous répertorions donc ici six types de pages et deux types de groupes, tous féministes et québécois. Pour la cartographie exploratoire plus complète, voir l'Annexe B; les catégories sont résumées ici. Ce portrait nous permet d'explicitier le contexte nécessaire à la compréhension de l'analyse qui le suit.

La première est celle des grandes pages institutionnelles. Elles ont somme toute une grande portée, mais avec un relativement petit nombre. Il s'agit par exemple des pages comme « Femmes autochtones du Québec », avec 15 640 mentions j'aime, ou de la « Fédération des femmes du Québec », avec 14 689 mentions j'aime. Les petites pages institutionnelles, qui forment la deuxième catégorie, contiennent des groupes communautaires, des centres de femmes ou des groupes d'étudiantes. Elles vont, en terme de grandeur, de celle du « Centre des femmes UQÀM », avec 3 450 mentions j'aime à la page du « Comité féministe de l'AECSF », un comité étudiant avec 181 mentions j'aime. Cette deuxième catégorie est sans doute la plus populeuse, quoique leur portée souvent locale en fait des pages plus petites.

La troisième catégorie, celle des pages militantes, contient des pages qui ont pour but unique des campagnes d'informations, de la mobilisation ou l'organisation d'événements. La catégorie semble très large, mais si on y soustrait les pages appartenant à d'autres catégories, il ne reste qu'un petit nombre. Il ne faut pas pour autant en déduire que les autres pages ne font pas de militantisme ou de mobilisations, au contraire! La catégorie contient des pages comme « Maipoils », avec 5 209 mentions j'aime, « Femmes expertes », avec 1 072 mentions j'aime, ou « Riposte féministe », avec 1 604 mentions j'aime.

La quatrième catégorie réunit des pages-vitrines pour projets externes à Facebook, comme des blogues, des émissions de radios, des balados ou des projets d'arts. Ces pages vont vendre ou non des produits dérivés ou créations artistiques. La catégorie est

aussi très nombreuse, et représente les pages les plus populaires de cette liste. On y compte par exemple la page « Les Brutes » (websérie) avec 51 940 mentions j'aime et des pages d'émissions de radio ou de balados féministes comme « Ève et Pandore », avec 326 mentions j'aime.

Les pages de personnalités féministes sont peu nombreuses dans cette liste, parce que peu de personnes ont une page publique différente de leur page personnelle. Et puisqu'il est impossible de voir le nombre de personnes abonnées à une page personnelle, il est difficile d'en quantifier la portée. Les pages de personnalités féministes sont d'intérêt pour suivre les pensées et opinions de personnalités connues. Leur portée est souvent grande, surtout lorsque la personne bénéficie d'une tribune en France (comme Élise Gravel, dont les bandes dessinées ont traversé l'océan; 72 245 mentions j'aime). Parfois, ces personnes ont également une page pour leurs projets, souvent plus populaires, comme Judith Lussier (5 569 mentions j'aime, fait partie de « Les Brutes »), ou Sophie Labelle, 53 725 mentions j'aime, qui crée « Assignée garçon BD ».

Deux types de pages forment la sixième catégorie, « Autres pages ». Leur nombre est trop petit pour former une catégorie en soi, mais nous tenons à les nommer pour leurs caractères particuliers. Elles sont des exemples québécois de types de pages ultrapopulaires aux États-Unis ou en France, mais qui n'ont pas encore pris leur place autant au Québec, pour diverses raisons. D'abord, on retrouve « Décider entre hommes », avec 13 254 mentions j'aime. Cette page s'est fondue en avril 2018 dans la page « Je suis féministe », puisque la personne l'ayant fondé manquait de temps pour la tenir active. Elle est encore visible sur Facebook, par contre, et est étonnamment le seul exemple que nous pouvons trouver d'une catégorie que nous avons pourtant imaginée, les pages de *memes* féministes. Trois choses peuvent expliquer le fait qu'au Québec ces pages n'existent somme toute pas, selon nos connaissances; les *memes* féministes se partagent beaucoup dans des groupes privés, où ils sont protégés de la critique et du harcèlement, beaucoup se trouvent sur Instagram, ce qui dépasse le

recensement fait ici, et, finalement, les *memes* sont principalement par et circulés sur les autres pages nommées, laissant peu de place pour les pages dédiées à cette activité. Ensuite, les pages de témoignages représentent une autre partie de cette catégorie « Autres pages » dont un bon exemple est « Je suis indestructible », qui concerne particulièrement les violences sexuelles (19 746 mentions j'aime). La page partage également des articles, événements et autres publications.

Les groupes Facebook se distinguent des pages Facebook. Les groupes sont généralement plus petits que les pages et sont un lieu d'échange plus important que les pages. Une page est par définition publique; malgré un certain niveau d'échange et d'interaction (Jenkins, Ford et Green, 2013), les administratrices ont la parole avant tout. Le contenu est public par la page et au nom de celle-ci; les gens peuvent aimer, commenter et partager les publications, mais ne peuvent pas participer à égalité avec les administratrices de la page. Si celles-ci ne publient rien, la page est inactive (voir Ellis, 2018, pour plus de détails). Les groupes sont très différents; les personnes fondatrices peuvent l'animer, mais en leur nom. Toutes les membres peuvent y interagir de façon égale, à moins que les administratrices aient décidé qu'elles doivent approuver toutes les publications. Ainsi, contrairement à une page, qui par son caractère public, s'expose à toutes sortes de réactions et peut chercher ou non à rejoindre plus de gens et grossir, les groupes ont un caractère plus privé. Les groupes ont différents niveaux de confidentialité (voir Annexe C) : ils peuvent être publics (c'est-à-dire que tout le monde peut voir leur contenu), privés (il faut les rejoindre, et les administratrices peuvent trier les adhésions, par exemple en faisant adopter un code de vie ou en posant des questions sur des sujets relatifs au groupe) ou secrets (la seule façon d'y adhérer est qu'une personne déjà membre nous y invite, le triage des adhésions est aussi souvent présent). Ainsi, notre expérience du site et du fonctionnement des groupes nous permet de dire qu'un groupe de 4 000 membres peut être considéré comme très grand, alors qu'une page avec le même nombre de mentions j'aime est plutôt petite. Le fonctionnement d'un groupe Facebook, où tout le monde peut interagir, signifie qu'un

groupe de 4 000 membres peut être extrêmement actif, quoique le nombre de publications par jour varie grandement d'un groupe à l'autre.

Nous relevons deux catégories de groupes : les « groupes de soutien » et les groupes d'organisation et de mobilisation. Les groupes de soutien ont pour but premier un support mutuel entre les membres du groupe. Ils concernent souvent un sujet en particulier (santé mentale, sexualité ou autour d'un métier ou d'un programme d'études), et sont souvent non-mixtes. La définition de la non-mixité y est souvent transinclusive¹⁰; ainsi, seuls les hommes cisgenres en sont exclus. Ces groupes contiennent souvent un questionnaire d'entrée, une manière de contrôler qui fait partie du groupe. Par exemple, on y demande souvent à quel genre la personne requérante s'identifie et l'opinion de la personne sur la non-mixité choisie. Parfois, on y vérifie également que la personne comprend l'esprit du groupe ou les conventions d'usage. Par exemple, on pourrait demander « que penses-tu du travail du sexe? » ou « explique-nous les *trigger* et *content warnings* »¹¹. Souvent, on nous invite à lire les règles du groupe et à les accepter. Dans cette catégorie, nous avons trouvé une dizaine de groupes, allant de 4 769 à 275 membres.

Dans la deuxième catégorie, les « groupes d'organisation ou de mobilisation », on trouve également du partage personnel et du soutien, mais ce n'est pas leur but premier. Ces groupes visent à réunir des féministes entre elles, souvent de manière géolocalisée (dans une ville ou une région) ou autour d'une caractéristique commune (étudiantes dans un programme, travailleuses dans un type d'emploi, avec une clientèle particulière, etc.). Ces groupes sont souvent non-mixtes, ou alors composés

¹⁰ Pour une explication militante de la non-mixité transinclusive, voir Kacere, 2014 sur le site *Everyday Feminism*.

¹¹ L'utilisation de ceux-ci caractérise également ces groupes, comme nous le décrivions plus dans la revue de littérature de ce chapitre, à la section 1.4.1. Ce type de question d'entrée a donc pour but d'assurer que les membres du groupe comprennent ces concepts et comment les utiliser, puisque le but de ces avertissements, comme expliqué à la section 1.4.1, est de faire du groupe un espace sécuritaire.

majoritairement de femmes. On y trouve moins de questions d'entrée; ces groupes ne sont pas autant désignés comme des espaces sécuritaires (*safe spaces*). Les groupes recensés vont de 871 membres, pour un groupe réunissant des étudiantes dans un champ d'études, à 38 membres pour un autre. Le nombre de membres est peu indicatif de l'activité qui s'y déroule. Évidemment, un grand groupe est composé de plus d'interlocutrices, et donc a plus de chance d'être très animé. Cela dit, certains grands groupes peuvent être en dormance, alors qu'un très petit groupe peut être très utilisé par les gens qui le forment, par exemple s'il vise l'organisation d'un événement.

Pour conclure cette section, il est clair qu'une cartographie plus complète des pages et groupes Facebook féministes qui forment une partie du contexte de l'activisme féministe en ligne au Québec serait particulièrement intéressante en vue de recherches subséquentes sur le sujet. En attendant de telles avancées, la description faite ici permet quand même de situer la recherche dans son contexte, notamment en vue de l'analyse. Ce contexte explicité, nous décrivons dans la prochaine section les participantes à cette recherche, issues de ce même milieu.

3.2 Présentation des participantes à la recherche

Avant d'entrer dans le cœur de l'analyse, les participantes sont présentées ici dans leurs différences et leurs ressemblances. Les neuf participantes interrogées dans le cadre de ce mémoire ont entre 18 et 45 ans, mais sont majoritairement dans la tranche d'âge de 26 à 35 ans. Huit participantes gèrent au moins une page Facebook (une participante en a géré deux, pas en même temps), deux participantes gèrent un groupe (une participante gère une page et un groupe en même temps). Le tableau 1.1 représente un résumé de certaines caractéristiques des participantes, par nom de code. Une version plus complète de ce tableau est disponible à l'Annexe H.

Tableau 1.1 : Présentation des participantes

Nom	Âge	Type	Composition de l'équipe	Durée	Grandeur
Mathilde	18-25	Page	4 pers., toutes administratrices.	2 ans	Centaine de j'aime (Petite)
Sarah	18-25	Page	Administratrice principale, 2 autres personnes participent.	2 ans	Presque 500 j'aime (moyenne)
Rosalie	26-35	Page	Administratrice principale depuis le début, plus de membres depuis peu.	4 ans	Plus de 2000 j'aime (grande)
Adèle	26-35	Page et groupe privé	Page : 4 admin., mais est la seule active. Groupe : douzaine de pers. avec droits, agissant peu.	6 ans	Page : plus de 800 j'aime (moyenne) Groupe : plus de 500 membres (moyen, fermé)
Léa	26-35	Groupe privé	Seule administratrice du groupe.	3 ans	Plus de 600 membres (moyen, fermé)
Éliane	26-35	Page	3 parmi les anciennes qui gèrent la page; plus dans l'organisation.	4 ans	Plus de 1500 j'aime (grande)
Alicia	18-25	Page	1 personne y travaille (pas Alicia), toutes admin.	1 an	Près de 400 j'aime (petite)
Rachel	36-45	Page	7, puis 6 personnes, 1 admin, le reste modératrices.	1 an	5400 j'aime (très grande)
Jeanne	26-35	Page 1 Page 2	Seule à Page 1, petite équipe de gestion pour la page 2.	4 mois page 1, 1 an page 2.	Page 1 (actuelle) : Plus de 1300 j'aime (grande) Page 2 (ancienne) : plus de 2000 j'aime (grande)

Il est possible de voir que les pages et groupes sont de tailles variées, tout comme la composition des équipes de gestion. Dans le cadre de cette recherche, l'échelle de grandeur va d'un peu plus de 100 mentions j'aime (la plus petite page, celle de Mathilde) à près de 5 500 mentions j'aime (la plus grande, celle de Rachel). Les deux groupes représentés sont de 500 et 600 membres respectivement. Puisque nous désirons désigner les pages et groupes par leur grandeur plutôt que le nombre de mentions j'aime ou de membres chaque fois dans l'analyse, nous utiliserons une échelle de grandeur pour classer les pages et groupes. Par mentions j'aime et membre, elle va comme suit :

de 100-499 correspond à la taille « petite », de 500-999 est « moyenne », de 1000-4999 est « grande », et 5000 membres ou mentions j'aime et plus est considéré comme « très grande ».

Cela dit, il faut garder en tête trois aspects importants relatifs à cette échelle de grandeur. Premièrement, le nombre de membres d'un groupe n'est pas équivalent en termes de participation au même nombre de mentions j'aime sur une page, comme spécifié dans la description du contexte à la section 1.7. Deuxièmement, le nombre de mentions j'aime à une page permet d'en imaginer le public, mais est un chiffre incomplet; en effet, une page est publique, et les publications peuvent devenir « virales » et dépasser largement son auditoire (Shifman, 2014). Par exemple, la page de Rachel a rejoint jusqu'à 100 000 personnes avec sa publication la plus populaire, tandis que la page de Mathilde, pourtant petite, a réuni une centaine de personnes dans un événement particulièrement populaire. Troisièmement, cette échelle de grandeur est un outil pour simplifier la lecture de l'analyse dans le présent document, puisque les portées des pages et groupes amènent des différences dans l'expérience. En effet, remises dans le contexte des pages Facebook féministes québécoises décrit durant le premier chapitre, les pages incluses dans cette recherche sont en fait « très petites », ou possiblement « petites » dans le cas de la page gérée par Rachel. Quant aux groupes, ils sont plutôt grands lorsque remis en contexte. La simplification que permet cette échelle sera utile au moment de l'analyse des données.

Toutes les participantes étaient encore dans l'équipe de gestion de la page ou du groupe, sauf Jeanne, qui est l'administratrice d'une deuxième page et ne participe plus à la première. Cela dit, trois participantes, Léa, Rachel et Alicia, sont encore présentes sur leur groupe ou page, mais n'y ont qu'un rôle de veille, peu actif; les deux premières parce qu'elles ont arrêté, Alicia parce qu'elle tient un autre rôle dans le comité gérant la page Facebook. Parmi celles toujours en activités sur leurs pages et groupes, leurs rôles varient. Quatre sont administratrices principales, ou la seule active, comme Jeanne, Sarah, Rosalie et Adèle. Du temps qu'elle était active sur le groupe qu'elle a

fondé, Léa y était aussi la seule active. Finalement, deux participantes, Mathilde et Éliane, font partie d'une équipe de gestion qui se partage les tâches plus équitablement. Rachel faisait partie d'un tel groupe alors que la page était encore active. Cinq participantes étaient ou sont ainsi administratrices principales, ou seule administratrice, de leur groupe ou page. Quatre participantes font ou ont fait partie d'équipes de gestion. Sinon, les différences entre les pages et groupes sont aussi relatives à leurs buts et activités. Certaines pages et groupes gérés tiennent des activités hors Facebook, comme un blogue, des émissions de radio, des conférences ou événements en tout genre, tandis que d'autres ont des buts internes à Facebook, comme diffuser de l'information sur Facebook, dans le cas de pages, ou alors rassembler des féministes ensemble, dans le cas de groupes. Pour les pages et groupes qui ont des activités en dehors de Facebook, le comité organisateur a souvent des membres qui ne participent pas aux communications faites sur le site, tandis qu'un groupe de personne fondé pour gérer la page ou le groupe est réuni autour de cette réalité.

Ainsi, notre connaissance du contexte de l'activisme féministe sur Facebook au Québec, tel que décrit au chapitre 1, nous permet d'affirmer qu'il y a autant de types de groupes et de pages Facebook féministes qu'il y a de pages et groupes. De plus, le nombre et les caractéristiques (origine, langue, âge, classe sociale, niveau d'études, etc.) des administratrices de pages et de groupes Facebook sont encore plus difficiles à décrire. Déterminer la représentativité de notre échantillon dans un tel contexte est ardu, voire impossible. Ainsi, comme indiqué au début de la section 2.3.6, il est certain que la généralisation de telles données est limitée. Cela dit et encore une fois, cette recherche permet de mettre en lumière une réalité peu étudiée dans la littérature scientifique, au Québec comme ailleurs. Les variations entre les conditions des participantes à cette recherche sont éclairantes même avec leur petit nombre; celles-ci seront détaillées au courant de l'analyse.

Selon notre lecture subjective ou selon les informations partagées lors de l'entrevue, les participantes formaient un groupe relativement homogène au niveau de la race (blanche), de la langue maternelle (français), voire du statut socio-économique (niveau d'éducation élevé et classe sociale moyenne ou supérieure). Le groupe de participantes est un résultat de la diffusion sur Facebook dans des réseaux qui ont pour point de départ la chercheuse, elle-même une femme blanche, éduquée et favorisée. La littérature rencontrée et notre expérience en ligne nous permettent d'affirmer clairement que les expériences des femmes sur Facebook comme ailleurs varient largement lorsqu'elles vivent également aux intersections de différentes oppressions (Crenshaw, 1989), comme le racisme, la transphobie ou l'homophobie ou le capacitisme. Il s'agit là par contre d'un angle mort de la présente recherche. Encore une fois, celle-ci rend compte de l'expérience des participantes comme sources de savoir et comme réalités peu abordées dans la littérature scientifique, sans prétention à la généralisation. Des recherches bien plus larges pourraient s'intéresser à la description du petit milieu des pages et groupes Facebook féministes, à savoir si on y trouve une diversité de points de vue, et une diversité dans les administratrices. D'ici là, la représentativité de l'échantillon à ce niveau ne peut malheureusement pas être confrontée ni être affirmée. La description des participantes à cette recherche terminée, nous entrons dans l'analyse des entrevues réalisées.

3.1 Définir, expliquer et comprendre l'activisme féministe sur Facebook

La revue de littérature précédant cette analyse soulevait différentes manifestations de l'activisme féministe en ligne. Cela dit, des autrices citées argumentaient pour ne pas donner trop d'importance à l'activisme en ligne, par exemple parce que celui-ci pourrait représenter l'expression d'une identité plutôt qu'un engagement politique (Dean, 2012). La présente section vise à confronter ces affirmations, et d'autres recensées dans le premier chapitre aux réalités des participantes à cette recherche.

Avant tout, les participantes ont souvent affirmé l'importance de Facebook, voire son caractère incontournable dans le cadre de leur activisme. Facebook semble effectivement représenter un renouvellement des pratiques militantes, le premier indice permettant de déclarer une quatrième vague féministe selon Bertrand (2008). À la différence de tout autre média, où l'interaction n'est pas permise et qui n'a pas la même portée, Facebook représente un terreau très fertile pour l'activisme féministe :

On le voit pas à la télé là là, les initiatives féministes... Mais je n'ai pas de télé de toute façon (rires). Mais tsé c'est le média de diffusion avant Facebook là je trouve, qui était le plus gros, pis y fait rien à comparer à ce que Facebook fait là. Premièrement c'est passif là, t'es obligé de recevoir, avec la télé, une chose après l'autre que t'as pas choisi, tandis que Facebook est plus plastique pour ça (Éliane).

Ça amène un partage d'informations qu'il n'y avait pas nécessairement avant. Je pense notamment fallait que tu t'intéresses déjà à ces cercles-là, ces enjeux-là. Tsé des livres y'en a toujours eu, mais tu convaincs pas quelqu'un... Tsé la personne qui n'est pas convaincue du féminisme ne parler pas aller se louer un livre à la bibliothèque ou l'acheter chez Archambault tsé. Je ne m'attends pas à ce qu'elle achète le nouvel ouvrage de [auteur féministe] (Mathilde).

Quant au deuxième indice, celui d'un regain d'engouement pour les idées féministes et un engagement politique croissant (Bertrand, 2018), certaines participantes sentent sur Facebook cet intérêt pour, par exemple, les activités féministes qu'elles organisent, et voient le potentiel de diffusion du site, voire carrément les résultats :

Tu vois que les gens sont intéressés par les enjeux féministes, j'ai juste l'impression qu'ils sont pas au courant qu'il y a des activités qui se passent. [...]. On a tellement d'affiches à [l'université], j'ai l'impression que sur Facebook, si tu peux avoir juste un événement comme qui *pop*... « Ha *wow* le titre est intéressant, *attending* » (Mathilde).

Ce n'est pas propre à Facebook, mais sur la technicalité de l'outil, c'est une plateforme extraordinaire. Quand tu comprends bien comment l'utiliser... il y a moyen justement de réseauter des gens qui sont extrêmement éloignés. Que je pense pas qu'une publication papier peut permettre... Y'a

vraiment des avantages propres aux médias sociaux qui sont *le fun*. [...] Tsé juste le fait de pouvoir chiffrer la portée; même si on recherchait pas à augmenter notre nombre de vues... Juste le fait de voir que, tsé t'as une publication qui se rend à... 110, 112 milles vues... C'est impressionnant de voir comment ça a circulé... Pour le meilleur ou pour le pire, mais ça a circulé (Rachel)!

Pour certaines participantes, Facebook est donc un outil d'autant plus pertinent qu'il est plutôt simple à utiliser efficacement :

Je pense que sur le plan de l'organisation c'est quand même... ça fonctionne assez bien puis c'est un outil qui est quand même précieux, ça implique pas de s'approprier une plateforme que peu de monde connaissent (Adèle).

Pour des actions hors Facebook, comme une manifestation, Facebook contient aussi une certaine promesse d'une mobilisation efficace :

Mais oui une certaine solidarité en fait qui se fait plus facilement. Je pense qu'au Québec si on avait à toucher par exemple à l'avortement, ou aux droits reproductifs en général... Je pense honnêtement que ça prendrait très peu de temps avant que comme... On soit toutes dans la rue, pi que ça brasse. Je pense que ça y'a cet avantage là [sur Facebook], qu'on peut rejoindre rapidement des gens (Mathilde).

Les participantes ne s'entendent pas, cela dit, à savoir si les idées féministes et les activités de mobilisation qu'elles créent rejoignent des gens qui ne seraient pas déjà gagnés à la cause :

La société est pas homogène, puis 100 % d'accord avec ce qu'on dit non plus. C'est pas mal le désavantage de Facebook. On atteint pas un public qui peut-être changerait d'avis en lisant nos articles, tu sais (Sarah).

Cela dit, sans pouvoir en conclure un engouement croissant et un renouveau des thèmes clés caractérisant une quatrième vague féministe ou une fracture avec une troisième vague, il est certain qu'on assiste à un renouvellement des méthodes au niveau de l'activisme féministe. C'est peut-être avant tout l'ubiquité actuelle de Facebook, son

caractère incontournable dans la réalisation d'activités féministes militantes qui signifierait des changements profonds dans les pratiques militantes féministes :

Pas de page Facebook pour nous, ce serait comme... c'est comme si on est... C'est comme si on n'existerait pas dans tout cet autre monde-là, qui est de plus en plus le vrai monde aussi (Éliane)...

C'est central. Tsé faire du militantisme sans Facebook, ça deviendrait vraiment compliqué en ce moment. Organiser une manif. sans Facebook là... *Ayoye tsé* (Rosalie).

Tsé mettons se dire comme « Ok pour notre organisation d'événements on va aller sur une autre plateforme », genre Basecamp, ou Slack ou peu importe... Ben ok, tu peux faire ça... Mais premièrement est-ce que tu sors de la logique de... Les problèmes qu'il peut y avoir sur Facebook sont potentiellement aussi présents sur d'autres plateformes. Puis ça demande de s'approprier quelque chose de nouveau pour plein de gens... Puis tu vas pas... tu vas quand même probablement retourner sur Facebook pour diffuser l'information (Adèle).

Au minimum, Facebook offre un sentiment d'efficacité à plusieurs participantes, ce qui peut vraiment alléger la tâche qu'est l'organisation d'événement, tout en permettant de rejoindre plus largement des gens, comme l'expliquait Adèle :

Sinon quand il y a mettons de l'affichage de rue qui est fait. C'est rare que les gens qui sont vraiment hors du réseau déjà créé vont se pointer à un événement parce qu'ils ont vu une affiche sur le coin de la rue, [...] c'est peut être un genre de cercle, une dynamique qui s'alimente... [...] C'est aussi demandant comme façon de diffuser un événement d'aller faire de l'affichage... Souvent ça va passer sur Facebook. Surtout des trucs de dernière minute : ça va être juste sur Facebook.

En matière organisationnelle, donc, Facebook est un facilitateur, un outil simple à utiliser, voire « une plateforme extraordinaire » (Rachel). Certaines participantes ont aussi soulevé que leur utilisation personnelle du site était aussi riche, par exemple en leur permettant d'entrer en contact avec des mouvements féministes éloignés géographiquement ou loin de leurs réalités. Les participantes disent ainsi apprendre

beaucoup sur Facebook, et bâtir des solidarités avec des féministes autour d'elles, ou alors des liens qui dépassent les frontières :

Mais tsé de pouvoir suivre une page professionnelle d'une petite librairie anarchiste d'une ville des États-Unis, ça me donne accès à un contenu que j'aurais pas. Comme je suis beaucoup des pages Facebook genre de... de groupes racisés; ben ça dans mon réseau à moi je n'aurais pas accès à toutes ce contenu-là. Tsé mettons de filles latinas, ou de filles noires tsé. Fait que les pages servent à ça, tsé je pense à comme de se faire comme, une espèce de bassin d'informations (Rosalie).

Ben c'est ça, juste de mailler toutes ces femmes entre elles, pour moi c'est déjà un geste féministe en plus qui peut être fait dans le confort de notre salon, c'est quand même assez hot, tsé c'est LA plateforme de communications de notre époque (Léa).

Ça arrive des fois que je sais pas quelqu'un arrive à [sa ville] d'ailleurs puis va finalement se connecter au milieu féministe par le biais de ce groupe-là entre autres (Adèle).

Pour Éliane aussi, Facebook lui permet de se construire un réseau et fil d'actualité rempli d'initiatives militantes et positives, des publications qu'elle a envie de voir. Pour entrer en contact avec d'autres pages et groupes féministes, c'est pour elle un « outil formidable ». Il est clair cependant que l'Internet, comme espace d'activisme et de discussion, permet la création de communautés de féministes locale ou à travers le monde, un fait qui permet à certaines autrices de défendre l'idée d'une quatrième vague féministe (Munro, 2013). Également, ces réalités confrontent les observations de Fuchs (2017), qui utilisaient les pages les plus populaires sur Facebook (celles de Facebook, puis celle de Cristiano Ronaldo, au moment de sa collecte de données) pour montrer que le réseau social a un potentiel politique limité. Les participantes ont toutes exprimé d'une façon ou d'une autre qu'elles suivent beaucoup de pages Facebook féministes; elles en nommaient plusieurs qui les inspiraient ou auxquelles elles se comparaient. Plusieurs participent également à des groupes féministes en tant que membres. Comme cité plus tôt, leurs fils sur Facebook contiennent beaucoup de publications féministes

et nouvelles pertinentes; le site est pour elles, malgré ses mauvais côtés, une source d'informations, de politisation, de mobilisation.

Ensuite, dissocier l'expression de soi et le militantisme sur les réseaux sociaux, comme le fait Dean (2012), cité en introduction, apparaît être une simplification de l'expérience des participantes. Également, il s'agit là d'une division entre le militantisme en ligne/hors-ligne qui se rapproche de la hiérarchisation, ce que plusieurs autrices dénoncent (Scott-Dixon, 2011). En effet, l'identité (comme femme, comme féministe) est au cœur de l'engagement politique des participantes et rend difficile l'inaction :

Puis c'est ça c'est juste que pour moi, c'est pas dissociable, pour moi c'est une lunette que je pose à tous les jours, tsé je mets mes lunettes le matin, je suis féministe genre... Je me lève le matin puis je suis féministe, puis je me couche le soir je suis féministe... Comme la seule période de repos c'est vraiment quand je dors, puis encore là (rires) (Mathilde).

Facebook est donc une plateforme très utile pour à la fois exprimer une identité et en faire un engagement politique, puisque s'y mélange une utilisation personnelle et politique, au point où ces expressions ne sont pas dissociables. D'autres participantes, comme Mathilde, expriment avoir de la difficulté à, ou ne pas vouloir, séparer leur engagement politique sur Facebook de leur utilisation personnelle. Le fait que l'identité de femmes ou de féministes sur Facebook soit si indissociable de leur engagement politique s'exprime de deux façons. Premièrement, pour Rosalie, elle est si représentée par la page Facebook publique qu'elle gère qu'elle n'a en fait plus de page personnelle, elle y publie très peu. Sinon, les participantes expliquent surtout que leurs pages personnelle et publique se ressemblent beaucoup, c'est-à-dire que le contenu entre elles s'échange et se ressemble, et que leur profil personnel est en fait un espace d'activisme :

Ça se mélange pas mal, ouais... je vois toutes ces notifications-là comme quand je les reçois comme une seule et même affaire, ma présence sur Facebook. Fait que ça doit vouloir dire que je m'associe beaucoup à la page de mon groupe dans le fond comme si c'était la mienne (Éliane)...

Je m'étais fait à croire pendant un bout de temps... J'étais comme « ha je vais avoir un profil professionnel, un profil personnel, puis un profil militant » puis pfff... Je fais tout de mon profil personnel. J'ai plutôt opté pour l'option d'avoir des filtres pour mes publications... Tsé mes collègues de travail ont des filtres plus serrés, puis mes amis voient toute pi... Je suis assez active, active d'un seul profil (Rachel).

En guise de conclusion de cette section, Mathilde nous parlait d'une autre utilité de la plateforme, celle d'humaniser le féminisme, les militantes féministes, pour des gens qui sont peu en contact avec ces mouvements :

Il y en a beaucoup qui pensent que comme le féminisme... C'est un peu mythique. C'est mythique, ou ben genre c'est juste des vieilles madames là, dans leurs affaires là, ou c'est des filles pas de brassières qui bon, je sais pas, qui ont les cheveux courts, en tout cas *whatever* (rires). Et je pense que c'est con, mais [Facebook] donne un visage au féminisme. Ça amène un visage au féminisme de genre ben on est partout, tout le temps. On est grandes, petites, avec des cheveux, pas de cheveux heum. Tsé *whatever* là, on est des gens, on est des êtres humains.

Cette section vient confronter et confirmer certains aspects de l'activisme en ligne déjà soulevés dans la revue de littérature du présent mémoire. Les participantes à cette recherche n'ont pas soulevé que des bons côtés à Facebook comme espace d'activisme, mais ont souligné sans équivoque son côté incontournable, et ce qu'il permet. Les mises en garde de certaines autrices, qui indiquent que Facebook serait un espace très peu politique (Fuchs, 2017) ou que l'activisme sur Internet serait en fait plutôt l'expression d'une identité (Dean, 2012), par exemple, sont démenties par les entrevues réalisées. Chez les activistes rencontrées, Facebook est un espace de socialisation, certes, mais aussi un fil de nouvelles féministes et politiques qui les connecte à des féministes d'à travers le monde.

3.2 Fracture numérique

Pour tempérer ces réflexions sur l'utilité de Facebook, il y a le problème de la fracture numérique sur la base de l'âge. Comme noté par Aristeia Fotopoulou (2016) dans sa recherche sur la communication en ligne de groupes féministes anglais, de nouveaux types d'exclusions apparaissent lorsque des mouvements se concentrent sur l'Internet pour être reconnus et diffuser leurs activités. L'autrice note que l'âge, l'accès aux ressources nécessaires pour être actives et efficaces en ligne (comme le temps de le faire, ou le fait d'avoir une personne dédiée à ce rôle) ainsi que la littératie numérique sont les trois sources d'inégalités et d'exclusions (Fotopoulou, 2016). Ainsi, pour les femmes et les groupes n'étant pas jeunes, n'ayant pas grandi avec l'Internet, ou manquant de temps ou de personnes, l'utilisation de Facebook, par exemple, ne se fait pas avec aisance.

Ces trois aspects de la fracture numérique trouvent écho dans les propos des participantes. En mettant plus d'énergie dans Facebook comme lieu d'échanges féministes, de partage d'informations et de mobilisation que dans des lieux et moyens hors ligne, les participantes ont remarqué que des activistes féministes moins à l'aise avec la plateforme, ou celles qui en sont absentes, peuvent ainsi être exclues des activités. Si elles constatent bien ce problème, l'utilité et la facilité que leur offre Facebook les maintiennent sur le site, parfois avec enthousiasme, souvent par défaut d'un meilleur outil.

Par exemple, Adèle souligne que pour l'organisation de mobilisations féministes, le fait que Facebook soit aussi incontournable pose problème lorsqu'une personne veut participer à l'organisation d'un événement, mais n'a pas de compte Facebook :

Ça nous bloque un peu... Qu'est-ce qu'on fait? On ne peut pas se parler.
On ne peut pas envoyer 3000 messages sur Messenger ou se parler dans un
groupe... que fait-on?

Rosalie constate le même problème, elle qui gère une page dédiée à la diffusion d'un projet externe à Facebook. Alors qu'elle voudrait que toutes les femmes intéressées à se joindre au projet puissent y participer, celles ayant plus de facilité avec Facebook, et qui y sont plus présentes, sont les voix qui portent le plus dans le projet, ce qu'elle voit comme un « gros problème », ajoutant : « [...] faut faire attention, y'a pas tout le monde qui est rapide, branché, qui a ça sur son *cell* ». D'ailleurs pour Rosalie, qui gère la page Facebook, mais surtout le projet à part, Facebook centralise les communications et facilite grandement son travail. Alors qu'une nouvelle membre de l'équipe n'a pas de compte Facebook, elle constate les difficultés que ça apporte ainsi : « Mais ça fait que c'est *funky*, et c'est plus de *job* pour moi aussi, si c'est pas tout centralisé... Mais y'en a juste une donc c'est correct ».

D'ailleurs, Adèle, dont le groupe Facebook réunit des femmes de toutes sortes de milieux féministes de sa ville, est à même de constater que lorsque des groupes féministes sont moins à l'aise avec la plateforme pour l'activisme féministe, la division générationnelle chez les activistes décrite par Fotopoulou (2016) apparaît clairement :

Je ne sais pas, mettons les activités autour du [événement féministe], qui sont organisés plus par des groupes de femmes qui ont moins de pratiques [...] de diffusion en ligne... À chaque année tsé y'a toujours du monde pour dire « Comment ça que c'est pas disponible sur Facebook comme info? » Tsé des fois c'est genre sur le site d'un des groupes, mais tsé des sites qui sont rarement mis à jour, vraiment pas dynamiques... C'est un peu... Y'a un p'tit peu un *clash* de générations de comme... Comment ça vous avez pas fait d'événement Facebook?

Éliane constate même une différence entre elle (presque 30 ans) et une nouvelle membre de l'équipe qui est dans la jeune vingtaine :

Puis je trouve dans ce monde-là, de Facebook, ça va tellement vite que nous on est comme des grands-mères, comparées à cette personne-là, qui est motivée. Ça lui demande tsé presque rien... « Ah on prend une photo comme ça, puis on va faire telle affaire! » Je trouve ça *hot* de l'avoir parce que [...] C'est elle qui a fait le Instagram, puis elle est *down*, puis les effets puis ci puis ça... Tandis que moi je suis comme « ha non c'est plus de

travail » puis ça me tente pas, tandis qu'elle, elle voit ça comme quelque chose de vraiment positif, ça va nous faire une présence, sur cette plateforme-là puis ci puis ça. [...] je pourrais bien m'imaginer que plus tard on se ferait dépasser complètement par d'autres choses encore, fait que ouais, je me sens vieille de ce côté-là...

Cela dit, reste que Facebook, parce qu'il est relativement simple à utiliser et surtout très répandu, reste la plateforme de choix pour les participantes pour centraliser leurs activités de militance féministe.

Certaines participantes ont aussi soulevé la question de la fracture numérique comme discuté à la section 1.4 de ce mémoire. Comme écrit dans la recherche de Clark-Parsons (2018), les personnes qui vivent des oppressions croisées peuvent avoir avant tout plus de difficultés à accéder à l'Internet, vivre plus de harcèlement en ligne et voir leurs voix avoir moins de poids et de portée, sur Facebook comme ailleurs. Comme spécifié dans la description du groupe de participantes, elles sont majoritairement ou entièrement éduquées, blanches et de classes moyennes ou supérieures. Elles sont cependant motivées à participer à un monde plus juste, avant tout par leurs engagements féministes, par leurs connaissances souvent pointues de notions féministes comme celle de l'intersectionnalité (revoir Crenshaw, 1989), mais aussi par leur volonté de porter les voix de femmes et personnes marginalisées à travers leur activisme, comme l'explique Jeanne :

Je pense qu'ultimement ce qui me motive à investir des réseaux sociaux, malgré toutes les critiques qu'on peut avoir sur ces réseaux-là, c'est que ça permet de faire entendre des voix. Je pense que c'est un des aspects du féminisme qui est vraiment important, c'est cette espèce de désir de diversifier les voix et de faire entendre des voix qui sont marginalisées ou des voix qu'on entend peu pour plein de contextes ou raisons différentes. Puis ces réseaux-là nous permettent de le faire.

Rachel a aussi abordé cette question, à partir de sa propre expérience. En effet, au début de leur page Facebook, Rachel et ses collègues ont fait face à des critiques de la part de féministes racisées, qui déploraient que leurs voix et celle d'autres femmes

marginalisées n'étaient pas représentées sur la page. Ces critiques ont beaucoup touché les administratrices de la page, parce qu'elles avaient pour but de porter des voix féministes variées. Rachel, en repensant à cet événement et ces critiques, a reconnu les inégalités présentes dans les types de personnes ayant accès à la parole sur cette page :

Tsé entre autres on était [quelques] femmes blanches, plutôt éduquées, qui possédaient le langage comme on va dire d'une forme de militance avancée... C'est un vocabulaire quand même assez précis. [...] Ça j'ai trouvé ça difficile, c'est pas que c'est une mauvaise critique. Je ne suis pas certaine qu'on a vraiment trouvé un moyen d'aller chercher de la diversité dans les témoignages. Un peu... y'a plusieurs femmes trans qui nous ont envoyé leurs témoignages. Mais effectivement c'était assez pâle notre affaire... En même temps je pense que la formule de Facebook était en soi une formule qui fait un filtre là... [...] En soi c'est une forme de barrière.

Pour Sarah aussi, dont la page Facebook sert surtout la diffusion d'article de blogues qu'elles et ses collègues écrivent, la volonté de diversifier les voix portées par la page est bien présente :

En fait on doit travailler justement pour aller chercher des femmes de milieux différents, ça, c'est vraiment un *concern*, parce genre je veux dire on est pratiquement que des femmes blanches, on est comme plus ou moins toutes dans la classe moyenne-élevée. On a comme, tu sais on est toutes des personnes différentes, mais on a quand même un background qui est relativement similaire, tu sais heureusement on n'a pas toutes la même orientation sexuelle. Ça fait comme un peu de diversité dans le groupe, mais je te dirais que c'est très genre, c'est très blanc comme féminisme, puis c'est pas dans le sens péjoratif, c'est vraiment genre un fait. Je veux dire je peux pas parler des cheveux de genre, une femme noire, parce que ce n'est pas mon expérience puis je la connais pas, puis je me sentirais zéro à l'aise de parler de ça, mais c'est comme difficile de sortir un peu de ton... De ce cercle-là, justement.

Les participantes ont toute exprimé, d'une façon ou d'une autre, une volonté de participer à porter des voix différentes de la leur dans leur militantisme sur Facebook. Pour beaucoup, c'est un problème que leur équipe de gestion de la page ou du groupe (lorsqu'il y en a une) soit assez homogène; pour Jeanne, comme cité plus tôt, porter

des voix marginalisées est la motivation première de son activisme sur Facebook. Cela dit, à la suite des autres sur la fracture numérique, l'Internet n'est pas accessible également à toutes, les voix plus marginalisées s'y font moins entendre (Leow, 2010); la nature même de Facebook, comme d'autres réseaux sociaux, exclut certaines voix. Les participantes en sont particulièrement conscientes, et plusieurs l'ont exprimé.

Ainsi, la fracture numérique, mais plus largement l'inclusion réelle de toutes les femmes, particulièrement les femmes marginalisées, dans l'activisme féministe est un problème non résolu pour les participantes, comme beaucoup d'activistes.

3.3 Espaces sécuritaires sur Facebook

Dans cette section, nous notons une fonction particulière de l'activisme féministe sur Facebook qui est ressorti des entrevues réalisées, celui d'espaces sécuritaires (*safe spaces*). Les participantes ont assez soulevé cet aspect dans les entrevues pour qu'il nous semble pertinent de le mentionner ici. Les participantes ont toutes une bonne connaissance du fonctionnement de Facebook. Elles connaissent donc bien les outils qui leur sont offerts (ou non) par le site pour modérer leurs pages ou groupes, mais aussi l'efficacité ou non de ceux-ci. Elles ont également un avis sur la responsabilité qu'a Facebook d'offrir un espace sécuritaire. S'il est impossible que le site soit exempt de haine, discrimination et harcèlement, il est raisonnable de s'attendre à ce que lorsque du harcèlement ou du contenu haineux ou violent est signalé au site par des usagères, celui-ci soit retiré de sa plateforme.

Rachel, qui a vraiment tenté d'utiliser le système offert par Facebook pour faire bloquer des comptes harcelants sur sa page, a vite constaté que le site faillait à offrir un espace sécuritaire pour les femmes, ce qui suscitait de la colère dans le groupe de gestion dont elle fait partie :

Ben c'est sûr que c'est frustrant. On était assez d'accord pour dire que... Y'a comme une responsabilité corporative qui est pas au rendez-vous. Mais ce n'est pas surprenant. On peut pas dire qu'on était surprises.

Adèle, qui n'a pas vécu d'instance de harcèlement ni sur la page ni le groupe qu'elle gère, prouvait cela dit sa connaissance pointue du fonctionnement de Facebook, qui est assez commune à toutes les participantes à cette recherche, d'ailleurs :

D'un point de vue féministe tsé on peut vraiment se questionner sur les choix qui ont été faits puis qui sont constamment faits, tsé... si tu rapportes des propos comme étant inacceptables, parce que c'est de la violence contre les femmes, des choses comme ça... La majorité du temps Facebook va te répondre « Non non, ça correspond à nos standards de communauté » (je pense qu'ils appellent ça en français). Fait que de ce point de vue là, ça c'est vraiment quelque chose qui est discutable... [...] c'est super difficile, je comprends qu'il y a un défi comme logistique pour eux... mais le résultat c'est que y'a plein de trucs hyper misogynies qui sont acceptées, puis plein d'affaires qui sont tout à fait correctes, je pense, aux yeux de la majorité des gens, qui vont être retirées, ou qui vont faire que des personnes vont se voir... vont avoir leur page bloquée...

Dans le cas de Rachel, le comité a décidé de prendre les choses en main et de gérer elles-mêmes les cas de personnes problématiques sur leur page pour qu'elle reste, autant que possible, un espace sécuritaire. Elles ont pris sur elles-mêmes de supprimer les commentaires haineux et de bloquer leurs auteurs, sans les signaler à Facebook. Le temps et l'énergie mise à rapporter à Facebook ces profils de personnes harcelantes ne valaient pas la peine, puisque la réponse du site revenait en général à celle que toutes les féministes connaissent bien :

Nous vous remercions pour le signalement que vous nous avez adressé. Vous avez fait le bon choix en nous informant de ce problème. La publication a été examinée et, bien qu'elle n'enfreigne aucun de nos Standards de la communauté spécifiques, nous comprenons qu'elle puisse être offensante pour vous et pour certaines personnes. Personne ne devrait d'être confronté à des publications incitant à la haine sur Facebook. Nous aimerions vous aider à ne plus voir ce type de contenu à l'avenir (Facebook).

La situation actuelle est telle que les participantes sont ainsi elles-mêmes responsables d'assurer ou non l'aspect sécuritaire de leur page ou de leur groupe. Certaines plus que d'autres nous ont alors exprimé leur volonté de garantir, autant que possible, un espace bienveillant. Pour revenir à Rachel, la motivation vers ce but était claire dans l'entrevue :

Une des choses qui m'a vite animé sur les médias sociaux, c'est le *backlash* que les femmes vivent en général, particulièrement les femmes féministes. J'avais comme envie de contribuer comme à un Facebook plus *safe* là. Parce que je me dis, moi je suis dans une position en fait où je suis assez sécuritaire [sic], où je suis comme capable de... capable de me défendre, fait que c'est quelque chose que je peux mettre à contribution des fois pour d'autres personnes, qui sont dans des espaces plus vulnérables à ce moment-ci de leur vie, qui en ont un peu jusque-là d'être tout le temps obligée de se défendre... C'est vraiment de contribuer à ces espaces de partage et de discussion, où tu te fais pas rentrer dans le mur à chaque fois que t'ouvres la bouche.

Par leur page, Rachel et ses collègues souhaitaient ainsi offrir un espace de partage où, pour une fois, les femmes féministes pourraient être à l'abri de la haine et du harcèlement. Nous verrons dans les chapitres suivants tout le temps (chapitre 4) et l'effort émotionnel (au chapitre 5) nécessaire pour atteindre ce but. Quant à Léa, qui gère encore, quoiqu'en veillesse, un grand groupe Facebook de discussion, elle a constaté que le groupe a pris cette qualité d'espace sécuritaire. Elle nous expliquait ainsi qu'elle a dû quelques fois agir pour maintenir ce sentiment dans son groupe :

Il y a un niveau de respect qui est quasiment acquis, je dirais. Mais j'ai eu à faire dans ces années-là, ces trois années-là, j'ai eu à faire deux, trois interventions assez musclées quand même, qui m'ont demandé vraiment beaucoup beaucoup de [énergie, inintelligible], qui m'ont demandé beaucoup de recul, de respirer par le nez... Comme de faire ses interventions constructives. [...] fait que ça demande vraiment beaucoup de doigté là, esti... En tout cas, puis je le sais que ces interventions-là ont eu comme effet pour me l'être fait dire à multiples reprises... Ont eu pour effet de justement, que les femmes se sentent en sécurité [...].

Si Léa a décrit son groupe comme un espace sécuritaire, reste qu'une situation de judiciarisation dans son groupe lui a montré que malgré les intentions, « je veux dire, c'est pas si "safe" que ça (rires) ». Ceci montre bien la complexité de la question de la sécurité sur Facebook. Même si la volonté de trouver ou d'offrir des espaces sécuritaires de discussion ou de partage a été exprimée chez quelques participantes, les entrevues ont aussi montré la difficulté de réaliser ce but.

Bref, quelques participantes ont évoqué le concept d'espace sécuritaire, ou de *safe spaces*, par son nom, aussi clairement. D'autres participantes ont évoqué certains aspects de la définition d'espace sécuritaire, quoique moins explicitement. Par exemple, l'idée de porter les voix de femmes marginalisées sur une page Facebook (Jeanne) se rapproche du besoin de protéger la liberté d'expression (Clark-Parsons, 2018). Aussi, comme le soulignait Lewis et ses collègues (2015), ces espaces sont par définition non-mixtes, un élément développé dans le cinquième chapitre de ce mémoire. En somme, la recherche d'espaces sécuritaires sur Facebook, ou la volonté d'en créer et de les maintenir, font partie de l'expérience de beaucoup d'activistes féministes sur Facebook, même si ce but semble parfois inatteignable sur le site.

3.4 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons confronté certains aspects de la revue de littérature à notre propre processus d'entrevue, en faisant ressortir des sujets ayant particulièrement trouvé écho dans les paroles des participantes. Nous avons ainsi examiné comment les participantes décrivaient Facebook, son utilité et leur utilisation du site, afin de vérifier certaines leçons de la littérature par rapport aux fonctions et utilités du site pour l'activisme. Nous avons ensuite exploré la question de la fracture numérique, et comment celle-ci apparaît dans le contexte des participantes à cette recherche. Finalement, les fonctions possibles de Facebook comme espace de prise de conscience

collective est aussi ressorti des entrevues et a été décrit ici. Maintenant que ce court chapitre a confirmé ou infirmé certains aspects de la littérature, dans le contexte des participantes à cette recherche, nous analysons les entrevues réalisées à la lumière de notre cadre théorique bicéphale dans les deux prochains chapitres.

CHAPITRE IV

L'ACTIVISME EN LIGNE COMME TRAVAIL EXPLOITÉ

Dans ce chapitre d'analyse, nous examinons les vécus des participantes à la lumière de la première partie de notre cadre théorique bicéphale. Nous nous intéressons d'abord aux définitions qu'ont offertes les participantes des activités qu'elles réalisent sur Facebook. En examinant la façon avec laquelle les participantes décrivent leurs activités (surtout comme du militantisme), nous voyons ressortir naturellement des termes faisant partie du champ lexical du travail. Ensuite, nous explorons une à une les différentes caractéristiques du travail des femmes, telles qu'identifiées dans notre cadre théorique, à la lumière des entrevues avec les participantes afin d'analyser si la gestion de pages et groupes féministes sur Facebook peut être considérée comme du travail, comme le fait la recherche de Gleeson (2016). Nous examinons ensuite les dires des participantes par rapport à la professionnalisation de plus en plus nécessaire dans leurs activités, poursuivant notre exploration de la considération de leurs activités comme travail. Nous concluons ce chapitre avec les réactions des participantes à l'hypothèse liée à ce cadre théorique.

Il convient de rappeler ici un constat important émanant des études du travail en ligne; considérer les activités des participantes comme du travail n'est pas une dévalorisation de celles-ci ou du sens qu'elles ont (Fuchs, 2017). Au contraire, décrire la gestion d'une page Facebook comme un travail peut valoriser ces activités souvent vues comme un loisir, mais qui sont difficiles, demandent des connaissances techniques et un énorme

investissement de temps. Surtout, une telle analyse vise à mettre en lumière le modèle économique de Facebook, parfois invisible, et ses effets sur les utilisatrices du site.

4.1 *Nommer* le travail en ligne

En premier lieu, il convient d'ouvrir ce chapitre d'analyse par la définition des activités posées par les participantes sur Facebook dans leurs propres mots. Les réponses dissipent les doutes planant sur la considération de l'activisme en ligne comme de l'activisme, à la lumière des débats soulevés dans la littérature dans le premier chapitre. Quoique le lien avec le cadre théorique du travail des femmes sera plus clair aux sections suivantes, il est important ici de distinguer les activités posées par les participantes d'un loisir, pour mettre la table pour ce chapitre et le suivant.

Les participantes ont répondu à une question très directe; nous leur avons demandé comment elles définissent les activités qu'elles posent en ligne. Certaines avaient quelques hésitations à considérer leurs activités comme du militantisme :

Ouais je te dirais que ça nous a pris un peu de temps avant de *catcher* que c'était un peu du militantisme ce qu'on faisait. [...] C'est plus en y réfléchissant, puis pour vrai je pense que c'est la même chose pour les trois filles, mais pour les autres filles aussi... C'est moi qui ai dit genre « ouais, mais dans le fond ce qu'on fait c'est un peu comme du militantisme », tu sais puis on a comme l'impression qu'une militante fait plus... Je sais pas des actions intenses, ou *whatever* (Sarah)...

Adèle, qui tient une page et un groupe Facebook, mais y est peu active, considère quand même la gestion comme du militantisme, avec un bémol :

Je pense que ça rentre dans du militantisme. Mais c'est assez peu impliquant. Je ne me sens pas énormément de responsabilités. Si ça *shirait*, probablement que là je me questionnerais sur à quel point je veux m'impliquer, mettre du temps. [...] C'est du militantisme très *soft*. Je ne dirais pas que ce sont des loisirs...

De manière intéressante, Éliane définissait ces activités en ligne ainsi : « Du travail pi... ouais un travail, puis en quelque part un militantisme ». Par contre, lorsqu'amenée à développer sur son manque d'aisance à utiliser le mot « militante », elle a répondu :

Mettons si mon temps était décuplé, puis que je me disais militante, je serais dans la rue en train de gueuler... « Militant » j'associe plus ça à ça, genre à une espèce de liberté de colère. Puis là je vois ça... ce serait du militantisme, mais vraiment d'un autre ordre, fait que j'ai de la misère à le définir.

Comme Sarah qui parle d'« actions intenses » ou d'une forme « douce » de militantisme, Éliane dit « je serais dans la rue », tandis qu'Adèle parle de militantisme « *soft* ». Les participantes qui exprimaient des hésitations à se qualifier de « militante » font écho à une dichotomie en ligne/hors-ligne au moment de qualifier le militantisme. Certainement, elles font écho à la considération, décrite dans la littérature (Scott-Dixon, 2011), mais aussi très commune dans l'espace public, que le militantisme se fait par des actions directes, se trouve dans la rue, implique du travail en groupe et demande beaucoup d'efforts. Les participantes démontrent par leur hésitation à se qualifier de « militante » que l'idée d'une division de l'activisme virtuel/réel, écartée dans la recherche en communication (Proulx et Latzko-Toth, 2000; Fischer, 2016), est encore bien présente dans l'imaginaire collectif. Avec cette division vient la hiérarchisation; le militantisme dans la rue serait le « vrai », tandis que celui en ligne n'est *que* « virtuel ». D'ailleurs, pour revenir au texte de Longuenesse (2018) sur la différence « militantisme » et « activisme », l'utilisation de « militantisme » au moment de l'entrevue avec les participantes a peut-être accentué aussi leur réticence, puisque le mot a une connotation violente qu'« activisme » n'a pas. Une recherche s'intéressant plus à la différence militance/activisme pourra poursuivre la réflexion sur ce point.

Même considérant cette hésitation, la désignation de « militantisme » pour leurs activités sur Facebook reste la plus adéquate pour les participantes rencontrées. Certainement, le terme « loisir », dont les réseaux sociaux sont censés faire partie, est

écarté par toutes les participantes, comme Rosalie : « mais je le vois vraiment comme du militantisme parce que oui c'est le fun, mais c'est comme aussi... C'est pas juste un loisir, tsé c'est lourd ». Même si la littérature sur le travail en ligne est claire sur le fait que le travail en ligne en est même s'il est ressenti comme un loisir (Fuchs, 2017), la gestion de pages et groupes Facebook féministe n'est définitivement pas ressentie comme du temps libre par les participantes à cette recherche. En ce sens, les observations de Gleeson (2016) sont confirmées aussi dans les entretiens que nous avons réalisés. Sa recherche ancrée dans des entretiens avec des activistes féministes sur Facebook conclut que toutes les participantes qui n'étaient pas payées ne travaillent plus sur les campagnes examinées. Gleeson n'en conclut pas que la paie est garante de la poursuite du militantisme féministe en ligne, mais certainement que la modération de pages Facebook a toutes les caractéristiques d'un travail et aucune d'un loisir.

Ensuite, entre l'hésitation des participantes à définir leurs activités comme du militantisme et leur rejet du mot loisir, un autre terme émerge. L'idée de travail, que nous avançons comme hypothèse, est très présente dans les entretiens réalisés. Avant même qu'il ne soit suggéré par l'intervieweuse, le terme « travail » se trouve dans presque toutes les entretiens, se glissant de manière plus ou moins concluante dans les propos. En effet, le mot « travail » ainsi que des mots liés (« travailler », « *job* ») sont apparus naturellement dans six entretiens sur neuf. Étant donné la polysémie du terme « travail », il est possible que les participantes l'aient utilisé sans y rattacher nécessairement une conceptualisation de leurs activités comme du travail, mais il est également impossible que la prévalence du champ lexical du travail dans les entretiens indique une telle conceptualisation.

Dès le début, Rachel et Sarah nous parlaient de l'historique de leur page, et pourquoi leur rôle y avait changé : la page de Rachel est maintenant en veilleuse, parce que « nous en fait on s'est rendu compte que c'était beaucoup de travail fait que... On a décidé [d'arrêter de publier sur la page] ». Sarah, quant à elle, ne s'occupait plus de la page seule depuis deux ou trois semaines parce que « [...] j'étais plus capable de gérer

la page Facebook, c'était vraiment trop de travail ». Encore plus parlant, Sarah définissait ainsi ce qu'elle fait sur la page : « fait que c'est vraiment comme une job à temps partiel pas rémunérée, *on the side* ».

À l'opposé de Rachel et Sarah, Mathilde et Adèle disaient toutes deux que le temps consacré à leur page Facebook n'était pas démesuré, mais en utilisant les mêmes mots : « Comme c'est de la *job* militante, je fais un peu des choix qui me semblent corrects » (Adèle); « Somme toute je pense qu'on est fières du travail qu'on réalise » (Mathilde). Si Rosalie ne mentionnait pas le mot travail de manière naturelle, c'est parce que même si elle y reconnaît certaines caractéristiques communes avec ce qu'elle fait sur Facebook, elle préfère militantisme à travail : « Moi je le vois... Ouais je dirais quasiment comme un travail. Mais tsé, j'aime pas ce mot-là mettons. Mais comme... Mais comme une corvée, c'est peut-être trop fort ». Ainsi, dans notre analyse est ressortie cette idée de travail, de manière plus ou moins claire selon la participante. Certainement, ce concept n'est pas complètement étranger aux participantes lorsque vient le moment de décrire ou de définir leurs activités en ligne. Cette courte section met la table pour le reste de notre analyse sur la conception des activités des participantes comme un travail. Non seulement le travail en ligne est en soi invisible puisqu'il est conçu comme un loisir, ou du temps libre (Fuchs, 2017), mais le travail des femmes l'est aussi, puisqu'il est vu comme naturel plutôt que productif (Guillaumin, 1978a et 1978b). Dans les prochaines sections, nous nous attardons aux différentes caractéristiques du travail des femmes, soulevées par les participantes, mais trouvant leurs sources dans notre cadre théorique.

4.2 Travail illimité

Une caractéristique importante du travail ménager soulevée par les féministes matérialistes françaises est sa non-délimitation en termes d'heures ou d'efforts (Delphy, 1998). Il demande une disponibilité, physique, sinon mentale, constante.

Impossible de voir quand le travail commence et se termine. Il n'y a pas de feuille de temps pour le travail gratuit des femmes. Les participantes, lorsque nous les questionnions sur combien de temps elles mettent sur leur page ou groupe Facebook, ou sur le site en général, montrent bien la constance de ce travail gratuit.

Dans cette section, le cas de Jeanne est particulièrement intéressant. En effet, elle est la seule des participantes à gérer une page Facebook dans le cadre de son emploi; elle a auparavant géré une page Facebook de manière bénévole. Pour elle, la différence lui apporte évidemment paix d'esprit qui vient avec un emploi temps plein et un salaire, mais n'empêche qu'elle définit ses activités sur les deux pages comme du militantisme avant tout. La grande différence entre son emploi et l'implication bénévole qu'elle réalisait avant réside pour elle dans le temps alloué à la gestion de la page Facebook. Comme bénévole, elle ne comptait pas ses heures; elle a maintenant un certain nombre d'heures payées sur Facebook, qu'elle dit être en général suffisant.

Lorsque nous explorions le sujet avec Jeanne, elle a signifié le manque de délimitation inhérent au travail de gestion d'une page Facebook :

Puis je trouve que c'est vraiment quelque chose qui me rend pas bien, parce que je trouve que comme je mets trop de temps sur ça. Tsé j'aimerais ça comme, quand je finis la *job* le fermer puis pas y retourner, puis que quand j'arrive à ma *job*, OK j'ouvre toute mes... puis c'est pas ça que je fais.

Même avec une délimitation donnée par un nombre d'heures au travail, il s'avère que Jeanne réalise des tâches sur la page Facebook en dehors de son travail. En fait, le modèle économique de Facebook demande une constance dans la gestion d'une page Facebook. Les participantes nous ont parlé, comme Jeanne, de l'omniprésence de Facebook dans leurs vies et de la constance du travail à faire sur les pages ou groupes Facebook qu'elles gèrent. Particulièrement pour les participantes qui ont ou ont eu des groupes ou des pages très populaires, il y a toujours une publication à faire, une réponse à envoyer. Elles ont avant tout à cœur de bien faire, ce qui veut dire un investissement sans fin, vu la réalité de la gestion d'une page sur Facebook :

Mais c'est quand même aliénant dans le sens où vu que tu veux publier du contenu, bien tu dois être à l'affût de ce qui se passe sur Facebook. Ça, ça veut dire bien t'abonner à d'autres pages féministes, ça veut dire consommer du contenu féministe comme de manière très régulière. (Sarah).

Mathilde nous exprimait bien à quel point le travail qu'il est possible de mettre dans la page Facebook semble sans fin, si seulement l'énergie était plus au rendez-vous :

Je pense qu'on aimerait ça en faire plus, mais [...] Je pense qu'on se respecte énormément là-dedans. Ce qui est à notre avantage et notre désavantage, dans le sens où je pense qu'on pourrait clairement se pousser plus loin, en mettre beaucoup plus... Vraiment travailler.

Le fonctionnement de Facebook, que les participantes connaissent plutôt bien, les pousse ainsi à y mettre beaucoup de temps. En effet, le site rappelle explicitement et constamment le travail qu'il est possible d'y faire¹², en plus des notifications qui apparaissent lorsque quelqu'un aime une page, aime ou commente des publications ou photos de la page, identifie la page dans une publication ou envoie un message. Facebook va aussi envoyer des notifications différentes lorsque des gens aiment des publications de la page, mais ne la suivent pas encore, en suggérant aux gestionnaires d'inviter ces personnes à aimer la page. Le site ajoute aussi ses propres notifications aux notifications « organiques », c'est-à-dire celles qui viennent parce qu'une personne a posé une action (commenter, aimer, partager). Par cette constante sollicitation venant du site lui-même, nous voyons pour Facebook une volonté de pousser les utilisatrices à poser plus d'actions sur le site; cela fait partie de son modèle d'affaires, comme nous l'avons vu aux chapitres 1 et 2 (voir aussi Ravenscraft, 2019).

¹² Voici certains exemples de tels rappels tirés de la dernière semaine sur le Facebook de la présente chercheuse : « l'auditoire de votre page [x] n'a pas eu de vos nouvelles depuis [x] jours », ou « Votre publication génère plus d'interactions que 90 % de vos autres publications. Boostez-là pour toucher plus de monde », « [Telle page] a 1 nouvel affichage » (qui est un message de Facebook pour la page).

Dans le cas d'une gestionnaire de page Facebook, le nombre de notifications est ainsi décuplé et inclue celles qui invitent à payer de la publicité sur le site (« booster » une publication). Comme le dit Mathilde, « [...] ils le disent des fois, “ha voulez-vous faire une pub?” » Certaines participantes ont par contre des techniques afin de délimiter le travail sur Facebook. Jeanne *essaie* de décrocher de la page Facebook, maintenant que la tâche devrait être limitée à ses heures de travail : « Fait qu'en dehors de ça, j'essaie de pas regarder, puis de décrocher puis ça, c'est *nice* (rires) ».

Éliane et son groupe de gestion tentent de délimiter le travail en utilisant la plateforme Asana qui gère les notifications¹³ :

Y'a quelque chose de moins invasif à travailler sur l'autre plateforme, Asana, parce que les gens peuvent juste aller voir quand ils veulent, les notifications. C'est pas comme sur Facebook ça *poppe* pas, ou quoi. Fait que c'est moins harcelant. C'est mieux pour l'implication aussi parce que les gens peuvent vraiment juste le faire quand ils peuvent, fais que ça, c'est mieux.

Sans surprise, le fait de s'impliquer dans la gestion d'un groupe ou d'une page amène les participantes à fréquenter le site de manière plus assidue. L'intérêt de ce fait, énoncé par beaucoup de participantes, se trouve encore dans le modèle économique de Facebook; plus de temps sur le site et donc plus d'actions qui y sont posées veut dire plus de données pour la compagnie, donc plus de revenus (Fuchs, 2017). De gérer une page Facebook a aussi amené Jeanne à revenir sur Facebook, elle qui avait enlevé l'application de son cellulaire pour ne garder que l'application de messagerie Messenger. Rachel nous avouait également que de gérer la page l'a amené à fréquenter

¹³ Asana est une plateforme dédiée à la gestion de projet en équipe. Elle inclut des outils comme un calendrier, des listes de tâches, des graphiques, tous partagés. Elle promet de simplifier le travail en équipe. Sa version gratuite est plutôt populaire pour les projets de groupe à long terme, comme la gestion de pages Facebook (Asana, [s.d.]).

le site plus souvent. Sarah dit aussi que de gérer une page, et les avantages qu'a Facebook dans le cadre de son militantisme féministe, la garde sur le site malgré tout :

Si j'avais pas la page, je ne serais pas sur Facebook, ben en tout cas je regarderais pas Facebook autant, ou j'essaierais vraiment... Je suis un peu comme... En fait je suis vraiment *à boutte* de Facebook, c'est vraiment un réseau social qui me déplaît. Mais bon ça a certains avantages aussi...

Par contre, ce ne sont pas toutes les participantes qui indiquent que leur utilisation de Facebook est décuplée. Adèle, qui gère seule une page somme toute peu active, et Mathilde, qui gère en équipe une petite page, nous indiquent qu'elles sont de toute façon beaucoup sur le site :

J'essaie de limiter mon temps sur Facebook... Mais en même temps j'y vais quand même beaucoup. [...] J'y vais, j'ai des notifications quand il se passe quelque chose, alors je vais voir. Des fois je m'en mêle, puis des fois je vais noter ce qui se passe. Ça n'ajoute pas vraiment à mon temps d'utilisation (Adèle).

Je suis déjà quelqu'un qui... Le fait que ça s'intègre beaucoup dans ma routine Facebook... Dans mon cas c'est ça je te dirais que je passe déjà beaucoup trop de temps sur Facebook, je mets en fait... Littéralement les gens ont plus de chances de me rejoindre s'ils m'écrivent en Messenger que par téléphone, parce que comme, ça sonne en tout temps, puis ça vibre, puis je suis tout le temps sur Internet (Mathilde).

Les participantes notent ainsi en majorité que les notifications les ramènent soit sur le site en général, soit sur leur page plus précisément. Les notifications détaillées ici sont un outil important de Facebook et ont le potentiel de rendre constant le travail réalisé sur le site. Comme souligné par des exemples, les notifications sur Facebook ne sont pas que le résultat d'actions d'utilisatrices, quoique celles-ci font partie du nombre; elles sont aussi générées par le site dans un effort de retenir les utilisatrices, de leur faire poser plus d'actions et même de les amener à payer pour de la publicité. Dans cette section, nous avons donc soutenu que les activités de gestion de pages et groupes Facebook sont bien un travail gratuit. Ces activités ont selon nous une caractéristique

importante de ce type de travail, c'est-à-dire qu'il est constant ou non délimité en termes d'heures, d'efforts et de plage horaire (Delphy, 1998).

4.3 Travail invisible

Une autre caractéristique du travail gratuit est son invisibilisation : la gratuité du travail entraîne sa non-reconnaissance en tant que travail. En d'autres mots, le fait que le travail soit réalisé bénévolement (ou gratuitement) obscurcit ses caractéristiques liées au « travail ». En 2014, Laurel Ptak mettait en ligne un site nommé *Wages for Facebook* (Jung, 2014). Le site se résume en fait à une seule page Internet, où déroule ce manifeste autour d'une demande révolutionnaire : une paie pour le travail gratuit des usagères de Facebook. Ptak a été inspirée par l'incontournable manifeste *Wages for Housework*, écrit par Sylvia Federici en 1975. Ptak a constaté qu'en changeant les mots *Housework* (travail ménager) pour *Facebook*, la grande majorité du texte restait totalement compréhensible (Jung, 2014). Ptak a ainsi ajusté un peu le texte et publié le manifeste sur le site wagesforfacebook.com.

En appliquant ces demandes à Facebook, Ptak (s.d.) désire ainsi mettre en lumière le fait que ces activités représentent du travail. Comme l'écrit Federici (1975), tout travail est exploité dans le capitalisme et tout salaire cache le travail non payé qui permet le profit d'une compagnie. Cela dit, une paie rend légitime le statut de *travailleuse*. Ce statut permet la prise de pouvoir en tant que *travailleuse* : demander d'être payée plus adéquatement, avoir plus ou moins d'heures de travail, etc. Le fait que le travail, ménager comme en ligne, soit non payé signifie avant tout l'accaparement total des profits de ce travail par la compagnie. En plus, les *travailleuses*, dans les deux cas, ne peuvent se reconnaître comme telles entre elles et réclamer, par exemple, de meilleures conditions de travail (Federici, 1975). Gleeson conclut aussi sa recherche sur les modératrices de campagnes féministes sur Facebook avec un appel à reconnaître tout ce travail invisible réalisé par ces femmes activistes en ligne (2016).

Quant à notre propre recherche, comme l'énonce bien Rosalie, il faut être gestionnaire d'une page ou d'un groupe Facebook pour saisir l'ampleur du travail : « il y a peut-être juste les filles qui savent c'est quoi gérer une page Facebook qui pourraient comprendre le temps que ça prend ». Jeanne énonce aussi l'importance de la reconnaissance qui vient avec un salaire, elle qui a aussi géré une page bénévolement : « tsé j'ai quelqu'un qui me paye [pour] le faire [...]. Fait que c'est comme toute une autre dynamique ou comme, c'est comme pris au sérieux, puis c'est *le fun* tsé ». Sarah énonce aussi que les personnes faisant partie de son groupe, mais qui ne gèrent pas la page (et le projet qui vient avec) ne voit peut-être pas tous les efforts que ça représente. L'invisibilité du travail de gestion de pages et groupes Facebook est aussi visible dans le manque de reconnaissance exprimé par Mathilde :

C'est ce que tu dis, on le fait pas pour la valorisation, on s'en fout de la valorisation, y'en a pas de valorisation, on le fait parce qu'on sent que c'est nécessaire tsé, puis c'est pour ça que des fois c'est chiant parce qu'on se dit si on ne prend pas la peine de faire [telle action militante] [...], ils ne prendront pas la peine de le faire.

Ainsi, certaines participantes expriment plus clairement que d'autres le manque de reconnaissance de leur travail, ou son manque de reconnaissance en tant que travail.

Cela dit, le cœur de l'invisibilisation du travail des femmes est que le travail est rendu naturel, normal; dans la littérature, on rappelle que le processus est basé sur les supposées qualités féminines qui prédisposeraient les femmes à ce type de travail (Guillaumin 1978a et 1978 b). Dans le cas des pages et groupes Facebook, le processus d'invisibilisation est définitivement à l'œuvre : la manière qu'est construit le site y est pour quelque chose, notamment par le fait que le travail qui se fait sur les pages et groupes est littéralement invisible aux yeux de plusieurs usagères. De plus, le site a tout intérêt à être vu comme un simple loisir. Ainsi, l'idée de Facebook comme un travail, déjà abordée en tant que tel par Ptak (2014), fait aussi partie des résultats d'entrevues présentés ici.

4.4 Travail épuisant

Une conséquence découlant de la réalisation d'un travail gratuit constant, non délimité en terme d'heures ou d'efforts et invisible, comme vu dans les sections précédentes, est un certain épuisement, qu'il soit qualifié de professionnel ou de militant. En revenant sur l'énergie qu'elle avait en entrant dans le projet pour lequel elle gère la page Facebook, Éliane se rappelait avoir constaté que ses nouvelles collègues avaient déjà l'air découragées devant le travail que demandait la page Facebook :

C'était moi qui étais la plus motivée à le faire [mettre du temps dans la page], versus les personnes qui étaient plus vieilles que moi à ce moment-là... mais était-ce parce que j'étais moins fatiguée parce que ça faisait moins longtemps que j'étais dans le projet, ou était-ce parce que j'étais plus familière avec Facebook dans ce temps-là? Je pourrais pas le dire.

Le travail en ligne n'a jamais de fin; peu importe combien de temps les participantes mettent sur la page ou le groupe, il est toujours possible de faire *plus*. Des participantes le notent et soulignent l'épuisement qui accompagne cette non-délimitation des tâches :

Mais ouais tsé, je pense que la page, est pas animée à son plein potentiel c'est sûr sûr sûr. Tsé on publie pas à tous les jours. Mais c'est parce que je pense que c'est parce que c'est épuisant. Tout le monde qui est là-dedans est épuisé. On n'a pas l'énergie (Rosalie).

Les participantes démontrent toutes des sentiments complexes, et parfois contradictoires, par rapport à la page ou le groupe Facebook qu'elles gèrent. Si les sentiments ressentis dans l'activisme sont abordés au prochain chapitre, il est intéressant de mentionner que la lourdeur de la tâche est mentionnée par presque toutes les participantes. Cette caractéristique du travail en ligne fait particulièrement écho à la recherche de Gleeson (2016), qui signale que certaines participantes ne sont plus actives en tant qu'administratrices de leur groupe ou page. Pour celles-ci, comme Léa, l'envie de mettre du temps là-dessus s'est envolée devant l'ampleur de la tâche :

hey ça m'a pris du temps *tabarnak*, je pense à ça là, a posteriori puis je suis comme... *esti* que j'en ai mis du temps dans cette maudite page-là. tsé des fois je suis comme.. Voyons le temps, y'est où puis *fuiiiit*. Il s'évapore...

Pour celles qui y restent, certaines essaient de donner moins d'importance à la page, à partager les tâches avec d'autres pour ne pas se surmener, dans un contexte également où Facebook et les outils que le site offre ne sont pas idéaux :

depuis au moins un an, si c'est pas plus, j'essaie comme de vraiment plus lâcher prise. De faire le minimum de ce qui est requis, parce que c'était trop. Genre moi j'ai les applications de gestion sur mon *cell*. J'ai des données, fais que je peux tout le temps être en train de faire ça [...]. Puis aussi c'est compliqué là, quand les gens nous écrivent sur la page... L'interface est pourrie, fait que c'est vraiment dur comme... C'est comme, les outils sont pas tout à fait perfectionnés. Fait que non seulement ça, c'est comme c'est lourd parce que ça arrive souvent, puis faut y penser tout le temps, mais en plus c'est comme chiant à faire des fois (Rosalie).

J'ai dit aux filles comme « Ben la tâche est trop lourde pour moi, ça me demande trop... de passer trop de temps sur Facebook pour pouvoir faire en sorte que la page vive » (Sarah).

Mathilde, avide utilisatrice du site, passe beaucoup moins de temps sur Facebook qu'à partager par d'autres moyens de communication, comme des affiches. Elle exprime ainsi que la gestion de la page est « chiante » plutôt qu'épuisante :

Fait que c'est comme pas... C'est pas demandant... C'est pas, ouais c'est ça c'est comme facile à utiliser. Puis c'est ça... C'est un peu tous les outils à notre place, dans le sens où il y a déjà la création d'événements, il y a déjà la publication, on peut faire des vidéos, on peut faire... [...] Je pense que le fait que ça fasse toute la job à notre place, on a juste à cliquer quelques fois... Tsé oui c'est chiant d'avoir à reposer l'événement, mais tsé l'événement nous a pris trois minutes à poster.

Si les propos de Mathilde détonnent de ceux des autres participantes quant au temps mis sur la plateforme, elle rapporte tout de même que de nouvelles membres amènent

une nouvelle énergie qui s'éteint avec le temps, comme Éliane au début de cette section :

Puis tout, fait que c'était elles qui comme, nous *drivaient*. Fait que je pense que c'était important là-dessus de retrouver un peu cette flamme-là, qu'on perd un peu parce qu'on n'a pas le temps, c'est si, c'est ça.

Si, donc, les activités de Mathilde sur Facebook prennent moins de temps que la publicisation d'événement hors Facebook, certains de ses propos montrent un épuisement face au site, surtout lié à son utilisation personnelle plutôt qu'à sa page, décrivant plusieurs fois Facebook comme quelque chose de « taxant ». Mathilde nous disait aussi prendre périodiquement des pauses complètes du site.

Clairement, Mathilde entretient une relation d'amour-haine avec Facebook, comme d'autres participantes d'ailleurs. Entre l'utilité du site abordé au chapitre précédent, le fait qu'il représente un mode de communication extrêmement efficace et le gouffre de temps et d'énergie qu'il représente, les participantes se situent à des niveaux différents d'exaspération face à Facebook. La majorité, cela dit, nous a énoncé clairement un certain ou un important niveau d'épuisement face au travail que représente la gestion d'une page ou d'un groupe Facebook. Quant à celles qui ne l'ont pas exprimé, nous comptons Alicia, qui n'a jamais été très active sur la page, et Adèle qui, dans ces propres mots, met peu d'efforts sur sa page, qui n'est d'ailleurs pas très active :

J'ai juste continué parce que c'était pas un effort assez grand pour me dire « J'arrête ». Des fois quand ça ne m'adonne pas, je fais juste pas mettre de trucs sur la page puis personne ne s'en plaint, à part Facebook qui m'envoie une notification me disant que ça fait une semaine que tu n'as rien mis. Ce n'est pas un engagement qui me prend beaucoup de temps, alors j'ai continué et ça s'est fait de soi.

Ainsi, malgré les efforts de Facebook pour inviter Adèle à poser des actions sur la page, elle est très détachée et ne vit ainsi pas l'épuisement vécu par les autres participantes. Ainsi, nous avons exploré dans les sections précédentes comment se matérialisaient

différentes caractéristiques du travail gratuit, du travail des femmes et du travail en ligne chez les participantes à cette recherche. Nous terminons ce chapitre par l'analyse des réactions des participantes à notre première hypothèse.

4.5 Réponses à l'hypothèse du travail en ligne

Pour conclure ce chapitre, nous analysons les réponses des participantes à notre hypothèse liée à la première partie de notre cadre théorique. Cette analyse est conduite séparément des précédentes puisqu'elle s'ancre dans un processus de co-construction du savoir avec les participantes, considérées comme des expertes du sujet (Godrie, 2019). Rappelons la première hypothèse de cette recherche :

1. Comme Facebook fait ses profits avec la publicité, elle-même basée sur les activités et donc les données de ses utilisatrices, il est possible de dire que le site exploite le travail de ses utilisatrices. Les actions en ligne peuvent donc être vues comme une forme très invisible de travail.

L'hypothèse a été soumise à sept des neuf participantes, par manque de temps pour deux entrevues (Alicia et Léa). Les participantes qui ont commenté l'hypothèse ont toutes exprimé un certain accord, quoiqu'avec de différents niveaux de compréhension de l'enjeu, et des réflexions plus ou moins poussées. En fait, seule Rosalie, après avoir d'abord exprimé un accord, s'est ravisée :

Ha c'est clair, tsé j'y avais jamais pensé, mais en effet là tsé pourquoi cette plateforme-là existe, parce qu'elle rapporte de l'argent, à qui elle rapporte de l'argent, ben clairement pas à nous tsé. [...] Si c'était juste de l'*entertainment*, ben je pense qu'on pourrait se poser la question de là t'es en train de faire ça pour qui, tsé. Mais comme, ce n'est pas de l'*entertainment* qu'on fait tsé. On partage du contenu subversif tsé, qui vise à faire croître, donner des outils aux gens qui vont contre ce système-là tsé, le système capitaliste, patriarcal, fait que comme... Mais je trouve que c'est une... Un point intéressant à garder en tête, puis qui pourrait peut-être permettre d'aider les filles à lâcher prise, ou à aider le monde à lâcher prise là, sur comme le temps qu'ils mettent de comme, de réaliser ça tsé, que

comme tu fais partie d'un système. Ben non oui, je suis d'accord, là je trouve que ça a du sens-là. C'est *hot* comme hypothèse (rires).

Une fois l'entrevue terminée, elle a par contre amené des bémols très importants par rapport à l'hypothèse. Nous avons ainsi recommencé à enregistrer pour continuer la discussion avec Rosalie :

Tsé je ferais quand même attention dans le sens que comme, ça pourrait être perçu comme dévaloriser ce qu'on fait un peu, de mettre ça comme si on faisait juste genre être dans un système puis profiter à ce système-là.

Même si notre hypothèse faisait sens pour elle et malgré qu'elle disait voir la gestion de la page « quasiment comme un travail », décrivant ses activités comme du travail ou une *job*, considérer ce qu'elle fait comme du « travail » semblait en diminuer l'importance. Cette préoccupation n'est pas inattendue; elle est présente dans la littérature (Fuchs, 2017). Cependant, non seulement le fait de qualifier ces activités de travail ne vise pas à les dévaloriser ou dévaloriser le sens qu'elles ont pour celles qui le font (Andrejevic, 2012), mais, comme a convenu Rosalie après une discussion sur le sujet, il est à la fois vrai que Facebook est une énorme machine dans un système capitaliste, mais aussi qu'il est possible de l'utiliser comme porte-voix pour du contenu subversif. L'Internet et les réseaux sociaux, somme toute, doivent être pensés comme à la fois émancipateurs et aliénants (Proulx, 2015). Si nos lectures préalables nous avaient déjà fait prendre conscience de ce débat, le point apporté par Rosalie a mis en lumière l'importance d'aborder clairement les effets de l'utilisation du concept de travail pour désigner les activités en ligne. Cette critique importante portée à notre première hypothèse nous a amené à rendre plus clair que la désignation de l'activisme en ligne comme du travail ne doit pas servir à en diminuer le sens, ou à obscurcir le potentiel subversif des actions que posent les participantes à cette recherche.

Les autres participantes ont toutes, à différents égards, cautionné cette hypothèse; la courte réponse de Rachel confirme la pertinence de soumettre cette affirmation à des femmes ayant déjà un niveau de réflexions féministes sur Facebook et sur le travail :

C'est vraiment intéressant. Je pense qu'il y a un parallèle à faire avec... Techniquement, mettons les femmes qui « travaillent » pas et qui restent à la maison. Ce n'est pas parce que tu travailles pas à l'extérieur que tu travailles pas. Fait que ouais y'a sûrement quelque chose d'intéressant à réfléchir là-dedans. Il y a une posture différente que quand tu le fais de façon bénévole.

Pour Rachel, le lien avec le travail gratuit des femmes est apparu rapidement. Qualifier la gestion d'une page Facebook comme du travail semblait nouveau pour les participantes. En les questionnant de cette façon, nous espérions justement entendre leurs réflexions, mais aussi offrir une nouvelle grille d'analyse pour leurs activités. La co-construction du savoir a comme idéal résultant que la chercheuse comme la participante quittent avec des clés d'analyse supplémentaires face à une situation donnée (Godrie, 2019). Mathilde nous paraissait aussi repartir de l'entrevue avec de nouveaux mots pour décrire une situation qu'elle connaît intimement :

Oui! Oui! Je ne l'avais pas envisagé comme ça, mais je pense que oui. Oui certainement. En fait c'est d'autant plus... D'autant plus ironique parce qu'on met tous ce temps-là, toute cette énergie-là dans une machine, qui encore une fois, dirigée par des hommes. Pis encore là, on commercialise une idéologie *slash* un mouvement.

Quant à Jeanne, elle réagissait à notre hypothèse en intégrant dans la notion de travail le militantisme en général, pas seulement dans le contexte du modèle économique de Facebook :

Mais comme j'ai l'impression que tsé c'est tout le temps un travail, même tsé d'être féministe c'est un travail là tsé. C'est un travail de lutte, c'est un travail de réflexion, de remise en question, de déconstruction. Puis tsé, je pense que c'est vrai qu'en étant militante sur Facebook, en gérant une page c'est clairement un travail... puis comme quand je le faisais pour [sa page précédente], c'était clairement plus lourd parce que j'étais pas payée pour

faire ce travail-là. Maintenant je suis payée, fait que c'est peut-être pour cette raison-là que c'est plus ancré maintenant, ce que je veux faire avec ça, mais oui clairement c'est du travail. C'est du travail qui est souvent invisible un peu, puis qu'on prend pour acquis, puis qu'on pense qu'on est en train de faire comme du loisir là, un peu, mais tsé au final non là, je pense que ça fait partie de la plateforme qui use de ça pour faire de l'argent.

Parlant de l'hypothèse, Adèle montrait une grande lucidité par rapport au modèle économique de Facebook, mais aussi un pragmatisme par rapport à l'utilité du site :

Je pense que clairement de ce point de vue là c'est pas une plateforme parfaite, parce que même dans un monde idéal si on pouvait se regrouper sur un endroit qui profite pas à des capitalistes, puis où tsé... où y'aurait pas tous ces clics-là qui profiteraient à d'autres, ce serait optimal... Je pense que c'est un peu un compromis d'être sur Facebook. Pour des modes... je veux dire, particulièrement d'un point de vue militant.

Sarah, quant à elle, liait le concept de travail à deux aspects, un faisant partie de ce chapitre, un qui dépasse notre recherche. D'abord, elle lie l'appellation « travail » à la professionnalisation qu'elle constate autour d'elle sur Facebook. C'est aussi la réflexion qui a été évoquée par Éliane, qui trouvait le concept pertinent surtout dans le cadre de son senti par rapport aux actions qu'elles constatent sur Facebook. Comme pour Sarah, c'est à travers le professionnalisme que demande ce qu'elle fait sur Facebook qu'elle voit surtout le lien avec le travail :

Je vois aussi le même genre de *pattern*, fait que complètement comme du travail. [...] Mettons la définition de ton travail dépend de ça, que ça soit tout le temps bien fait, etc. Fait que je le vois comme ça, mais aussi comme un travail, un peu, politique.

Pour revenir à Sarah, elle a apporté une deuxième réflexion, qui élargi le débat à l'effet de la machine de Facebook sur l'état de l'information, du journalisme, forte de ses études en communication en cours :

Ben genre [les médias d'information] perdent leurs revenus toute de côté-là, pour le donner gratuitement sur Facebook, mais y'ont comme pas le

choix s'ils veulent être lus... Ouais ça va pas super bien dans l'industrie des médias à ce niveau-là... C'est comme une espèce de paradoxe, puis on ne peut pas s'en sortir vraiment, on est comme coincées là-dedans, à moins qu'il y ait de la légifération [sic] du côté du gouvernement. Je l'aurais pas mis dans ces mots-là, mais je trouve ça très intéressant.

Avant de repartir avec ce nouveau mot pour désigner un processus qu'elle connaissait déjà, Sarah a ainsi soumis cette réflexion sur l'effet de Facebook sur la qualité de l'information, et sur la survie des médias traditionnels. Cette considération dépasse le cadre de notre recherche, quoiqu'elle n'est pas sans importance.

4.6 Conclusion

Ainsi, nous avons exploré dans ce chapitre les entrevues réalisées avec les participantes sous la loupe de la première partie de notre cadre théorique. Non seulement les entrevues avec les participantes ont permis de déceler certaines caractéristiques du travail gratuit en ligne dans la description de leurs activités et leurs réalités sur le site, mais l'utilisation du terme « travail » et de son champ lexical nous confirme que la conceptualisation du travail en ligne n'est pas, justement, qu'une théorisation. À travers différentes caractéristiques du travail des femmes, du travail gratuit et du travail en ligne, nous avons retrouvé dans les entrevues réalisées plusieurs preuves pouvant soutenir notre première hypothèse. Nous pouvons ainsi affirmer que le modèle économique de Facebook, basé sur la publicité, elle-même basée sur les « activités » et donc les données de ses utilisatrices, se nourrit du travail de ces utilisatrices. Les actions qu'elles posent sur le site correspondent, sous plusieurs aspects décrits dans ce chapitre, à une forme invisible de travail.

Nos analyses soulignent également l'importance d'infuser cette discussion sur le travail d'une analyse genré du travail en ligne, aspect largement ignoré dans la littérature. Notre analyse repose donc à la fois sur le concept de travail en ligne et sur les

théorisations féministes du travail, dans notre cas réalisées par les féministes matérialistes françaises. À la suite de plusieurs autrices, nous considérons que les théories du travail en ligne deviennent plus pertinentes lorsque liées à des théories féministes sur le travail (Jarrett, 2015; Arcy, 2016) et lorsqu'elles sont mises en dialogue avec l'expérience d'utilisatrices, ou, encore mieux, de gestionnaires de pages ou groupes Facebook (Gleeson, 2016). Si les défenses des théories du travail en ligne à l'aide de description de son modèle économique ont été souvent faites et ont leur intérêt (Fuchs et Sevignani, 2013; Fuchs, 2017), nous avons fait cette démonstration à l'aide de réalités exprimées par des femmes utilisatrices de Facebook. Cette recherche met ainsi en lumière non seulement une réalité peu explorée, mais aussi à l'aide d'une méthode peu utilisée. Dans le prochain chapitre, nous changeons de lunettes d'analyse pour celles des émotions dans les mouvements sociaux. Ce champ d'études nous permet de montrer d'autres côtés des expériences des participantes.

CHAPITRE V

LES ÉMOTIONS DE L'ACTIVISME EN LIGNE

Le dernier chapitre de ce mémoire s'intéresse aux entrevues réalisées à la lumière de la deuxième partie de notre cadre théorique. Nous examinons donc quelles émotions, quels sentiments ont été exprimés par les participantes au cours des entrevues, mais aussi comment s'expriment ces émotions, lesquelles sont mobilisatrices et lesquelles sont source de démobilisation.

En l'absence d'une méthodologie de recherche convaincante se rapportant aux émotions dans l'activisme en ligne, et en accordance avec notre méthodologie qualitative et féministe, nous prenons au mot les participantes dans leurs descriptions de leurs ressentis. Nous minimisons le plus possible nos propres suppositions par rapport aux sentiments des participantes, quoique notre propre subjectivité ne peut pas être complètement évacuée de la présente recherche (Bourdieu, 1980).

Nous ouvrons ce chapitre avec la question du travail émotionnel. Cette idée fait le lien entre les deux parties de notre cadre théorique, par son ancrage dans les écrits féministes sur le travail et dans le champ d'études des émotions. En plus de tirer beaucoup de ses bases des études féministes par ses préoccupations des dynamiques de genre (voir Hochschild, 1979), le concept est aussi beaucoup utilisé dans le champ de recherche sur les émotions dans les mouvements sociaux. La deuxième section se penche sur la solidarité, une émotion bien présente dans les entrevues et particulièrement importante dans notre cadre (Flam et King, 2005). La section suivante

concerne la non-mixité choisie par les participantes, en tant que sources d'émotions dans leur activisme. Nous abordons ensuite le harcèlement en ligne; il est traité dans ce chapitre puisque c'est à la lumière des émotions face au harcèlement qu'il fut abordé par les participantes. La section suivante se penche sur le stress et l'anxiété vécus par les participantes. Nous nous interrogerons sur le potentiel démobilisateur de l'anxiété vécue, puisqu'elle peut mener à une fuite, un évitement de l'activisme. Nous abordons ensuite la dichotomie honte/fierté, dite particulièrement mobilisatrice selon certaines autrices (Gould, 2002), en examinant les motivations et la reconnaissance reçues par les participantes. Nous concluons ce chapitre, comme le précédent, par l'analyse séparée des réflexions des participantes sur notre hypothèse concernant les émotions dans l'activisme en ligne.

Cette section rejette la séparation raison/émotion, attendue dans ce champ de recherche (Gould, 2010), mais aussi la division virtuel/réel nous venant du champ des communications. Si les émotions vécues sans présence physique ont été abordées dans la recherche (voir Bosco, 2006), nous tenons à réaffirmer l'hypothèse, tirée de la littérature, qui traverse ce mémoire : les émotions vécues par les participantes dans le contexte de leur activisme sur Facebook ou sur le site plus largement ne sont absolument pas « virtuelles ». Elles ne sont pas séparées du quotidien ou « irréelles » parce qu'elles trouvent leur source sur Internet.

5.1 Travail émotionnel

Le travail émotionnel est un concept particulièrement important parce qu'il représente un lien entre la description des activités faites en ligne par les participantes comme un travail et l'analyse des émotions présente dans l'activisme réalisé sur Facebook. Le concept et ses corollaires, développés par Hochschild dans son article *Emotion Work, Feeling Rules and Social Structure* (1979), et son livre *The Managed Heart* (1983), constituent une idéation de la gestion des émotions par les humains particulièrement

influyente dans le champ de l'étude des émotions. Dans le contexte des mouvements sociaux, le travail émotionnel représente l'effort fait par les activistes pour gérer leurs émotions et celles des autres, ainsi que les expressions de ces émotions. Un procédé parfois conscient, mais surtout automatique, ce travail sert les buts du mouvement en permettant d'entretenir les liens sociaux qui permettent sa continuité (Taylor et Rupp, 2002) et peuvent même être thérapeutiques pour les activistes (de Volo, 2006).

Il est important de mentionner aussi que l'intérêt du concept réside aussi dans son ubiquité dans le langage militant féministe. L'idée a fait son chemin depuis ses premières définitions et est largement utilisée, par exemple, dans des discussions féministes sur Facebook. Ce fait prouve sans doute la résonance du concept, son utilité pour expliquer les vécus de personnes marginalisées et, pour nous, l'importance et la qualité du travail d'Hochschild (1979; 1983), puisque les définitions militantes, qui réfèrent ou non explicitement à ses travaux, sont très proches des explications originales. Par exemple, le site *Everyday Feminism*, une ressource très connue et appréciée, quoiqu'américaine, pour la vulgarisation de théories et concepts féministes, définit ainsi le travail émotionnel :

Emotional labor is the exertion of energy for the purpose of addressing people's feelings, making people comfortable, or living up to social expectations. It's called "emotional labor" because it ends up using – and often draining – our emotional resources (Weiss, 2016).

Bref, non seulement le concept est important dans le champ de recherche des émotions dans les mouvements sociaux, qui compose cette deuxième partie de notre cadre théorique en plus de partager des clés théoriques avec la première partie de notre cadre théorique, mais il est aussi largement utilisé dans les cercles militants qui sont les sujets de cette recherche.

Ensuite, si les participantes n'utilisent pas nécessairement l'expression exacte de « travail émotionnel », nous trouvons dans leurs explications des exemples du

processus à plusieurs reprises, et sous plusieurs formes. Plus précisément, le travail émotionnel décrit par les participantes implique la gestion de leurs émotions et de l'expression de celles-ci dans le but de contrôler l'image qui est présentée au monde, dans le cas de pages publiques surtout. Par exemple, comme souligné dans la littérature, les activistes peuvent vouloir présenter un visage public « rationnel » plutôt qu'« émotif » (malgré une critique d'une telle dichotomie), pour de multiples raisons, mais surtout pour servir les buts du mouvement (Groves, 1997). Ainsi, certaines participantes veulent montrer certaines émotions et en cacher d'autres afin de convaincre, plaire ou ne pas déplaire. Éliane, dont le projet publicisé sur la page dépend de diverses subventions, nous parlait ainsi du visage public qu'elle et les autres membres de son groupe ont décidé de montrer :

Donc [sur la page Facebook] disons, on peut pas se permettre d'être fâchées, ou de le montrer, ou d'être exaspérées, ou de trouver comme ça c'est de la *marde*, on peut pas se permettre ces genres d'exubérations [sic] qu'on pourrait plus retrouver dans un militantisme parfaitement honnête, je trouve.

Éliane l'exprime comme l'aveu de ne pas être « honnête » dans la présentation de ses sentiments et ceux de ses collègues sur leur page Facebook, ce que nous lisons comme un exemple clair de la gestion d'émotions en vue des buts d'un mouvement, des actions nécessaires à un mouvement social, rappelons-nous (Taylor et Rupp, 2002). Ainsi, Éliane et ses collègues sont très conscientes de l'importance des émotions présentées ou non sur leur page Facebook, dans le sens où elles se gardent d'exprimer trop de colère (« c'est de la *marde* »), ce qui pourrait par exemple les faire sembler irrationnelles (revoir Groves, 1997). Cela dit, le groupe de gestion de la page tient à ne pas sembler complètement dénué d'émotions sur la page, ce qui nous indique bien qu'il ne s'agit pas par Éliane d'un rejet des émotions non plus :

Mais c'est pas le visage qui serait tellement positif et propre qu'on n'aurait rien à se reprocher. Dans le sens que on veut garder ce visage humain là, tsé il y a du vrai monde dans le projet, puis y'a du vrai monde qui

s'intéresse, puis qui s'inquiète, puis qui se questionne, puis qui veulent s'améliorer.

La situation de Rachel est similaire, elle qui gérait une page publique de très grande taille. Elle nous expliquait qu'elle et les autres administratrices de la page s'étaient engagées à offrir un espace de partage positif sur leur page, et que cela voulait dire pour elle de contrôler les commentaires publics sur la page pour garder ceux-ci positifs. Ainsi, les administratrices de cette page se sentaient engagées envers les collaboratrices de la page, mais aussi pour les gens qui la visitaient, à garder les commentaires sur la page exempts de haine, d'insultes et d'intimidation, par exemple, ce qui impliquait beaucoup de travail de leur part.

Quoique la volonté de garder la page positive et sécuritaire pour les gens qui leur offrait des témoignages était bien présente, Rachel nous disait bien que la tâche s'est avérée extrêmement difficile : « C'est impossible de garantir un espace sur Facebook 100 % *safe*... Fait que y'a sûrement des gens qui se sont couchés avec un goût amer dans la bouche malgré tout, là... ». Pour la page de Rosalie, qui contrairement à celle d'Éliane ou de Rachel a pour but avoué d'être « combattive », une proportion de commentaires négatifs semble être permise par le groupe d'administratrice, mais une ligne est quand même tracée :

Fait que dans ce sens-là, s'il y avait des commentaires, comme, négatifs, ben un commentaire purement négatif, ça ne serait pas grave, mais un commentaire qui attaque des gens, ça ça serait vraiment grave. C'est ce qui est arrivé avec la fille qui était venue comme, attaquer les femmes musulmanes tsé. Puis vu que c'est une page de combat tsé, il faut répondre. Il faut comme pas se laisser attaquer sans, sans se défendre.

Il y a ainsi une différence importante dans le travail émotionnel réalisé par les participantes selon les buts de leur page. Il n'est pas question d'une « quantité » de travail émotionnel, ce serait impossible à quantifier, mais plutôt du type de travail. Les expressions d'émotions « permises » ou bienvenues sur la page, autant dans leurs

propres publications que dans les commentaires du public, changent selon la vision qu'a le groupe de gestion des buts de la page. Rachel et ses collègues désiraient offrir un environnement positif, et donc travaillaient à limiter les réactions négatives. Rosalie disait plutôt que les commentaires négatifs ont leur place sur leur page, tant qu'ils ne tombent pas dans les attaques personnelles. Le travail émotionnel présenté sur les pages Facebook ne se limite donc pas au contenu partagé, mais inclut tous les efforts déployés pour contrôler les émotions présentes. Tenter de contrôler ou diriger les émotions sur leurs pages Facebook afin de maintenir et recruter des collaboratrices, des subventionnaires ou un public spécifique correspond à l'application des normes d'émotions (Taylor et Whittier, 1995).

Quant aux groupes Facebook, les administratrices y ont aussi réalisé du travail émotionnel, quoique celui-ci s'exprime un peu différemment. Selon les participantes, le travail consiste surtout à minimiser les émotions trop fortes afin de garder les conversations rationnelles, instructives, et plaisantes pour les membres :

Heum, non seulement je patrouillais, mais c'est vraiment de jauger de la qualité de ses interventions c'est ça qui prend du temps-là, de pas embarquer comme, dans les tirades émotives... De pas... C'est ça c'est le recul qui prend du temps. C'est la réflexion. C'est comme, l'intervention posée... écoute, c'est une job d'éducatrice, *men*, en garderie là. (Léa).

Pour Adèle, qui gère un groupe moins perçu comme un espace de débat, mais plutôt un groupe d'organisation politique, les normes d'émotions (Hochschild, 1979) sont bien comprises dans le groupe et l'expression de certaines émotions est inappropriée :

Oui c'est ça, fait qu'il n'y a pas eu tant de défoulage [sic] comme j'en ai vu sur d'autres groupes... Je pense que le monde se garde une petite gêne parce que... Parce que sinon tu vas... C'est ça, tsé après tu vas être dans un regroupement *x* pour ton travail, tu vas les croiser... Le monde se croise!

En plus de la perspective de rencontrer les membres dans des contextes de face à face hors-ligne, Adèle souligne le fait que l'expression des émotions non désirée dans le groupe (le « défoulement ») a d'autres exutoires :

[C'est] assez diplomatique sur le groupe, puis après des fois, si t'as des choses... Tsé moins publiquement partageables, ça se passe comme ailleurs, tsé soit autour d'une bière, ou ben sur d'autres groupes Facebook ou t'es comme... avec tes amies puis que... tu peux leur écrire « Franchement ça dont ben pas d'allure cette affaire-là! ».

Pour Rosalie, la situation est légèrement différente parce que complexe : le groupe privé Facebook qu'elle gère est un espace de recrutement pour le projet publicisé sur la page Facebook publique. Ainsi, la quantité de travail émotionnel réalisé sur le groupe est importante. Elle nous dit devoir fabriquer plusieurs émotions :

Ben genre... Que les gens soient excités par [le projet] mettons... Aient le goût de participer, fait qu'il y a une espèce de sentiment de « Yay c'est *le fun* [le projet]! » Tsé comme, « Ça va être *le fun*, fait que comme, moi j'ai hâte, fait que vous devriez avoir le goût de venir ». Puis aussi de liberté un peu là, comme « Vous pouvez parler de ce que vous voulez! »... Puis aussi comme de... Pas de *professionnalisme*, mais comme de... Ce qu'on fait c'est bon, puis vous êtes bonnes, puisque vous faites c'est bon, puis de fierté de ce qu'on fait tsé.

Quand nous lui avons demandé ce qui lui prend le plus d'énergie dans ses activités sur Facebook, c'est vraiment sur cet aspect que Rosalie a insisté :

Heu... Ouais ce qui prend le plus d'énergie, c'est recruter des gens pour [le projet] puis comme, tsé... Ce que je projette dans le groupe... Parce que mettons... Même si moi, mettons ça me tente pas, puis que je suis fatiguée, ben je veux pas contaminer les autres avec cette attitude-là. Fait que je veux pas que ça paraisse. Je veux pas avoir l'air agacée des autres. Je veux pas avoir l'air impatiente. Je ne veux pas avoir l'air fâchée ou déçue des gens.

Pour clore cette section, plusieurs autres administratrices de pages Facebook nous ont parlé de groupes privés dédiés à la gestion de la page. Contrairement au groupe géré

par Rosalie, ces groupes ne sont pas des espaces de recrutement, mais plutôt d'organisation. L'expression d'émotions est donc différente du groupe de recrutement de Rosalie, ou des groupes de discussions de Léa ou Adèle. Toutes les administratrices travaillant en équipe avaient des manières de communiquer entre elles soit par Facebook sur Messenger (l'application de messagerie), soit sur un groupe privé ou alors surtout en face à face (Mathilde et Sarah). Certaines nous ont parlé plus en profondeur de ces discussions privées. Pour Éliane, qui présente un visage si contrôlé sur la page Facebook qu'elle gère, les conversations privées, en ligne ou hors ligne, permettent l'expression de leurs véritables sentiments :

Ouais, on en parle de manière décomplexée. On est des fois enragées, on est des fois découragées, tristes.... On se met pas de barrières entre nous [...] Ouais, un aspect exutoire, ventilateur, on peut le dire comme ça. Ouais, on se plaît à imaginer les gens s'ils nous entendaient des fois dans les couloirs, parler entre nous... Genre « hey y'en ont dedans! » (rires).

Comme cité plus haut, Adèle fait aussi partie d'un petit groupe privé qui est pertinent dans cette section, puisque c'est là que sont exprimées les émotions qui ne peuvent l'être sur le groupe plus large qu'elle gère. Un petit groupe d'amies existent comme un espace de défoulement directement lié au groupe plus large :

Avec certaines amies on a un groupe, ou on est comme 5... Des fois ça sert d'endroit pour aller se défouler quand y a des trucs qui ne font pas notre affaire [...]. Pis je soupçonne qu'il y a d'autres membres qui ont ce genre de pratiques là, ou qui vont s'écrire pour dire « Aaah, as-tu vu ce que telle personne a posté, ça a tellement pas rapport! ».

Nous voyons dans ces groupes parallèles un partage d'émotions qui est souvent souligné dans la littérature comme indispensable à un mouvement social, surtout lorsqu'il s'approche de l'expression de colère contre des opposants et d'affections entre militantes (Jasper, 1998; Flam, 1990). Cela dit, énoncer qu'il ressortirait de nos entrevues la présence d'un travail émotionnel en public tandis qu'il y aurait une

expression libre d'émotions en privé simplifierait non seulement des phénomènes très complexes, mais ignorerait aussi le caractère social du travail émotionnel. La littérature suggère un travail émotionnel constant, entre activistes et public (Gould, 2002), certainement comme le montre le début de cette section, mais aussi entre activistes. L'expression libre de colère que nous explorions ci-haut, peut avoir l'air de l'*absence* de travail émotionnel, mais celui-ci inclut aussi, notamment selon Bosco (2016), l'action de rendre légitime certaines émotions entre activistes. Partager la colère ressentie devant l'injustice (Éliane) ou échanger l'incrédulité devant les pratiques militantes ou les idées d'autres personnes (Adèle) fait aussi partie du travail émotionnel dans l'activisme. Ce processus de partage et de légitimation d'émotions est également typique des groupes féministes de prise de conscience collective (Keller, 2012), menant à la création de solidarité entre les activistes qui composent les groupes de gestion des pages et groupes Facebook. Il s'agit, logiquement, de la prochaine section de notre analyse.

5.2 Solidarité et amitié

La solidarité et l'amitié entre militantes sont identifiées dans la recherche comme un apport important à la continuation de la mobilisation (Flam et King, 2005). Chez les participantes, deux situations relatives à l'amitié se sont surtout présentées : certaines participantes étaient d'abord réunies par amitié, puis ont commencé à militer ensemble, et d'autres sont réunies par leur militantisme avec d'autres femmes et y ont trouvé de l'amitié ensuite.

Cela dit, l'amitié entre militantes ne peut pas être vue seulement de manière positive, puisque ce serait simplifier, encore une fois, un phénomène humain complexe. Comme l'explique Flam (2005), l'amitié est par définition exclusive, et donc peut desservir la cause en rendant difficile l'inclusion de nouvelles personnes dans un mouvement social. Pour nos participantes, qui font somme toute partie de petits groupes militants,

c'est un écueil possible. Cela dit, cette section montre particulièrement bien que peu importe les résultats d'une mobilisation, dans ce cas-ci le nombre de mentions j'aime ou de membres du groupe Facebook, par exemple, c'est en grande partie le plaisir de militer qui explique la continuation de l'engagement politique (Goodwin *et al.*, 2001).

Effectivement, quoique l'amitié et la solidarité soient différentes, les deux émotions sont apparues dans les entrevues comme un gage important de la continuité de l'engagement. Avant tout, c'est à l'intérieur du petit groupe d'activistes que peut s'exprimer la solidarité ressentie et exprimée par les participantes. Travailler en équipe semblait définitivement incontournable pour les participantes, notamment parce que la charge de travail est importante, comme le disait Rachel :

C'est arrivé des fois que quelqu'un qui dise « moi en fin de semaine j'ai besoin de me reposer, fait que... ». Quand t'es six, c'est pas grave qu'une personne te dise « Ok moi je disparaissais pour la fin de semaine, je reviens lundi », il reste quand même assez de monde pour faire le travail.

Rachel nous a d'ailleurs exprimé très clairement que les membres du groupe de gestion de la page partageaient ce sentiment commun : « Oui, entre les 6 administratrices, on était... [...] on avait une solidarité entre nous ». En fait, il n'y a pas de grande différence dans la solidarité exprimée par les participantes selon si elles étaient amies avant la création de la page ou du groupe Facebook ou si elles ont formé des liens après-coup. Dans tous les cas, les participantes travaillant en groupe nous ont parlé dans des termes similaires de la solidarité et l'amitié vécue, émotions mises ensemble ici parce que très liées. Pour Mathilde, par exemple, les liens entre les activistes rendent tout simplement possible le travail à faire ensemble :

On est moins, je pense qu'on, entre autres, on est devenues amies à travers ce groupe-là. Je pense que c'était les intérêts communs qui nous ont rapprochées, mais je pense qu'on a développé plus que juste un intérêt commun, je pense qu'à la base c'est des personnes que je suis contente de revoir chaque fois, puis *tsé* venir en réunion, c'est pas taxant, *tsé* on est comme, ça va être *le fun*, *tsé* c'est *cool*, *tsé* on se fait confiance, pi tout.

Cette solidarité permet d'ailleurs pour Mathilde, comme pour Rachel ci-haut, de partager le travail et l'effort, afin que chaque membre puisse conserver sa santé mentale dans les actions qu'elles réalisent. Pour Sarah, qui fait partie d'un groupe qui se partage des textes écrits par les membres, la solidarité est aussi thérapeutique (De Volo, 2006) :

Puis là les filles vont aller voir le texte puis c'est ça après ça dans la conversation Messenger c'est comme « Ha wow, moi aussi je me sens comme ça genre ». C'est juste, c'est tout le temps le fait c'est comme une espèce de thérapie genre d'abord entre nous, parce que genre on se rend compte que « Mon dieu, ben là ça me donne une idée, je vais écrire un texte sur telle affaire, parce que moi aussi genre dans telle situation je me sens comme ça puis comme ça », puis je te dirais c'est ça qui est vraiment *cool*, c'est que ça, c'est le fait de se sentir comprise par quelqu'un qui est pas toi. Tu sais quelqu'un qui dit genre « Moi aussi je vis cette situation-là », *tsé*.

Alicia nous disait aussi qu'il s'opère un certain mentorat, une entraide entre les membres plus expérimentées, plus avancées dans leurs études face à celles qui le sont moins :

Donc forcément tu as des liens d'amitié assez évidents. [...] On est quelques-unes à être au bac, mais les anciennes c'est vraiment, c'était des personnes à la maîtrise et rien que ça. En fait ça aide, si jamais t'as besoin de conseils, si jamais t'as besoin de contacts dans quelque domaine que ce soit, ça peut t'aider.

Il est important de mentionner que dans le cas où les participantes n'étaient pas amies avant l'engagement militant avec leurs collègues, cette amitié ou solidarité entre les militantes s'opère même sans rencontres physiques. Appuyé dans la littérature (Bosco, 2016), ce fait vient renforcer l'hypothèse de ce mémoire, qui veut que les sentiments passant par le médium qu'est l'Internet, ou Facebook, ne soient pas moins « vrais » ou « réels » que ceux vécus hors ligne. Par exemple, Rosalie et Rachel nous ont toutes deux parlé de solidarité et d'amitié, de façons différentes, en insistant sur l'amitié : « mine de rien on est devenu un réseau, on est amies et c'est un gros réseau, on est une trentaine dans le groupe » (Rosalie) ou plutôt sur la solidarité :

Oui, je pense que.... je pense qu'on s'est donné beaucoup de validation dans la façon dont on prenait des décisions puis... Par contraste, de te rendre compte que la position par défaut des autres administratrices c'est d'avoir confiance en ton jugement... C'est comme « Ha ça fait du bien! ». J'ai pas besoin de donner deux heures d'explications. Si je dis, écoute, « moi je juge que ça, ça dépasse la limite », les autres vont faire « *Ok*, ben si t'es pas à l'aise, on fait ça » sans donner plus d'explications. *Woowow*, ça, c'est une belle expérience (Rachel).

Dans les deux cas, Rachel et Rosalie, elles ont clairement dit que ces liens se sont créés sans rencontres physiques.

Sinon, de travailler en équipe permet aussi de partager la charge émotionnelle présente dans la gestion des pages ou groupes Facebook des participantes. Par exemple, les participantes parlaient beaucoup de l'action de se consulter dans le groupe de gestion afin de décider ensemble de la manière de gérer des situations difficiles. Cela permet de partager le travail émotionnel nécessaire pour répondre à un commentaire désobligeant ou à une situation de harcèlement. Au niveau émotionnel, Sarah, qui a d'abord géré toute seule la page Facebook, nous a bien expliqué les aspects positifs du travail en équipe :

Puis donc je te dirais que le gros désavantage quand t'es toute seule c'est que y'a vraiment beaucoup de pression... Puis que c'est aliénant, veut veut pas. Puis le fait de travailler en équipe je trouve super parce que de un, t'as moins de pression, de deux t'es plusieurs personnes à regarder le contenu [...].

Bref, la solidarité et l'amitié vécues entre les participantes à cette recherche réaffirment les idées, tirées de la littérature, que ces émotions positives sont une grande source de motivation à la continuation de l'engagement politique (Goodwin *et al.*, 2001; Flam et King, 2005) et peuvent se développer sans contact physique entre les personnes (Bosco, 2016).

Ensuite, les entrevues ont fait ressortir certains problèmes qui peuvent émerger de la solidarité entre militantes, comme écrit dans l'introduction de cette section. En effet, des désaccords surviennent particulièrement, comme le suggèrent certains écrits, au niveau de la prise de décision, soit dans le processus, ou le résultat (Flam, 2005). Comme nous le disait Rachel, le mode de prise de décision, semblant émaner d'une solidarité souhaitée entre les membres du groupe de gestion de la page, a mené à ce qu'une membre quitte ce groupe :

Oui, on fonctionne en collégialité, à l'unanimité tout le temps... C'est une des raisons en fait pour laquelle la 7^e personne est partie... Elle était vraiment pas d'accord avec une décision qu'on avait prise, elle ne pouvait pas se rallier à la décision, fait qu'elle a décidé de quitter. [...]. Ben ça a pas été un moment agréable, ça a été assez conflictuel.

Les textes consultés dans le cadre de cette recherche ne s'entendent pas sur le résultat d'une structure d'amitié exclusive dans un mouvement militant; alors que Silke Roth (2005) conclut que les membres d'un groupe se sentant marginalisés dans celui-ci ont tendance à le quitter, Francesca Polletta (2002) écrit plutôt que cette structure résulte en d'importants conflits sur la démocratie interne, mais pas nécessairement de départs. Dans le cas de nos participantes, on parle de très petits groupes militants. Ainsi, les solutions suggérées par la littérature de ce champ de recherche concernent parfois des réseaux de militance très étendus, et ne sont donc pas toujours applicables. Cela dit, dans le cas des conflits évoqués par les participantes à cette recherche, la tendance semble plutôt celle détaillée par Roth, c'est-à-dire que lorsqu'une membre du groupe sent des différences importantes entre elles et le groupe, elle le quitte. Ces différences peuvent se trouver dans les modes de prises de décisions ou les visions du groupe, comme dans le cas de la page de Rachel, ci-haut. Les différences peuvent être théoriques, ou très concrètes.

Comme nous le mentionnions au chapitre précédent, Rosalie nous avait décrit un conflit dans le groupe de gestion, qui émanait du fait qu'une membre ne publiait pas

correctement, ou au mauvais moment, sur la page Facebook du projet. Finalement, la personne a quitté le groupe de gestion de la page. Après avoir publié par erreur sur la page plutôt que sur sa page personnelle, l'équipe a dû corriger l'erreur :

C'était pas écrit dans un français correct non plus. On était comme mal à l'aise... [...] Je pense qu'on lui a juste dit « on a effacé ton message, parce que ça *fittait* pas vraiment tsé... » Puis là elle a demandé d'être retirée comme administratrice... On avait juste pas anticipé, je pense, à quel point ça serait ça aurait vraiment pu nécessiter beaucoup d'accompagnement... Puis j'ai pas le temps tsé, on avait pas le temps de donner cet accompagnement-là, fais que ça a pas marché.

Ainsi, les normes et règles de ce qui peut être publié sur la page, du moment opportun pour les publications et du format qu'elles devraient prendre n'étaient pas explicites; en l'absence d'accompagnement pour l'apprentissage, cette personne s'est ainsi retrouvée marginalisée du groupe. Comme elle l'exprimait à un autre moment, Rosalie, en tant qu'initiatrice du projet, sent une pression particulièrement forte d'inclure les nouvelles membres, quelque chose qui demande beaucoup de travail émotionnel, d'énergie et d'efforts :

Ouais, je fais vraiment attention à la façon dont je communique dans un groupe, de peur de créer un climat qui serait pas propice à ce qu'elles s'épanouissent, puis à prendre leur place. Mais je pourrais en faire vraiment plus, sauf que j'ai, on dirait que j'ai plus l'énergie ou le goût tsé, de faire plus d'accompagnement.

D'autres participantes nous ont aussi parlé de la difficulté d'inclure de nouvelles personnes dans leur groupe, aussi bien intentionnées soient ces nouvelles personnes. Dans le cas de Mathilde, l'intégration a été réussie malgré les difficultés :

Ben oui pour nous c'était vraiment important de travailler de manière horizontale, c'est sûr que là on a eu des nouvelles personnes qui se sont ajoutées, et c'est un peu plus difficile parce qu'on a remarqué en fait qu'on a pas nécessairement le même niveau de connaissances sur le féminisme, puis en fait par automatisme je pense qu'elles se sont beaucoup rejoint à

nous prendre un peu une figure de proue et nous ça nous rendait très mal à l'aise [...], mais au final on a réussi, je pense que c'était bénéfique parce qu'on a pu travailler ensemble sur comme, ha qu'est-ce que tu ne comprends pas sur ce thème-là, on a pu vraiment je pense collaborer et jouer sur les forces et faiblesses de tout le monde [...].

Éliane nous a aussi dit que l'apparente amitié entre les membres du groupe peut avoir un effet négatif sur le recrutement, puisque le groupe de militantes est tissé serré, même s'il se veut accueillant :

Fait que finalement ouais, ça doit leur demander du courage de venir nous voir aussi, quand ils voient juste comme une gang qui se connaît puis qui travaille ensemble... mais les gens qui le font... On accueille tout le monde nous autres, sans discrimination... à part de genre (rires).

Éliane nous disait d'ailleurs, faisant écho à la recherche de Roth (2005) citée plus haut, que seuls des différents idéologiques pourraient la mener à quitter le groupe :

Je pense que la seule affaire qui pourrait me faire perdre l'envie de faire ça, ce serait si j'avais des manières de voir ça qui serait différente de mettons... Moi je vois ça différemment de tout le monde. Je ne voudrais pas imposer ma vision, puis je serais comme « ha, c'est pas ça que j'ai en tête » [...].

Ainsi, ces témoignages permettent d'affirmer, comme d'autres l'ont fait avant nous, que la solidarité et l'amitié entre militantes peuvent aussi mener des membres moins au centre des solidarités et amitiés à le quitter. Rosalie semblait dire que le départ d'une membre était un échec de l'accompagnement qu'aurait dû recevoir cette personne pour assurer son intégration dans l'administration de la page. Quant à Rachel, le départ d'une personne du groupe de gestion a renforcé la solidarité chez les membres restantes, qui ont fait face ensemble à ce conflit organisationnel et traversé ensemble ce moment difficile. Le conflit ayant précédé le départ s'était déroulé entre deux personnes, mais concernait une décision de groupe. Les administratrices restantes ont pu revenir ensemble sur les événements et ont déploré qu'une d'entre elles ait été « ciblée »

particulièrement alors que leur fonctionnement de prise de décision par unanimité était censé éviter ce type de conflit. Somme toute, le groupe s'est retrouvé plus solidaire, parce qu'elles ont pu se soutenir mutuellement durant ce conflit.

Cette section permet quand même de démontrer l'importance de la solidarité chez les participantes à cette recherche, puisque peu d'entre elles souhaitent gérer leur page Facebook seule, de manière bénévole, comme dans le cas de Rachel : « Je pense que si je me retrouvais seule comme administratrice, je réfléchirais à fermer la page ». Sarah nous exprimait un point de vue similaire, qui est assez constant en fait chez les participantes qui militent en groupe. Lorsque nous lui avons demandé ce qui la ferait arrêter de militer comme elle le fait, elle a répondu :

Ben carrément si les autres filles arrêtent. C'est vraiment le genre de truc qui est comme le plus... Tsé parce que j'imagine qu'il y a peut-être d'autres raisons aussi, mais le truc le plus certain c'est vraiment celui-là...

Pour celles qui le font seules, il y a Adèle, qui souligne que le groupe et la page lui demandent en fait peu de temps dans sa semaine (« J'ai juste continué parce que c'était pas un effort assez grand pour me dire "J'arrête" »). Il y a aussi Jeanne, qui le fait dans le cadre de son travail et qui souligne quand même que d'être seule a l'avantage de rendre plus rapide la réalisation des tâches (« C'est vraiment moins compliqué que de faire affaire à 6 têtes »). Quant à Léa, le fait d'être seule à gérer le groupe Facebook l'a amenée en fait à arrêter d'y mettre du temps. Elle a bien essayé de trouver des collègues pour partager la tâche, en vain. Après avoir fait un appel pour que des gens se joignent à elle pour gérer son groupe, qui compte plus de 600 membres, et après un épisode très difficile au sein du groupe, elle a finalement délaissé celui-ci :

J'en mets plus vraiment en fait depuis un an. D'ailleurs j'ai demandé après l'épisode de la mise en demeure là... j'ai voulu être *nextée* [remplacée à la gestion du groupe]. J'ai demandé... En plus j'ai demandé quelque chose... J'ai dit « hey on pourrait faire des élections! ». [...] Il y a comme personne

qui s'est vraiment proposé. Fait que j'étais comme *fuck*... (rires). [...] je suis encore administratrice, mais je veux dire je suis plus là [...].

Cet épuisement exprimé par Léa, mais par beaucoup d'autres des participantes dans le chapitre précédent a aussi une incidence sur la solidarité pour Rosalie. En répondant à nos questions sur les relations ou non entre les membres du groupe de gestion de la page, et du projet qu'elle gère aussi, elle nous disait :

Parce que oui, sauf que... Un réseau encore faut-il que tu aies l'énergie d'en profiter là [...]. Oui ce réseau-là je pourrais l'exploiter pour faire des activités *nice* avec du monde féministe, mais comme j'ai même pas l'énergie *tsé*.

Ainsi, malgré l'envie de pouvoir profiter des amitiés créées autour du projet, les efforts qu'il demande occupent toute l'espace et l'énergie de Rosalie. Si la solidarité peut être source d'énergie pour d'autres participantes, le travail demandé par le projet empêche Rosalie de sentir l'effet positif de cette solidarité possible.

Finalement, la solidarité qui s'exprime dans le militantisme des participantes dépasse celle sentie dans le petit groupe de gestion de la page ou du groupe Facebook :

Ça fait du bien, en fait, de partager ces expériences-là. Tsé on est très... La grande victoire du patriarcat c'est d'avoir désolidarisé les femmes là... Fait que de se rappeler en fait qu'on est plusieurs... peu importe ton bagage, peu importe ton âge, peu importe, peu importe, peu importe... On est plusieurs en fait à partager ces positions-là, fait que ça, c'est quelque chose qui fait du bien de se rappeler ça (Rachel).

Ainsi pour Rachel, il y a dans la solidarité qui est permise sur l'espace que représente sa page Facebook quelque chose de féministe : la possibilité de recréer une solidarité perdue dans un système patriarcal (Federici, 1975). De la part du public de la page, Sarah soulignait aussi à quel point la réaction du public de la page, l'expression en quelque sorte d'une solidarité, est un sentiment très fort :

Je pense que c'est ça le truc le plus, *rewarding*, c'est vraiment de genre de sentir que t'as été comprise, mais aussi que ton texte y résonne pour quelqu'un d'autre, que y'a une personne qui sent exactement comme toi, genre. [...] Puis c'est comme la chose la plus *nice* qui peut arriver, c'est quand les gens sont comme « ouais genre, c'est *fucking nice* ce texte-là, genre je me sens comme ça aussi »...

Comme le disait Éliane, il se développe une solidarité avec des personnes qui sont aussi militantes féministes sur Facebook qui est source de force :

Mais pour l'instant je choisis de l'utiliser pour ce qu'il permet là, y'a pas d'autres plateformes je trouve qui permet ça, soit un dialogue ou juste une intervisibilité. Ça, ça donne du jus aussi pour continuer là, voir que y'en a d'autres qui travaille à la même cause tsé en même temps que soi, puis de d'autres manières... C'est important!

Comme le souligne aussi Mathilde, de voir d'autres personnes qui luttent est définitivement encourageant :

Puis c'est ça aussi, c'est une solidarité... Je ne connais pas toutes les gens qui luttent tout, constamment tous les jours, mais on lutte ensemble, on lutte pour la même chose.

Ainsi, la solidarité pour les participantes est une question complexe. Si elle est très importante pour la continuation de l'activisme, elle peut parfois être créatrice de conflits, qui peuvent mener au départ de militantes (voir aussi la recherche de Summers-Effler, 2005). Dans les entrevues réalisées, la solidarité a surtout été soulevée comme présente entre les membres du groupe de gestion de la page ou du groupe Facebook. Dans certains cas, la solidarité est également avec d'autres activistes féministes sur la plateforme.

5.3 Non-mixité choisie

Toutes les participantes ont choisi la non-mixité dans leur groupe de gestion de la page ou du groupe, voire dans le groupe en entier, ou dans les personnes représentées sur la page ou dans leurs projets (émissions, conférences). Ce choix de la non-mixité, éminemment politique, peu abordé dans la littérature académique, est assez central dans l'expérience décrite par les participantes de leur militantisme. Nos résultats nous permettent même d'affirmer que la solidarité vécue entre les participantes est permise par la non-mixité qu'elles ont choisie. Notamment, les sentiments, décrits à la section précédente, d'être comprises et soutenues, sont rendus possible par la non-mixité.

Avant tout, la question de savoir si le groupe fonctionnait en non-mixité nous a offert des réponses qui soulignent l'importance de ce choix pour toutes les participantes, quoiqu'à différents niveaux. Pour plusieurs, il était impensable de faire autrement. Comme Éliane nous le décrivait, la mixité a été tentée par son groupe de militantes :

C'est voulu ouais. On voulait être en non-mixité... On a déjà essayé... il y a déjà des hommes qui nous ont proposés tsé « est-ce que vous êtes un groupe mixte ou non-mixte, on voudrait aider nous autres aussi, puis on est féministes! » Puis on l'a essayé, mais ça n'a pas marché.... Dans le fond on s'est rendu compte qu'on aimait beaucoup beaucoup ventiler aussi, puis avoir un espace de discussion qui était... c'était beaucoup mieux quand on était juste entre femmes là tsé.

Pour Adèle, le début c'est fait naturellement en non-mixité, mais l'agrandissement du groupe les a obligé à prendre une décision claire :

Au début c'était tout petit. On s'était dit que c'est un groupement non mixte parce que ça partait des groupes qui organisaient des événements périodiquement. On se connaissait... Puis à un moment donné quand il y a eu plus de monde on s'est rendu compte que ça commençait à être un peu problématique et que ça méritait d'être nommé. Maintenant on a des questions pour accéder au groupe [...]. Généralement ça se passe assez bien, mais des fois il y a du monde qui sont plus ou moins d'accord.

La définition de la non-mixité dans le groupe d'Adèle est ainsi celle d'une « non-mixité donc pas d'hommes cis[genre] [...] Dans les questions, on demande si tu t'identifies

comme femme, personne trans ou comme personne queer ». Cette façon de concevoir la non-mixité¹⁴ semble de plus en plus généralisée dans des groupes féministes et queer sur Facebook. Rosalie expliquait bien que la non-mixité qui fait sens pour elle exclut seulement les hommes :

C'est toutes les personnes qui sont dans le groupe soit c'est des femmes, soit des personnes qui adhèrent vraiment pas aux normes de genre tsé. À un point tel, mettons comme... Dans leur activisme aussi tsé comme... Tsé que c'est comme naturel genre... On sent pas... On n'a pas l'impression que ça brise la non-mixité, mettons là, que ces personnes-là soient dans le groupe parce que comme, quand [elles participent au projet hors Facebook], clairement ça marche.

Comme Adèle le soulignait, la non-mixité est parfois source de débats. Les débats rapportés concernent l'inclusion d'hommes cisgenres¹⁵ et non l'inclusion ou non de personnes trans ou non-binaires. Les débats concernent la non-mixité en tant que telle, non pas les délimitations de cette non-mixité. Comme le raconte Léa, ce débat a eu lieu au début du groupe, mais les membres ont évolué ensemble (ce qui ressemble beaucoup à une prise de conscience collective, d'ailleurs) et le débat a été mis de côté :

Ah ouais men, y'a des filles qui se sont radicalisées là, hiiii! Sur un moyen temps. Des filles qui étaient comme « oui, mais les gars... », au début genre : « ouais, mais pourquoi les gars y'ont pas le droit d'être là, la non-mixité » [Question : Y'a eu des débats sur la non-mixité?] Ha plein là, esti, on avait un ouragan de filles semi-masculinistes] là sérieux. Puis genre, oublie ça à c't'heure, là, c'est les filles les plus enrôlées esti [...].

Pour Éliane, les avantages sont tellement importants que la discussion est close :

¹⁴ Pour une explication militante de la non-mixité transinclusive, voir Kacere, 2014 sur le site *Everyday Feminism*.

¹⁵ Cisgenre signifie qu'une personne s'identifie au genre qui lui a été attribué à la naissance, par opposition à une personne transgenre (Schilt et Westbrook, 2009), ou encore, nous nous permettons d'ajouter, ou une personne non-binaire.

Disons que les nouvelles membres qui arrivent pourraient trouver ça plus important d'être en... avec des hommes justement, avec d'autres gens... parce que c'est l'affaire... Ils disent... Ils pourraient dire que c'est l'affaire de tout le monde, puis ci puis ça. Mais techniquement on l'a testé, puis on s'est dit que... c'est difficile à expliquer, mais on était vraiment mieux juste entre nous... Parce que on a pas besoin de s'expliquer... C'est quoi qu'on vit dans le fond, ça va de soi, fait qu'on part la discussion d'un peu plus loin, je dirais quand on est juste entre femmes, donc c'est resté important, puis on n'en parle plus trop de ça, c'est un *given* là.

Sur la page de Rachel, d'ailleurs, ce fut le principal point de contention pendant son année d'activité. Alors que pour les fondatrices de la page, c'était « vraiment non négociable que ce soit un espace non mixte », elles ont eu à justifier ce choix sans arrêt sur la page :

Puis évidemment dans le choix de la mixité ç'a été, ça a été vraiment vraiment à défendre particulièrement de la part d'hommes [qui voulaient participer au projet], puis on leur a dit « ben y'en a d'autre des pages pour ça, l'espace ici ce n'est pas cet espace-là ». Souvent la réaction.... rarement on a une réaction de « Ah *ok*, je comprends bien », souvent ça devenait très émotif et très agressif.

Alors que la page est maintenant largement inactive, Rachel nous disait que la non-mixité est encore quelque chose à défendre, qu'il y a encore des hommes qui, dans ces mots, ont « de la grosse peipeine » de ne pas pouvoir participer au projet. Mathilde a une expérience inverse à celle de Rachel, même si ce débat revient périodiquement aussi. Malgré que le seul commentaire agressif reçu par la page que Mathilde gère concernait la non-mixité, elle estime que le débat se fait dans un relatif respect :

On n'a jamais eu personne qui nous a dit, parce qu'on était non mixte... Y'a tout le temps des gens chaque année qui posent la question. Mais ça a toujours été... Même encore là que j'ai l'impression qu'on n'a jamais reçu ça comme une critique, à part le message sur Facebook [qui est le seul message agressif reçu sur sa page]. Ça a toujours été plus comme, « Pourquoi? », Puis là tu l'expliques, puis ils comprennent bien, puis sont super d'accord. Au final quand tu leur dis, on est comme, toutes nos

activités sont ouvertes à tous et à toutes, puis là « Ah ben là c'est correct ». Ça, ça résout le problème.

La raison principale évoquée par les participantes pour justifier ce choix est de favoriser la parole des femmes dans une société où celle-ci n'a souvent pas le poids qu'elle mérite. La page de Rachel, créée lorsqu'a été annoncée la tenue à Montréal d'une conférence par un homme antiféministe notoire, reflète cette idée :

Oui exactement, ça a été créé autour de sa venue à Montréal puis sur l'espèce d'inquiétude qu'il y avait... de toute ces *pick-up artists* et ces masculinistes et compagnie. Donc on trouvait ça important de laisser un espace vraiment pour des voix, pour des femmes ou des personnes non-conformes dans le genre, qui sont les principales victimes en fait de ce genre de discours là.

D'autres participantes avaient des explications similaires :

Le C.A. est explicitement féminin et on veut que ça reste comme ça, parce qu'il y a une raison très simple, c'est que des études universitaires qui ont porté sur les sondages... Les femmes dans les C.A., et comme quoi quand il y a un homme, ben il a tendance à prendre la parole et les femmes ont tendance à un peu plus se taire. Donc déjà, d'un point de vue pragmatique c'est ça, et ensuite d'un point de vue un peu plus on va dire théorique, ou du point de vue de nos valeurs, notre objectif principal c'est de promouvoir la place des femmes [dans leur domaine], donc déjà la première chose à faire c'est de le faire de notre C.A. ça me semble très cohérent comme principe (Alicia).

Ainsi, la non-mixité présente dans les groupes de gestion est sous-entendue comme ce qui permet la prise de conscience collective, à la manière des groupes issus de la deuxième vague féministe. Elle est aussi source de solidarité et d'amitié entre activistes, tout en étant une façon de conserver son énergie militante et émotionnelle en discutant avec des alliées seulement, des personnes ayant une compréhension similaire des oppressions, avec qui il n'y a pas d'« éducation » à faire. Bref, cette non-mixité est donc non seulement liée à la présence de solidarité et d'amitié, évidemment, mais fait aussi écho aux écrits, cités dans notre revue de la littérature, sur la création

d'espaces sécuritaires (ou *safe spaces*) en ligne (revoir Lewis *et al.*, 2015; Clark-Parsons, 2018).

5.4 Harcèlement en ligne et émotions négatives

La question du harcèlement en ligne dans notre recherche en est une particulièrement intéressante, quoiqu'elle l'est aussi par son absence dans l'expérience des participantes. Avant tout, ce sujet faisait partie de notre revue de la littérature, mais aussi de notre cadre théorique féministe matérialiste. En effet, une façon d'expliquer ou de définir le harcèlement en ligne est de le voir comme un prolongement du harcèlement dans la rue ou au travail. Sous cet angle, tous ces types de harcèlement visent à renvoyer les féministes, et les femmes, hors de l'espace public où elles ne sont pas les bienvenues (Filipovic, 2007). Il vise à les ramener à leur rôle genré : douces, compréhensives et subordonnées (Mantilla, 2013). Cependant, ce n'est pas principalement sous cet angle qu'est apparu le harcèlement dans les entrevues réalisées. Le cadre théorique des émotions dans les mouvements est plus fertile pour aborder le sujet, puisque les participantes ont plutôt parlé des émotions suscitées par le harcèlement vécu, dans le cas de celles qui l'ont rencontré. Pour les autres, elles ont décrit leurs sentiments face à la problématique en général, ou ceux causés par l'anticipation du harcèlement.

Le harcèlement fait appel à des émotions comme le stress, la peur, la colère, le désarroi et l'incrédulité. Ces émotions dans le contexte d'un mouvement social peuvent sembler démobilisatrices, dans le sens où elles peuvent amener des activistes à quitter un mouvement, ou à ne pas s'y joindre. C'est certainement le cas, mais pas seulement. Ces émotions relativement « négatives », lorsque dirigées dans ce cas vers les opposants au mouvement, peuvent être en fait très mobilisatrices. Comme l'écrit Flam (1990), la peur, l'anxiété et la colère qui précèdent l'engagement, puis l'hostilité et la haine qui accompagnent l'action collective, peuvent stabiliser le mouvement en renforçant les liens entre les activistes, au même titre que l'amour entre elles. Également, la littérature

indique que la capacité de gérer ces émotions négatives est un gage de continuation de l'engagement politique (Taylor et Whittier, 1995). C'est donc dans cet angle, et dans ce chapitre que nous abordons le harcèlement en ligne.

Les participantes ont peu rencontré le harcèlement en ligne elles-mêmes. Nous pensons que ceci s'explique parfois par la taille des pages et groupes tenus par les participantes (comme 45 mentions j'aime, pour la page de Mathilde). Les participantes l'expliquent souvent ainsi :

[...] Mais des fois c'est ça, quand c'est des groupes un peu plus larges... Ben forcément la portée est plus grande et les réactions semblent plus diverses. Mais sinon c'est encore une fois très très lié à l'audience et notre audience est très très restreinte, elle est très similaire c'est-à-dire que toutes les personnes qu'on a de près ou de loin s'intéressent au féminisme et [au sujet restreint de leur page] (Alicia).

Ouais, mais ça tsé, ça c'est peut-être parce qu'on a le privilège d'avoir une page où ça arrive quasiment jamais tsé. [...] Parce que les gens qui sont ici, y font jamais des commentaires de même (Rosalie).

Cela dit, les participantes qui n'ont pas vécu de harcèlement sur leur page ont quand même exprimé un certain stress lié à celui-ci. Elles connaissent bien le milieu dans lequel elles évoluent, et suivent d'autres pages féministes. Elles savent donc bien que le harcèlement en ligne est une réalité, et peuvent donc en avoir plus ou moins peur :

C'est comme un *fluke*, là je sais pas, comme [page féministe québécoise populaire], y'en reçoivent beaucoup, puis y'a des filles de [cette même page] dans l'équipe fait que... Ouais j'imagine que c'est en voyant les collègues, puis les amies comment qu'elles en reçoivent... Puis dans les médias aussi y'en est question-là, de toute ça... [...] moi je vais voir [un commentaire publié sur la page] vite, mais c'est parce que tsé... Je pense que c'est le risque aussi là... Tsé si on ne va pas le voir, pi que y'avait un message vraiment *trash*, puis qu'on l'a laissé là tsé... Ça serait grave. Je perçois ça comme grave tsé. Fait que vu que ça serait un événement grave ben comme... J'ai le stress qui vient avec. Pas parce que c'est un événement probable, mais parce que je perçois ça comme un événement grave, ce qui

est un peu ridicule, parce qu'au final, c'est juste un commentaire sur une page Facebook (rires) (Rosalie).

Rosalie nous disait ainsi que même si sa page n'a jamais vécu de harcèlement, elle veille de très près. Le groupe dont fait partie Sarah a choisi l'anonymat par peur du harcèlement, quoique ça n'est jamais arrivé. Pour Mathilde, la situation est similaire, alors que la page n'a pas reçu de harcèlement, mais les créatrices ont quand même pris soin de s'en protéger :

En fait c'est ça, ça, c'était un gros enjeu pour nous. On souhaitait pas être associées personnellement à la page. Notamment parce que... Ben l'activisme féministe sur Facebook, c'est pas super facile, dans le sens où tu peux souvent être la cible personnelle de problèmes. Dans notre cas honnêtement, je suis quand même contente, je sais pas si c'est parce qu'on est juste un petit comité dans une grande université, mais on n'a pas particulièrement de problèmes!

En fait c'est plutôt au niveau personnel que Mathilde nous disait vivre du harcèlement, elle qui fait plusieurs choses pour se protéger, mais qui vit quand même beaucoup d'angoisse liée au harcèlement sur le site, qu'elle nomme clairement :

Oh. Oh mon dieu... Ben je dois avouer que moi dans mon cas j'ai beaucoup de difficultés, j'en ai littéralement parlé avec ma psy en fait de Facebook, parce que pour moi c'est source de beaucoup d'anxiété. Entre autres parce que c'est ça, ben déjà j'ai pas mon vrai nom sur Facebook, parce que je milite activement sur Facebook autant que dans la vie à l'extérieur, ça peut être source effectivement de ciblage. J'ai régulièrement à rechanger les settings sur mon Facebook personnel parce que justement je réalise que mes photos sont publiques ou que j'ai un statut public. Puis j'ai déjà appelé la police, parce que j'ai eu des menaces sur un de mes statuts. Fait que pour moi comme c'est toujours un peu source d'anxiété.

Dans les cas d'Éliane et Rosalie, les instances de commentaires violents ou désobligeants sont surprenamment rares (selon les mots d'Éliane), mais le stress que ceux-ci, ou la possibilité que ceux-ci surviennent est lui constant :

Fais que *tsé*, si je vois que quelqu'un a commenté sur la page, puis que c'est un gars, ben là ça me stresse parce que je suis comme, ben là qu'est-ce qu'il a écrit, il faut que j'aille vérifier, au cas où ça serait une énormité. Puis que ça nécessite une réponse, fais que là je veux aller voir, puis là l'application de gestion Pages, elle ouvre vraiment lentement, puis elle ouvre pas où que je voulais qu'elle ouvre... Puis c'est LONG *tsé*, d'aller voir ce qui s'est passé. Puis après ça de gérer ce qui s'est passé (Rosalie)...

Les participantes ont ainsi à gérer leurs émotions négatives, surtout le stress et la peur, face à la problématique du harcèlement antiféministe en ligne, qu'elles connaissent bien. Cela dit, elles entrevoient que de gérer leurs réactions au harcèlement en tant que tel s'avérerait bien plus difficile, ce qui trouve écho dans la littérature. Cheryl Hercus (1999) explique que de gérer les réponses négatives à un mouvement demande tant d'efforts que cela peut mener à la démobilisation d'activistes. Quand nous demandions aux participantes ce qui mènerait à la fin de leur engagement, deux réponses principales ont émergé. La première est relative à la solidarité, et a été vue plus tôt. La deuxième concerne en fait le harcèlement, alors que plusieurs participantes nous ont dit que celui-ci sonnerait la possible fin de leur engagement, ou possiblement celui de leur groupe :

Mais je pense qu'effectivement si on étaient plus attaquées, si on avait des commentaires, si on était la cible de certaines personnes, je pense qu'on y repensera à deux fois. Je pense que sérieusement on y repenserait à deux fois, pis je sais pas... Je pense qu'on continuerais quand même [le projet] parce que ça, ça, c'est pas très très dangereux. [...] Mais la page probablement qu'on la fermerait, parce que je pense pas qu'on a, je ne pense pas qu'on ait l'énergie à mettre là-dessus pour ça (Mathilde).

Pour Rachel, qui a vécu quelques instances de harcèlement sur sa page, l'expérience est venue renforcer une position qu'elle avait déjà, qui est celle discutée d'ailleurs dans la mise en contexte de ce mémoire : « Je pense que les femmes puis les personnes non-conformes dans le genre vivent un *backlash* BEAUCOUP plus grand que les hommes ». Dans la même veine que les participantes citées ci-haut, aussi, elle nous confiait que beaucoup de harcèlement aurait été difficile à vivre pour elle :

Même une petite mini page, avec un petit objectif, on était une gang *le fun* à gérer ça... On l'a vécu. Fait que j'imagine pas quelqu'un... Qui prend... je ne veux pas... Tsé je sais pas mettons... J'adore [page Facebook québécoise très populaire], je vais rarement sur leur page Facebook parce que j'ai tellement de peine quand je lis les commentaires... Je sais même pas comment elles font pour gérer ça. Fait que si j'avais eu une page avec des positions plus radicales, plus fréquentes... Puis où c'était ma position personnelle, parce que là dans les faits, on rapportait les témoignages des autres... Je sais pas comment j'aurais survécu à ça.

Les participantes ont mentionné des émotions diverses face au harcèlement, possible ou vécu. Pour Jeanne qui a vécu une situation de harcèlement, la situation a soulevé assez de peur chez elle et ses collègues pour aller voir la police, même, si comme elle le disait : « on n'est pas des personnes qui aiment particulièrement la police (rires) ». Cela dit, l'expérience n'a pas été entièrement négative pour elle, et fait partie de la réalité d'être féministe sur Facebook :

Mais si je me considère comme une activiste féministe sur les réseaux sociaux, c'est sûr que ça va arriver. Puis... Ben c'est pas sûr que ça va arriver, mais si ça arrive... C'est ça le rôle d'être comme, féministe, c'est tsé d'être dans cette lutte-là tsé. [...]. Non, je pense que c'est pas négatif, c'est juste que comme, comment on a traité [la situation de harcèlement, et la plainte subséquente], puis comme au final, même s'il y a eu des enjeux interpersonnels, ultimement je pense que c'était une expérience où est-ce qu'on a toutes appris de ça [...]. Ça m'a permis de comprendre que tsé, c'est important malgré tout de faire valoir nos droits puis de comme, PAS accepter certaines affaires, même si on s'attend des fois à ces choses-là en tant que personnes qui avons des opinions particulières.

Ainsi, si les participantes n'ont pas vécu de harcèlement en majorité, la possibilité que ça arrive est bien connue. Cependant, malgré la petite taille des pages de nos participantes, trois d'entre elles ont vécu du harcèlement en ligne dans leur activisme (dans le cadre d'une page ou de leur page personnelle) et deux ont porté plainte à la police. Ces données valident l'importance du problème et ses aspects genrés bien documentés (voir la section 1.5). De plus, la menace, la peur de ce harcèlement sont assez présentes pour que certaines participantes disent ajuster leurs comportements en

ligne. Par exemple, on souhaitait limiter l'expansion de la page, on restait anonyme derrière la page et on prenait des pauses du site.

Malheureusement, la solidarité avec d'autres activistes féministes mène également à une propagation de la peur. Voir d'autres administratrices de pages que l'on aime vivre du harcèlement confirme l'ampleur du problème et incite même, comme cité ici, à s'astreindre à une plus grande pression de gérer leur page de très près, par peur de commentaires haineux. Dans cette section, nous avons vu que même si les expériences de harcèlement étaient somme toute peu nombreuses, le climat de peur qui les entoure est omniprésent et impose différents comportements préventifs, en plus d'un stress généralisé. Dans la prochaine section, nous adressons plus précisément le stress et l'anxiété dans leurs instances sans lien avec le harcèlement.

5.5 Stress et anxiété

Le relativement petit champ de recherche qui s'intéresse aux émotions dans les mouvements sociaux inclut peu de certitudes, sauf peut-être que les émotions font partie intégrante de la création, du maintien et du déclin d'un mouvement social (Jasper, 1998). La question du stress, voire même de l'anxiété, décrite par les participantes en mène certaines à questionner la continuation de leur militantisme, à poser des actions d'évitement devant l'ampleur de la tâche ou simplement à rechercher une plus grande collaboration avec d'autres activistes. Dans cette section, nous parlons de stress et d'anxiété de manière interchangeable, surtout parce que souvent ces émotions ne sont parfois pas nommées explicitement, mais plutôt interprétées par la chercheuse dans la réponse des participantes. Le stress et l'anxiété réfèrent à un groupe d'émotions négatives particulièrement liées à la performance sur la page ou le groupe.

Ces émotions sont particulièrement vécues par les administratrices de pages Facebook qui ont une certaine volonté de faire grandir leur page, notamment pour que leur projet

(blogue, émissions de radios, événements, etc.) rejoigne plus de gens. La gérance de pages ou de groupes Facebook, à l'intersection du militantisme et du travail, combine pour ces participantes la volonté de bien faire en s'impliquant dans une cause qui leur tient à cœur au stress de performer afin que la page grandisse. Ce stress est d'ailleurs ce qui pourrait amener Rosalie à quitter ses fonctions :

Tsé des enjeux de santé mentale là, parce que de temps, tu peux toujours avoir le temps-là, on choisit de mettre le temps là. Fais que comme, ça non. Mais comme, si à *mané* j'étais plus capable, ça serait, je pense que ça serait ça la seule raison qui ferait que j'arrêteraï de gérer comme, ces outils-là... Ça serait pour me préserver.

Rosalie exprimait donc que si sa santé mentale se voyait trop affectée par les activités de la page ou du projet lié, elle arrêterait de s'y impliquer.

Sur l'entièreté des participantes, ce sont celles pour qui la page est liée à un projet extérieur qui ont le plus évoqué le stress. Pour Sarah, ce fut exprimé légèrement différemment :

Fait que je sais pas combien... En termes de temps, mais heum... Mais y'a comme toujours au niveau de la charge émotionnelle *whatever*, ben je dirais plus que c'est comme tout le temps : « *Ok*, quel texte on publie cette semaine, on a une illustration pour ce texte-là, *ok* la semaine prochaine c'est quel texte qu'on publie, *ok* est-ce que le texte est prêt, est-ce qu'on a d'autres corrections à faire sur ce texte-là... *Ok* c'est bon, le texte est prêt, il faut vraiment demander une illustration » [...] Fais que ouais c'est quand même heum... c'est quand même prenant comme projet.

La charge émotionnelle du projet est donc grande pour Sarah, et nous lisons le stress que cela représente dans l'énumération des tâches. C'est la constance des tâches liées au projet qui est source de stress pour elle, comme pour Mathilde d'ailleurs, et ce, même si elle n'a pas exprimé l'envie que la page Facebook qu'elle gère grandisse :

Fais que c'est tout le temps prenant, puis on a plein de choses en même temps. Je trouve ça difficile parce que tout le monde on roche en même

temps, puis en fait j'ai l'impression qu'on ne peut pas donner... Personne peut donner de son 100 %, fais que tout le monde donne juste du 30, 40, 50... puis là on est comme... On essaie de créer quelque chose. Puis c'est toujours un peu... C'est toujours un peu stressant. Comme, on finit tsé... [Un événement] s'est fait puis genre, on était comme ouf! Au final, on n'est même pas allées personne à [l'événement], parce que on avait des examens à faire.

Pour Éliane, qui a elle exprimé l'envie que plus de gens entrent en contact avec son projet et sa page Facebook, le fonctionnement de Facebook est source de stress :

C'est un peu plus difficile d'y aller quand on veut, parce qu'ils disent tout le temps répondez plus vite pour avoir une bonne moyenne... (rires) Je trouve ça tellement stressant!! Parce que c'est public cette information-là de notre temps moyen de réponse... Fait que ça, ça me pousse à y aller [...].

Même si le harcèlement, comme mentionné, peut être une source de stress, c'est surtout la performance qu'Éliane nommait comme source principale :

[...] je dirais que nos *followers* sont... sont plus souvent qu'autrement vraiment déjà de notre bord. Ça, ça... Ça joue beaucoup sur le stress, j'en ai moins. Mais par contre, j'ai un stress dans la mesure où même si je post toujours des trucs positifs comme ça, je ne veux pas *gossier* le monde [...]. Je me demande qu'est-ce qu'ils pensent de la page, ou si ils trouvent que je suis trop intense, que ON est trop intenses, ou que on devrait en revenir de la place des femmes [dans leur domaine], ou bien que la place des femmes [dans leur domaine], c'est rien comparé à la place des femmes racisées [dans leur domaine], fais qu'on pourrait se faire pointer du doigt dans ce sens-là... Fait que mon stress est surtout là-dedans.

Le souci de bien faire et d'une bonne réception de la page et du projet sont source de stress pour Jeanne aussi :

La mission que je me suis donnée pour les *comms*, c'est plus au niveau de donner une voix aux personnes qui sont là, fait que c'est plus ça qui me stresse que le fait que c'est deux mille personnes [l'audience de la page]. C'est juste que comme, je veux que ça soit respectueux de la diversité de ce milieu-là. Puis comme, l'approche de ces femmes-là, puis de ce qu'elles me disent, puis de ce que c'est le milieu. [...] Ça, ça me stresse parce que

j'aimerais pas ça écrire quelque chose sur un truc, puis qu'il y aille des filles [...] qui le commentent, puis qui disent « hein comment ça [la page] dit ça! ».

Cela dit, pour toutes les participantes, travailler en groupe permet de faire diminuer la pression, contrer l'évitement, comme le disait encore Sarah :

[...] fais que tu sais des fois je savais que je devais publier quelque chose sur la page parce que mettons [un événement était arrivé], puis ça m'angoissait, ben là je pouvais comme, je pouvais dire à une autre des filles comme « hey, peux-tu le faire, parce que je ne le fais pas et ça m'angoisse, puis je le fais pas, peux-tu le faire ». Donc juste ça, ça vraiment comme, libérer un poids.

Les participantes qui disent ne pas ressentir de stress sont celles qui sont peu actives sur leur page ou groupe Facebook, donc Alicia, qui n'est pas administratrice principale, et Adèle, dont la page est en dormance et le groupe exempt de débats.

Ainsi, comme vu dans cette section, le stress et l'anxiété varient grandement d'une participante à l'autre, mais la division est claire; celles dont la page est particulièrement active et celles qui ont envie que leur page grandisse en vivent plus. Ce stress ne les empêche pas d'agir en général, quoiqu'il peut générer certaines stratégies de gestion de leurs émotions négatives. Potentiellement, ce type d'émotions pourraient mener à un désengagement. Nos résultats démontrent que d'autres facteurs que le harcèlement viennent susciter de telles émotions; si cette section est liée au champ des émotions dans les mouvements sociaux, nous ne pouvons ignorer non plus que ce stress semble lié à la performance, et donc est aussi lié à notre considération de l'activisme en ligne comme un travail. Nous explorons ensuite la dichotomie sentimentale de fierté et honte, liée à la reconnaissance ressentie ou non par les participantes dans leur engagement.

5.6 De la motivation dans l'activisme en ligne

Finalement, les entrevues ont révélé une autre dyade d'émotions importante pour les participantes : la reconnaissance et de la valorisation. Il s'agit d'un groupe d'émotions qui inclue la fierté, mais, dans notre cas, pas la honte qui l'accompagne généralement (Groves, 1997; Gould 2002), ainsi que le sentiment de pouvoir ou de prestige qui peut accompagner une position de prise de décision dans un mouvement social. Comme l'écrivaient certaines autrices, les plaisirs et les gratifications qu'implique le militantisme expliqueraient la continuation de l'engagement (Goodwin *et al.*, 2001). Ainsi, si la solidarité, explorée plus tôt, fait définitivement partie des plaisirs et gratifications de l'activisme, le sentiment de reconnaissance et la fierté qui découle de l'engagement militant ont également émergé des entrevues.

Pour Jeff Goodwin et ses collègues (2011), les plaisirs de l'engagement, plus qu'une évaluation rationnelle de la « réussite » du mouvement, expliquerait la continuation de l'engagement. Mais la réussite alimente le plaisir et le sentiment de satisfaction, comme nous le témoignent certaines participantes :

Je voulais différent de ce que je voyais. Ce que j'entends parler des autres pages Facebook. Moi j'avais la conviction que on pouvait faire différent sur notre page Facebook, puis ça, je pense que j'ai réussi. Heeeey yeaaaah. Je pense que j'ai réussi et je suis contente, je suis vraiment très contente. Je sais que c'est possible de faire différemment (Léa).

Ainsi, c'est dans la réussite que le plaisir se trouvait pour Léa, comme elle le dit explicitement, et ce, même si elle a vécu des épisodes de débats enflammés où elle a dû intervenir, ainsi qu'une judiciarisation d'un cas s'étant déroulé sur son groupe. C'est aussi la réponse que nous a donnée Éliane, lorsque nous l'avons questionné sur ses motivations à continuer son engagement :

Mais au début c'était plus la colère... Genre heum, il y a un problème, puis on va y répondre de cette manière-là. Mais maintenant je dirais qu'on a la chance que le projet ait une grande, une plus grande visibilité. Puis ça... ça a l'air d'encourager du monde ailleurs à faire un peu la même chose, ou ils veulent s'associer à nous, nous inviter, pour présenter telle [personne], ou

quoi. Fait que je dirais que de plus en plus c'est la communauté, puis la reconnaissance, qui me motivent parce que je me dis « Ah, ça marche *tsé*, on a le vent dans les voiles ».

De manière intéressante, donc, c'est d'abord la colère face à une situation qui a mené Éliane à s'impliquer, tout comme d'autres participantes, comme Rachel que nous avons citée plus tôt. Cela dit, ce sont les résultats qui sont source de motivation maintenant que cela fait plus d'un an qu'Éliane est impliquée dans le projet. D'ailleurs, par la portée chiffrée des publications sur Facebook, que le site permet de consulter, Éliane et Rachel peuvent aussi tirer une impression de réussite :

Il y a comme, mettons cent personnes qui *like*, ça arrive jamais... Mettons 50 (rires), ça... ça m'encourage je me dis « Ayoye, y'a 50 personnes qui ont été enthousiasmées par ça »! C'est quand même cool. Fais que disons que les réactions, c'est ça qui motive, mais sinon... Hmm. J'aime ça qu'avec Facebook c'est très clair (Éliane).

Juste le fait de voir que, *tsé* t'as une publication qui se rend à... 110, 112 milles vues... C'est impressionnant de voir comment ça a circulé... Pour le meilleur ou pour le pire, mais ça a circulé (Rachel)!

Pour Rachel qui est maintenant moins active sur sa page Facebook, le sentiment de reconnaissance, bien présent, a fait une grande différence :

Moi j'ai ressenti que oui, puis c'est une des raisons qui fait que j'ai trouvé que c'était une expérience positive. C'est qu'on avait de la reconnaissance de l'investissement qu'on y mettait, puis de comme... de notre façon d'avoir pris une décision.

Pour les participantes qui, contrairement aux précédentes, ont soit exprimé ne pas recevoir particulièrement de reconnaissance, ou pas assez pour pouvoir en tirer de la motivation, d'autres sources de gratifications ont été décrites, plus près de la fierté. Pour Mathilde, c'est le sentiment du devoir en quelque sorte, ainsi que le sentiment de participer à une cause juste qui l'anime :

Pour ça que je pense qu'on n'a pas de valorisation face à notre travail. Y'a une valorisation personnelle de dire que, ben on aide à changer les choses.

L'évaluation de la réussite ou non des buts du mouvement étant difficile, la motivation exprimée par les participantes peut venir de la participation à quelque chose de plus grand qu'elles, ou d'un sens du devoir :

Des fois j'ai l'impression que ça fait pas de sens. J'ai l'impression que comme. Tous... Tous ces efforts-là y servent à quoi? Parce que tu vois pas nécessairement la fin. Mais je pense que c'est... Je pense que c'est les efforts de tout le monde, tout le temps... Pis je pense que c'est pour ça que c'est important d'être debout parce que... Je le vois, je l'ai toujours vu comme une course à relais, dans le sens où pendant que moi je cours, moi je suis correcte, je suis sur mon *spin*, mais à un moment donné je vais être fatiguée. Puis je vais donner... *Tsé* y'a une autre personne en ce moment qui est fatiguée. Puis genre, on sert à ça [...] (Mathilde).

Mais comme, c'est plus... C'est vraiment à cause du militantisme, l'impression que ça sert à quelque chose. Puis que c'est pertinent, puis que ça devrait exister, puis que si c'est pas moi qui le fais, ça se fera pas. C'est surtout ce sentiment-là je te dirais. Qui fait qu'on le fait encore (Rosalie).

Rosalie a particulièrement discuté des motivations liées au militantisme qu'elle réalise. Comme Rachel et Éliane, elle est également motivée par le sentiment de réussite (observable dans la portée de la page) et par la transmission de savoir inclus dans le projet. Cela dit, elle a été la seule à nous avouer tirer du « prestige » dans l'activisme qu'elle réalise :

Je dirais peut-être la seule affaire c'est comme un peu... Le prestige, dans le sens que... Ouais je pense que mine de rien... Gérer une page publique, puis avoir tous les... De voir le *reach* que tes affaires ont, puis les gens qui partagent, puis qui *like*, puis tout... C'est beaucoup lié comme *tsé* à... Un besoin de validation... Ça vient, c'est ça te valider, puis jouer sur la confiance en soi... [...] Comme, moi aussi je pense que j'aurais de la misère à [ne] plus gérer la page Facebook, notamment à cause de ça, parce que je retire comme un sentiment de pouvoir, puis de fierté et de contrôle comme dans le fait de gérer ça *tsé*.

Rosalie a été la seule à exprimer aussi clairement le sentiment de « pouvoir, puis de fierté et de contrôle » qui lui vient de la gestion de la page Facebook de son projet, ce qui ne veut certainement pas dire qu'elle est la seule à le vivre. Si des recherches existent sur le pouvoir dans les cercles militants, les recherches sont rares sur le prestige ou le pouvoir que donne d'être chargée des communications pour un mouvement social, que celles-ci passent par Facebook ou d'autres canaux. Nous y voyons un intérêt pour des recherches subséquentes.

Cette section a révélé les plaisirs et gratifications liés à la motivation des participantes. De manière intéressante, les paroles de nos participantes nuancent certains constats de la littérature qui voudraient que l'évaluation des réussites d'un mouvement ne soit pas l'explication principale de la continuation de l'engagement. Certaines participantes semblaient en fait particulièrement motivées par le sentiment de réussite que Facebook permet par le fait que la portée des publications y est chiffrée et observable facilement. De manière très intéressante, de grandes différences existent en terme de portée entre, par exemple, 50 mentions j'aime et 112 milles vues sur Facebook, mais ces chiffres sont nommés comme source de fierté de manière similaire pour deux participantes (Éliane et Rachel). Il n'y a pas d'échelle universelle à partir de laquelle mesurer la réussite d'un projet sur Facebook, puisque celle-ci est relative, mais dans les deux cas les participantes ont exprimé de la fierté basée sur ces chiffres, et Rosalie les a nommés comme une motivation importante.

Il importe peu que les chiffres soient somme toute « petits » par rapport à des pages américaines bien plus grosses, par exemple, ou soient égaux à ceux d'une page opposante ou antiféministe. L'importance de ses statistiques offertes par Facebook réside dans le sentiment d'accomplissement qui en résulte, et qui apparaît comme un facteur de continuation de la mobilisation des participantes. Ces statistiques ont le potentiel de faire contrepoids au sentiment, nommé d'ailleurs par des participantes, de ne pas voir les résultats des actions posées, d'avoir l'impression que le mouvement fait

du surplace face à l'immensité du problème qu'il cherche à adresser. Il y a dans ce que propose Facebook une autre avenue intéressante pour des recherches futures. La question de la réussite d'un mouvement social reste épineuse, surtout que la réussite d'une publication aimée 50 fois est critiquable. Cela dit, le sentiment de réussite que donnent les statistiques offertes par Facebook est assez important dans nos données pour que s'y trouve un intérêt pour le champ de recherche des mouvements sociaux, centré ou non sur les émotions. Il est possible qu'il y ait dans les réussites concrètes permises par le site une explication centrale de sa popularité pour l'activisme. De pousser les réflexions commencées ici permettra d'avancer la connaissance concernant la « réussite » perçue ou réelle d'un mouvement social, et particulièrement les effets émotionnels mobilisateurs de telles réussites et leur importance.

5.7 Réponses à l'hypothèse sur les émotions en ligne

Nous concluons ce chapitre comme nous avons conclu le précédent, par l'analyse des réponses des participantes face à nos hypothèses de recherche. En rappel, la seconde hypothèse, relative au cadre théorique des émotions, est la suivante :

2. Les émotions liées aux activités en ligne ne sont pas « virtuelles », mais bien réelles, notamment dans le sens où si elles sont majoritairement positives, elles amènent à continuer les activités, et si elles étaient majoritairement négatives, mèneraient à l'arrêt des activités.

Si cette hypothèse peut sembler tautologique à premier abord, nous considérons qu'elle est d'un intérêt certain dans le cadre de cette recherche. Si certaines recherches dans le champ de recherche sur les émotions dans les mouvements sociaux affirment que le contact hors ligne entre activistes n'est pas nécessaire pour que des émotions interpersonnelles soient ressenties (Bosco, 2016), le champ concerne somme toute très peu l'activisme en ligne, comme si celui-ci n'était pas le premier moyen d'action de beaucoup d'activistes aujourd'hui (Gomes, 2016). Plusieurs écrits ne prennent pas très

au sérieux le potentiel politique des réseaux sociaux ou ne considèrent pas l'activisme en ligne comme de l'activisme (Dean, 2012; Fuchs, 2017). L'affirmation, à travers les participantes, que non seulement des émotions sont bien vécues dans l'activisme, mais que celles-ci ne sont pas différentes que celles vécues hors ligne, contribuent à la valorisation de ce type de militantisme. Ce rappel de notre posture théorique faite, les participantes qui ont pu réagir à cette hypothèse¹⁶ ont presque unanimement affirmé la réalité des émotions vécues en ligne. En accord avec certaines recherches, les participantes ont souligné sans équivoque que la dichotomie réel/virtuel n'a pas lieu d'être. Éliane l'a d'abord affirmé dans la réponse à une autre question :

J'ai l'impression qu'il y a moins cette dichotomie-là, genre la vie en ligne et la vie hors ligne. [...] Tous les travaux de recherche qui disent qu'on néglige la vraie vie quand on est toujours sur Facebook... Mais la vraie vie est rendue là aussi *tsé*, fait qu'on ne veut pas être en retard là-dessus.

Cela dit, elle l'a aussi signifié encore plus clairement en réponse à l'hypothèse :

[Les émotions], c'est les mêmes... ou des fois même amplifiées, parce qu'on a moins de contrôle on dirait dans ce monde-là, on peut moins calmer le jeu, puis dire « hey non c'est pas ça que j'ai voulu dire! », là tout à coup y'a 10 personnes qui sont contre toi, puis qui te disent, puis qui font ci puis ça... [...] D'ailleurs je pense, ça rejoint un peu la discussion sur les menaces sur Facebook... Les menaces de mort sur Facebook, c'est des menaces de mort là, *tsé* c'est pas... Toute la cyber intimidation que les jeunes vivent! Je trouve ça l'enfer, ça crée des émotions qui sont réelles, des angoisses puis des stress là *tsé* [...]. C'est des vraies actions qui ont des vrais impacts, puis des vrais sentiments... Ouais je suis d'accord avec toi là-dessus (rires).

Les réponses de Sarah et Rachel allaient dans le même sens. Sarah souligne :

Virtuel égal pas irréel. Justement y'a des gens qui sont de l'autre côté de leur écran, puis même si la communication se fait virtuellement, elle ne se fait pas irréllement, elle est là quand même la communication. C'est certain que oui, genre les émotions sont tout à fait réelles. Que ce soit, puis

¹⁶ Faute de temps lors des entrevues, nous n'avons pu aborder cette section qu'avec 4 des 9 participantes.

là je pense plus large que notre page, mais je veux dire des gens qui vont insulter je sais pas moi des musulmans, *whatever*, mais je veux dire y'ont une crainte eux qui est réelle, puis faut pas la tasser non plus là, genre c'est exactement ça, c'est des sentiments. Je pense que peut-être les gens oublient que les sentiments de l'autre personne sont aussi réels.

Cela dit, un bémol dans la réponse à cette hypothèse a été apporté, comme d'ailleurs dans le chapitre précédent, par Rosalie. Si elle était somme toute d'accord, reste que sa propre posture face à celles-ci était différente :

Comme *tsé* une des raisons pour laquelle je ne voudrais pas que ça devienne un espace de débats. C'est parce que mon opinion c'est que les débats qui se passent sur des pages Facebook, ça ne sert à rien. C'est pas « vrai » *tsé*. [...] *Tsé* je trouve ça ridicule d'être fâchée par rapport à quelque chose qui s'est passé dans une discussion Facebook, pi d'y accorder de l'importance, parce qu'il n'y a pas d'opinions qui vont changer. On le sait que ce n'est pas un climat propice à faire évoluer les opinions.

Ainsi, même si elle énonçait être en accord avec l'hypothèse, Rosalie affirme une différence entre les débats hors et en ligne. Cette opinion est liée à sa propre attitude de lâcher-prise par rapport à ce qui se passe sur Facebook, qu'elle affirme ouvertement et qui est liée à un détachement volontaire de la page à cause du stress et d'une trop grande charge de travail (revoir la section 4.4).

5.8 Conclusion

Ce chapitre a permis d'explorer différentes facettes de l'expérience du militantisme féministe sur Facebook pour les participantes. Notre deuxième hypothèse affirmait que les émotions qui émanent des activités faites en ligne, peu importe comment elles sont définies, ne sont pas « virtuelles », mais bien réelles, ancrées dans la vie quotidienne. La présence et la saillance des différentes émotions nommées dans ce chapitre appuient cette hypothèse, au même titre que l'avis des participantes sur celle-ci. L'idée de travail émotionnel (Hoschild, 1979) est très présente dans les entrevues, alors que les

participantes expliquent devoir gérer leurs émotions sur leur page pour présenter un visage rationnel, ou alors entre elles pour maintenir des liens sociaux (Taylor et Rup, 2002). Les participantes ont aussi beaucoup parlé de solidarités, soit dans le groupe de militantes dont elles font partie, soit avec le public de leurs pages ou groupes Facebook. Cette solidarité et l'amitié qui y est liée peut se dérouler sans rencontres physiques, complètement en ligne, ce qui prend écho dans la littérature (Bosco, 2016) et confirme encore notre hypothèse. La non-mixité choisie par l'entière des participantes (quoique dans des mesures et contextes différents) semble être une source importante de la solidarité et de l'amitié discutées à la section 5.2, en plus de permettre des prises de conscience collective et la création de safe spaces, deux explications liées au militantisme féministe en ligne dans la littérature (Clark-Parsons, 2018). Les émotions négatives rencontrées dans cette recherche sont particulièrement le stress et l'anxiété, qu'elles soient liées au harcèlement, qui engendre aussi de la peur, ou alors à la pression ressentie par les participantes. De manière intéressante, la peur du harcèlement provient chez beaucoup de participantes de la solidarité ressentie envers d'autres activistes féministes qu'elles suivent sur Facebook; même si les participantes n'ont pas vécu de harcèlement, elles en ont peur, ou posent des actions pour s'en protéger. Elles sont particulièrement au courant du problème parce qu'elles le constatent sur d'autres pages féministes sur Facebook, notamment. Quant au stress, le fait que les activités en ligne des participantes soient à l'intersection du travail et du militantisme, comme nous le défendons dans notre recherche, les placent dans la position où elles veulent bien faire pour bien servir la cause qu'elles défendent, et vivent du stress lié à leur performance sur Facebook, comme dans un emploi. Finalement, nous voyons que les motivations des participantes dans leur engagement politique se trouvent effectivement dans les plaisirs de l'engagement, dont la solidarité et l'amitié vues plus tôt, mais trouvent leur source aussi dans l'impression de réussite dans leurs actions, ce que la littérature ne suggère pas (Goodwin *et al.*, 2011). Ainsi, si les réponses des participantes à notre deuxième hypothèse fut presque unanimement positives, toute l'analyse réalisée dans ce chapitre affirme que les actions posées en ligne par les participantes ont des

répercussions hors-ligne, positives (comme les amitiés formées) ou négatives (comme le stress constant).

CONCLUSION

Dans ce mémoire, nous avons mis en lumière une réalité sous-étudiée, autant en science politique, en communication et en études féministes. Mobilisant de la littérature et des cadres théoriques fortement interdisciplinaires, nous avons exploré ce sujet dans des angles nouveaux, en prenant pour source de savoir les vécus de femmes activistes sur Facebook.

Si l'activisme en ligne est un nouveau champ, dont nous avons tracé les contours dans le premier chapitre, l'activisme féministe en ligne est d'autant plus sous-abordé. Nous avons puisé dans la littérature de multiples champs de recherche pour le décrire, l'expliquer et en détailler les enjeux. Nous avons également, dans cette recherche, créé un portrait exploratoire du milieu de l'activisme féministe sur Facebook, au Québec, puisqu'une telle analyse n'existe pas dans la littérature scientifique ni militante, en dehors des recommandations de pages Facebook entre elles, ou des listes de pages à suivre ou de groupes à rejoindre, publiées par des blogues féministes.

Pour analyser des entrevues avec des activistes québécoises féministes sur Facebook, nous avons utilisé un cadre théorique basé sur deux champs complémentaires; les théories du travail des femmes issues des féministes matérialistes françaises et celles des émotions dans les mouvements sociaux. Ces deux cadres théoriques mis en relation pour la première fois dans ce mémoire ont en commun et comme lien la question du travail émotionnel, rendant les travaux d'Hochschild (1979; 1983) transversaux. La question du travail des femmes nous a menée à analyser le travail émotionnel dans nos entrevues, puis nous a permis d'examiner sur quelles émotions ou types d'émotions ce travail est réalisé, puisqu'il est constant.

Les deux hypothèses de départ de cette recherche, puisées de la littérature pertinente liée aux deux parties de notre cadre théorique, mais aussi des connaissances préalables de la chercheuse, ont été affirmées directement par les participantes lorsque nous les avons consultées. Leurs réponses ont confirmé l'intérêt de la démarche de co-construction des savoirs que nous avons menés avec elles en tant qu'expertes du sujet. Les bémols apportés ont permis de mentionner des enjeux qui n'auraient pas été abordés autrement dans ce mémoire, comme la question des problèmes que pose Facebook au milieu des médias au Québec. Les réponses à la première hypothèse, concernant le travail en ligne, ont confirmé le lien de celui-ci en tant que travail invisible avec le travail invisible des femmes. Les réponses à la deuxième hypothèse a confirmé également que les participantes conçoivent leurs émotions vécues en ligne non pas comme « virtuelles », mais faisant partie intégrante de leurs vies quotidiennes, ce qui fait écho à la recherche en communication (Proulx et Latzko-Toth, 2000).

Cela dit, les hypothèses ont surtout été confirmées dans les entrevues réalisées. Dans le cas de la première, plusieurs caractéristiques du travail des femmes ont été décrites par les participantes, prouvant que les activités qu'elles posent sur Facebook représentent une forme invisible de travail. Elles ont nommé leurs activités comme du travail à plusieurs reprises et ont décrit le caractère constant et invisible de celui-ci. Comme dans l'article de Gleeson (2016), qui a beaucoup inspiré notre propre recherche, les militantes ont beaucoup mentionné l'épuisement qu'elles ressentent dans le militantisme en ligne. Si l'épuisement militant existe aussi hors-ligne, nous avons montré que le fonctionnement de Facebook exacerbe cet épuisement, et le manque de délimitation du temps de travail réalisé en ligne. La volonté du site de pousser ces utilisatrices à poser plus de gestes sur leurs pages à l'aide de notifications non organiques et la présence du site dans la vie quotidienne des participantes rend difficile la séparation entre la gestion de la page ou le groupe Facebook et le temps libre, même lorsque la gestion de la page est faite dans le cadre d'un emploi. Nous affirmons dans ce quatrième chapitre, à la suite de plusieurs autrices citées, l'importance d'une analyse

du travail en ligne prenant racine dans les théories féministes. Que la recherche approche les activités sur Facebook à l'aide de l'expérience des usagères, comme nous l'avons fait, ou par l'analyse du modèle économique du site, des cadres théoriques incluant des analyses féministes peuvent rendre compte de ces riches traditions théoriques. On évite ainsi de donner l'impression que le travail des femmes, qu'il soit appelé ainsi ou « immatériel », s'est mis à exister que lorsqu'il est sorti de la cuisine et est apparu sur Internet (Jarrett, 2014).

Quant à la deuxième hypothèse qui a guidé cette recherche, l'analyse des émotions décrites et vécues par les participantes prouve que celles-ci les suivent dans leurs vies quotidiennes, et donc ne sont pas « virtuelles ». L'important travail émotionnel réalisé par les participantes dans le cadre de leur militantisme pèse lourd pour elles, qu'il vise à renforcer des normes d'émotions sur leur page ou groupe, projeter une image publique rationnelle, légitimer entre elles les émotions vécues ou renforcer des liens sociaux. Nous avons aussi démontré dans notre recherche quelles émotions soutiennent ou découragent l'engagement militant. Pour plusieurs participantes, la colère a été un point de départ important (devant les oppressions, l'injustice, devant un événement antiféministe), mais nous avons surtout pu constater les émotions qui leur permettent de continuer leur engagement. Un groupe d'émotions particulièrement pertinent en ce sens réunit la solidarité et l'amitié. Les plaisirs de l'engagement sont d'ailleurs identifiés comme un gage important dans la continuation de l'activisme dans la littérature (Goodwin *et al.*, 2001), quoique l'amitié un sentiment souvent exclusif, peut poser certains problèmes pour un mouvement social (Roth, 2005). Par exemple et comme vu dans les entrevues, un groupe très lié et soudé peut poser problème au niveau du recrutement, de l'inclusion de nouvelles personnes et au niveau de modes de prise de décision, lorsqu'il n'y a pas consensus. Dans les entrevues réalisées, la non-mixité choisie dans différentes mesures par toutes les participantes était une caractéristique importante dans leurs groupes Facebook ou comités de gestion de la page. Cette non-

mixité facilite la solidarité et l'amitié entre personnes ayant une compréhension partagée des structures d'oppression que les mouvements féministes tentent d'adresser.

Ensuite, le stress vécu par les participantes trouve sa source dans deux phénomènes différents. D'abord, en tandem avec la peur, il est un résultat du harcèlement en ligne, que celui-ci soit vécu ou prévu. Pour la plupart des participantes, qui n'ont pas vécu de harcèlement, la possibilité de celui-ci pèse assez lourd pour qu'elles ajustent leurs comportements. Elles vont voir la page plus souvent pour pouvoir adresser rapidement des commentaires haineux, choisissent ou désirent l'anonymat dans leur activisme en ligne, ou prennent des pauses du site pour recharger leurs batteries. Seulement trois participantes l'ont vécu, dont deux qui ont porté plainte à la police; sur neuf participantes, qui gèrent toutes des petits groupes ou de petites pages, le nombre est significatif. Le reste des instances de stress décrites par les participantes sont relatives au paradoxe qu'elles vivent en tant que militante et, comme défendu au chapitre 4, travailleuse. Le fait de militer pour une cause les pousse à vouloir bien faire; bien représenter les voix qu'elles veulent porter, ne pas commettre d'écarts qui pourraient fâcher leurs publics, composés surtout selon elles d'autres militantes féministes. Parce qu'elles agissent comme travailleuses aussi, elles ressentent la pression de la performance de leurs pages. Comme discuté plus longuement en parlant de l'épuisement qu'elles vivent, Facebook les pousse toujours à poser plus d'actions en leur rappelant qu'elles n'ont pas répondu à un message, ou alors qu'elles devraient publier sur leurs pages. Les participantes qui ressentent le plus ce type de stress sont celles qui ont une page publique, particulièrement celles qui l'utilisent pour publiciser des projets militants (blogues, podcasts) et donc qui désirent que la page soit de plus en plus populaire. Ainsi, la position paradoxale des activistes féministes, à la fois travailleuses et militantes, exploitées par le modèle économique de Facebook, mais y posant des actions subversives, a été mise en lumière dans cette recherche et est un nœud particulièrement intéressant à explorer dans des recherches subséquentes.

Cela dit, la question de la motivation dans l'engagement militant a été particulièrement intéressante dans cette recherche. Les entrevues n'ont pas dévié des leçons de la littérature qui veulent que les plaisirs et gratifications de l'engagement soient un gage important de continuation du militantisme, mais la motivation des participantes a beaucoup été décrite comme leur venant des résultats de leurs pages ou groupes. Pour trois d'entre elles, ce fut explicitement les statistiques qu'offre Facebook; nombre de mentions j'aime, partages, visionnements, etc. Il y a là une explication possiblement très importante de la popularité du site pour les activistes; pour beaucoup d'entre elles, l'atteinte des buts est lointaine et incertaine, mais Facebook leur offre des mesures de réussite concrète. Dans le contexte où les militantes peuvent avoir l'impression de ne pas être valorisées dans leur travail, et où elles se demandent si elles rejoignent des gens seulement convaincus à leur cause, ces statistiques leur apportent une fierté difficile à trouver. Les participantes ont souvent souligné les problèmes qu'elles rencontrent sur le site, tous nommés dans cette conclusion, comme le stress, le harcèlement, l'épuisement; cela dit, elles ont aussi réaffirmé l'importance, l'ubiquité, le caractère incontournable du site dans le cadre de leur activisme féministe. Leur attachement au site malgré ses problèmes s'explique alors possiblement dans son inclusion dans leurs vies quotidiennes, mais notre recherche suggère aussi que les mesures de réussite concrètes que permet le site sont un apport important à leur motivation dans l'engagement politique. Notre recherche pose les pistes vers des questions intéressantes à poursuivre dans l'étude des motivations dans l'activisme, alors que les études sur les mouvements sociaux, tout comme les militantes, composent avec la difficulté d'atteindre, d'identifier et de ressentir les « réussites » d'un mouvement.

Cette recherche a composé avec certaines limites. Avant tout, nous avons décrit l'expérience de l'activisme féministe en ligne telle que vécue par les participantes. Le portrait du milieu réalisé nous permet de constater que les femmes rencontrées gèrent en fait de petites pages et groupes, en termes de nombre de membres ou de mentions

j'aime; elles sont aussi un groupe assez homogène, qui ne peut représenter un échantillon de l'entièreté des activistes féministes sur Facebook, ni même seulement celles opérant au Québec. Si ces faits rendent nos données difficilement généralisables, notre recherche jette un éclairage nouveau sur ces réalités plurielles peu explorées dans la recherche scientifique, avec une méthodologie ayant déjà fait ces preuves dans les mêmes buts (Gleeson, 2016). Comme dans la recherche de Gleeson, les participantes sont aussi moins conçues comme représentatives d'une population que comme expertes de leur situation, des témoins importantes d'une réalité à examiner.

De plus, cette recherche se veut exploratoire, justement parce qu'elle s'intéresse à un champ nouveau, avec des outils d'analyse peu utilisés dans ce contexte. Les limites rencontrées durant cette recherche, comme les difficultés de la recherche académique sur Facebook ainsi que la relative petite quantité d'écrits liés précisément au sujet de l'activisme féministe en ligne, prouvent la pertinence de notre recherche et le besoin que plus de chercheuses poursuivent les réflexions entamées ici.

Finalement, la présente recherche s'intéresse seulement à l'activisme réalisé sur Facebook, alors que cette plateforme tend à être de moins en moins utilisée par les jeunes (Solon, 2018). Des recherches sur les médias sociaux tendent d'ailleurs à observer de plus en plus de pratiques transplateformes, celles-ci étant de plus en plus complexes (Millette, 2013). Il est aussi clair que Facebook, ou les aussi connues Twitter et YouTube, ne sont pas les seules plateformes où des utilisations politiques sont possibles. Alors que les jeunes migrent de plus en plus de Facebook vers Instagram, SnapChat et YouTube (Solon, 2018) et, plus récemment, TikTok (Herrman, 2019), les chercheuses souhaitant s'intéresser à l'activisme en ligne ont plusieurs défis devant elles. Des preuves anecdotiques de militantisme sont apparues récemment sur TikTok après qu'une jeune femme ait vu son compte bloqué après avoir dénoncé la situation des Ouïghours en Chine (Kuo, 2019). Un article de journal mettait récemment en lumière le militantisme partisan réalisé sur Tinder (normalement une application de

rencontres amoureuses et sexuelles, voir Sarrazin, 2019). Ces plateformes, comme Facebook dans une moindre mesure, ne sont pas du tout adaptées à la recherche académique. Par contre, ce fait ne devrait pas décourager les chercheuses; les entrevues semblent un moyen particulièrement adapté pour saisir l'expérience d'usagères, comme le montre notre recherche et le suggère la littérature (boyd, 2015). Clairement, des utilisations politiques font partie intégrante des médias sociaux, soit visiblement ou par détournement de la part d'utilisatrices débrouillardes et agentes (Proulx, 2015; Jenkins, Ito et boyd, 2016). Parce qu'il nous apparaît plus que clair qu'Internet n'est pas, ou n'est pas seulement, un espace de loisir, nous espérons que de nombreuses recherches subséquentes en science politique examineront ces types de militantisme comme tels. Nous espérons également que plus de recherches sauront mettre en relation militantisme et travail en ligne, et, se faisant, rendront compte des riches réflexions féministes sur le travail, qu'il soit émotionnel, gratuit ou immatériel.

ANNEXE A

QUATRE TYPES D'ACTIVISME EN LIGNE

Source : Earl, J., Kimport, K., Prieto, G., Rush, C. et Reynoso, K. (2010). Changing the World One Webpage at a Time: Conceptualizing and Explaining Internet Activism. *Mobilization : An International Journal*, 15(4), p. 429.

Table 1. Four Broad Categories of Internet Activism

<i>Brochure-ware</i>	<i>Online Facilitation of Offline Activism</i>
<p>Information distribution through websites, listservs, etc. Distributed information can include logistical information, information on the cause, SMOs, ideology, or issue framing, among other possibilities.</p> <p>Simple implementations may be rarely updated websites with no time-sensitive cause information. Complex implementations may be frequently updated websites with large volumes of different kinds of information from multiple sources.</p>	<p>Providing information on, logistical support for, and/or recruitment for offline protest events such as offline marches, rallies, convergence centers, etc.</p> <p>Simple implementations only display information relevant to offline events in hopes of driving participation. Complex implementations may include logistics support such as roommate matching services so that protesters from out of town can find free lodging, or car-share services so that protesters can carpool to the metro area and/or specific protest locations.</p>
<i>Online Participation</i>	<i>Online Organizing</i>
<p>Providing actual avenues for participation while people are online, including relatively less confrontational actions such as online petitions and letter-writing and email campaigns, to moderately contentious forms of participation such as “website hauntings,” to very contentious forms of participation such as denial of service actions that operate like virtual sit-ins in closing down websites.</p> <p>Simple implementations involve less technically complicated forms of action like email campaigns. Complex implementations may include the writing of email scripts and website hacking.</p>	<p>Observed when entire campaigns and/or movements are organized online. Unlike movements organized offline or organized offline with some online components, this category involves fully online “e-movements.”</p> <p>Simple implementations involve single websites that coordinate an entire campaign while more complex instances involve many websites and often server-side software that automates some organizing functions.</p>

ANNEXE B

CARTOGRAPHIE DE L'ACTIVISME FÉMINISTE SUR FACEBOOK AU QUÉBEC

Recension des pages, groupes, ainsi que de leurs mentions j'aime et du nombre de membres en date du 12 octobre 2019. Les pages, publiques, sont mentionnées par nom et on y trouve le lien (point 1 à 6); les groupes, non-publics, ne sont que décrits, par souci de respecter leur volonté ou non d'être connus (points 7 et 8).

1. Grandes pages institutionnelles

Type : OBNL, Fédérations, groupes communautaires. On peut présupposer que les plus grandes d'entre elles sont l'affaire de personnes chargées de communication.

Portée : niveau national ou provincial, grandes variations dans le nombre de mentions j'aime, entre 16 706 (la plus grosse trouvée) et 300 quelques.

Nombre : Plus petites catégories que les suivantes; évidemment pas complet ici, mais les plus connues y sont.

Exemples :

- a) « Femmes autochtones du Québec – Quebec Native Women ». 15 640 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/FAQQNW/>
- b) « Fédération des femmes du Québec ». 14 689 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/FFQMMF/>
- c) « Éditions du Remue-Ménage ». 7 279 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/editionsrm/>
- d) « Sans oui, c'est non ». (campagne universitaire) 7 186 mentions J'aime : <https://www.facebook.com/sansouicestnon/>

- e) « Réseau québécois en études féministes ». 4 683 mentions J'aime :
<https://www.facebook.com/REQEF/>
- f) « FCTMN - Femmes du cinéma, de la télévision et des médias numériques ». 4 677 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/fctnm/>
- g) « Festival de films féministes de Montréal/Montreal Feminist Film Festival ». 4 199 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/FFFMontreal/>
- h) « Institut de recherches et d'études féministes de l'UQAM ». 4 142 mentions J'aime : <https://www.facebook.com/IREFUQAM/>
- i) « Les ami(es) de Sella ». 3 323 mentions j'aime :
<https://www.facebook.com/AmiEsdeStella/>
- j) « L'R des centres de femmes du Québec ». 3 231 mentions j'aime :
<https://www.facebook.com/LRdesCentresDeFemmesQc/>
- k) « RQCALACS ». 2 815 mentions j'aime :
<https://www.facebook.com/RQCALACS/>
- l) « FPPN – Fédération du Québec pour le planning des naissances ». 1731 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/FQPN.Qc/>
- m) « On vous croit » (campagne du RQCALACS). 1 671 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/On-Vous-Croit-1680193778876852/>
- n) La Fédération des femmes musulmanes du Québec. 848 mentions j'aime :
<https://www.facebook.com/ffmquebec/>
- o) « Intersyndicale des femmes » 338 mentions j'aime :
<https://www.facebook.com/intersyndicaledesfemmes/>

2. Petites pages institutionnelles

Type : OBNL, groupes communautaires, centres de femmes, comités étudiants... Pour certaines, peut-être tenues par une employée (qui a possiblement d'autres tâches, ces pages sont en général moins actives que celles ici-haut), ou par une ou des bénévoles.

Portée : niveau régional, local (ville), ou ultra local (une université, par exemple). Quelques-unes, situées dans des grandes villes, sont plus populaires que des pages avec un public provincial nommées à la catégorie 1. Cela dit, la plus grande trouvée est de 3 450, et les plus petites tournent autour d'une centaine de mentions j'aime.

Nombre : Très nombreuses, le nombre est incalculable. Catégorie la plus populeuse.

Exemples :

- a) « Centre des femmes de l'UQÀM ». 3 450 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/centredesfemmes/>
- b) « Comité féministe de l'ULaval ». 1 722 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/comitefemmesulaval/>
- c) Centre des femmes de Montréal ». 1 503 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/Centredesfemmesdemtl.spl/>
- d) « Collectif Femmes aux cycles supérieurs ». 1 322 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/Etrefemmeauxcyclessuperieurs/>
- e) « Collectif féminismes et droit UQAM - la Collective ». 1 190 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/feminismesetdroituqam/>
- f) « L'Intersection : Pour un campus féministe et anti-oppressif à l'UdeM ». 881 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/intersection.umontreal/>
- g) « Centre-femmes Lotbinière ». 817 mentions J'aime : <https://www.facebook.com/cflotbiniere/>
- h) « Centre femmes de Portneuf ». 494 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/CentreFemmesdePortneuf/>
- i) « Comité d'action féministe contre les discriminations – CAFÉD » (science politique UdeM). 456 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/cafed.aecsspum/>
- j) « Comité féministe de sociologie - Premier cycle à l'UQAM ». 434 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/comitefeministesociologieuqam/>
- k) « Institut Femmes, Sociétés, Égalité et Équité » (Études féministes ULaval) 379 mentions j'aime. <https://www.facebook.com/InstitutIFSEE/>
- l) « Comité femmes UQO ». 338 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/femmesuqo/>
- m) « Comité féministe de l'AECSF » (comité étudiant). 181 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/comitefeministe/>

3. Pages militantes

Type : Campagnes d'information, pages de mobilisations, organisations d'événements. Peuvent émaner d'organismes, mais donnent en général l'impression d'être tenue par des groupes militants, bénévolement.

Portée : Différents niveaux; comme ces pages organisent des événements, souvent elles sont localisées, mais peuvent aussi s'adresser à toute la province.

Nombre : Peu nombreuses ici, parce que ne contient que les pages qui ont ce but précis; les autres pages nommées dans les autres catégories peuvent définitivement aussi organiser des événements ou mobiliser leur audience.

Exemples :

- a) « Maipoils ». 5 209 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/Maipoils/>
- b) « Femmes expertes ». 1 072 mentions J'aime : <https://www.facebook.com/FemmesExpertes/>
- c) « Riposte féministe ». 1 604 mentions J'aime : <https://www.facebook.com/riposteauxantichoix/>
- d) « Comité vigilance médias » (partage d'infos sur la pub sexiste, comité d'un centre de femmes). 176 mentions J'aime. <https://www.facebook.com/ComiteVigilanceMedias/>

4. Pages-vitrines pour projets externes à Facebook

Type : Pages de vente de créatrices ou projets féministes; pages de vitrines pour blogues, balados, émissions de radios, BD ou arts féministes. En sommes, ces pages ont en général le but de grandir, puisqu'on peut y acheter des produits, des créations ou alors on y trouve du contenu gratuit (qui peut avoir des produits dérivés, par contre!). On y nomme pas des compagnies qui pourraient sûrement être taguées comme féministes (parce que, par exemple, les modèles portant les vêtements sont variées et/ou parce que les créations sont faites éthiquement), mais qui ne se disent pas « féministes » ouvertement.

Portée : Parfois localisées (comme des émissions de radios, quoique tout est aussi en ligne), parfois s'adressent à tous et toutes.

Nombre : Très nombreuses, si on y inclut, comme ici, tout blogue ou émission, par exemple, qui se dit féministe. Quant à la vente, il s'agit de quelques de commerces féministes et d'artistes vendant leurs créations.

Exemples :

- a) « Les Brutes » (websérie). 51 940 mentions J'aime :
<https://www.facebook.com/lesbrutestelequebec/>
- b) « Les folies passagères » (arts, vente). 42 628 mentions J'aime :
<https://www.facebook.com/lesfoliespassageres/>
- c) « Assignée garçon BD ». 39 231 mentions J'aime :
<https://www.facebook.com/assigneegarcon/>
- d) « Je suis féministe » (blogue). 20 114 mentions j'aime :
<https://www.facebook.com/jesuisfeministe/>
- e) « La Gazette des femmes » (magazine du Conseil du statut de la femme).
16 706 mentions j'aime : <https://www.facebook.com/gazette.des.femmes/>
- f) « L'Euguélienne, librairie féministe ». 14 769 mentions J'aime :
<https://www.facebook.com/librairiefeministemtl/>
- g) « Dix octobre » (blogue). 2 770 mentions J'aime :
<https://www.facebook.com/dixoctobre/>
- h) « Filles missiles » (promotion littérature féministe+magazine+blogue). 2 743
mentions j'aime : <https://www.facebook.com/fillesmissiles/>
- i) « Les Simones » (radio) 2 353 mentions j'aime :
<https://www.facebook.com/LesSimonesCKIA/>
- j) « FéminÉtudes » (revue), 2 235 mentions j'aime :
<https://www.facebook.com/FeminEtudes/>
- k) « Les dessous féminins » (radio). 2 005 mentions j'aime :
<https://www.facebook.com/lesdessousfemininscism/>
- l) « Les Charlottes » (radio). 1 171 mentions j'aime :
<https://www.facebook.com/LesCharlottesCISM/>
- m) « Les Ficelles » (balado). 851 mentions J'aime :
<https://www.facebook.com/lesficelles.podcast/>
- n) « Ève et Pandore » (radio). 326 mentions j'aime :
<https://www.facebook.com/eveetpandore/>

5. Pages de personnalités féministes

Type : Pages personnelles, mais publiques, de personnalités québécoises.

Portée : Sont souvent très populaires.

Nombre : Si le nombre de « personnalités » est grand, les pages publiques sont peu nombreuses, surtout que d'étiqueter quelqu'un de féministe peut se discuter! Nous donnons quelques exemples de personnalités « évidentes » qui ont des pages publiques, pour montrer la portée de telles pages.

- a) « Élise Gravel – Français ». 72 245 mentions j’aime : <https://www.facebook.com/elisegarnotte/>
- b) « Sophie Labelle ». 53 725 mentions j’aime : <https://www.facebook.com/lasophielabelle/>
- c) « Judith Lussier ». 5 569 mentions j’aime : <https://www.facebook.com/Judith-Lussier-110896292852859/>

6. Autres pages

Ici, deux types de pages en trop petit nombre pour créer une catégorie sont décrites.

- a) « Décider entre hommes ». 13 254 mentions j’aime : <https://www.facebook.com/deciderentrehommes/>

Type : Un exemple de page de *memes* féministes, traitant d’enjeux sérieux par l’utilisation de *memes* et d’humour.

Portée : Les pages de *memes* au Québec prennent beaucoup de popularité dans les dernières années. Parfois explicitement progressistes (comme « Québec 嘘つき p r o g r e s s i s t e 嘘つき memes », 12 346 mentions j’aime), parfois progressistes par la bande (comme « Fruiter » 143 262 mentions j’aime, qui comme beaucoup de pages populaires de *memes* québécois, ont appuyé Québec solidaire aux dernières élections), et parfois pas du tout (comme « Memes traduits en français sans aucun crédit », 35 799 mentions j’aime). Il y a bien du potentiel pour des pages de *memes* féministes, et cette page le prouve bien!

Nombre : Étonnement, très peu.

- b) « Je suis indestructible ». 19 746 mentions j’aime : <https://www.facebook.com/jesuisindestructible/>

Type : Un exemple de page visant à partager des témoignages (quoique la page partage beaucoup d’autres choses).

Portée : Pour les deux pages nommées ici, leur popularité prouve bien l’importance qu’ont le partage de témoignages.

Nombre : Comme pour les *memes*, le petit nombre de pages dans cette catégorie est expliqué par le fait que le partage se fait dans des groupes avant tout, puisque ceux-ci représentent des espaces (plus) sécuritaires (*safe spaces*). De la même façon, beaucoup de pages recensées ici, comme *Je suis féministe* ou *10 octobre*, partagent aussi des témoignages régulièrement.

7. Groupes de supports/soutien

Type : Groupe ayant pour but premier le support mutuel entre membres du groupe.

Portée : Les groupes sont souvent plus petits en moyenne que les pages. La grandeur varie beaucoup. Les administratrices se voient parfois obligées de contrôler l'entrée ou les publications pour garder le contrôle sur le contenu; le but de ces groupes n'est pas nécessairement d'être gros, peut-être même au contraire; on y vise à offrir un espace sécuritaire (*safe space*).

Nombre : Les groupes semblent un phénomène de plus en plus populaire, quoiqu'il est impossible à quantifier, vu l'opacité de Facebook, et le fait que beaucoup sont secrets.

Exemples :

- a) Groupe de support concernant la sexualité : 4 769 membres
- b) Groupe concernant les menstruations : 1 020 membres
- c) Groupe de support pour étudiantes aux cycles supérieurs : 570 membres
- d) Groupe de support concernant la sexualité : 359 membres
- e) Groupe de support concernant la santé : 275 membres

8. Groupes de discussion politique/d'organisation/de mobilisation

Type : Groupe ayant pour but premier la discussion ou l'organisation politique, ou alors la mobilisation autour de causes féministes.

Portée : Les groupes sont souvent plus petits en moyenne que les pages. La grandeur varie beaucoup. Ces groupes peuvent avoir ou non la volonté de grossir.

Nombre : Les groupes semblent un phénomène de plus en plus populaire, quoiqu'il est impossible à quantifier, vu l'opacité de Facebook, et le fait que beaucoup sont secrets.

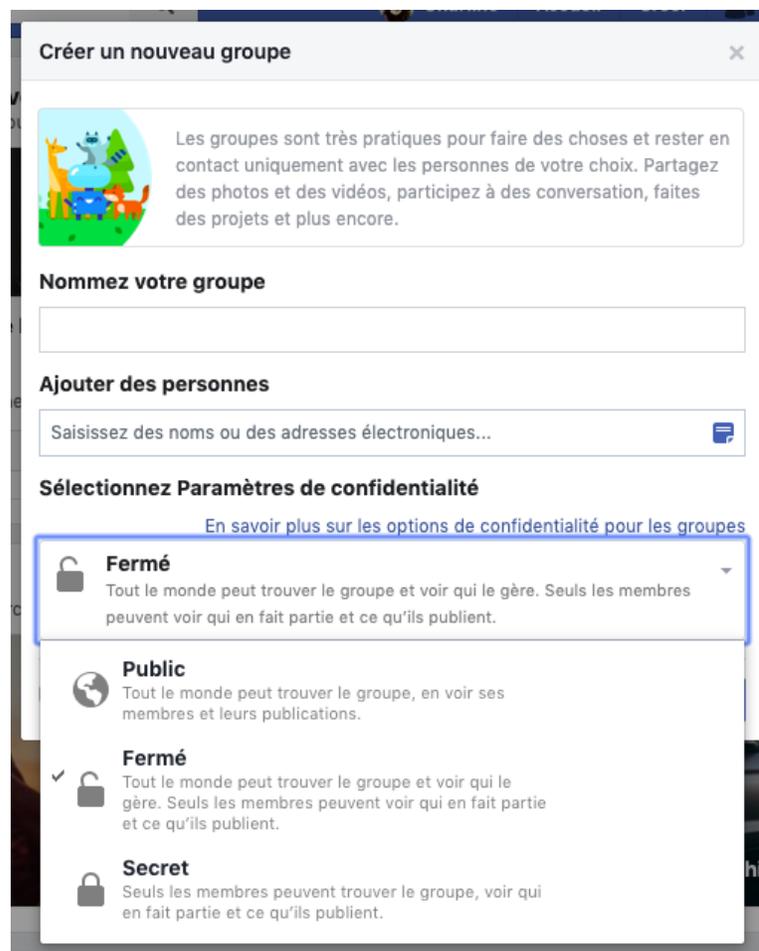
Exemples :

- a) Groupe lié à un champ d'études : 871 membres
- b) Groupe de mobilisation d'une grande ville : 605 membres
- c) Groupe lié à un champ d'études : 118 membres
- d) Groupe de discussion qui semble provincial : 76 membres
- e) Groupe de mobilisation féministe d'une grande ville, lié à un parti : 45 membres
- f) Groupe lié à de la recherche féministe : 38 membres

ANNEXE C

TYPES DE GROUPES POSSIBLES SUR FACEBOOK

Récupéré de Facebook en passant par la page de la chercheuse, 5 octobre 2019.



Créer un nouveau groupe

Les groupes sont très pratiques pour faire des choses et rester en contact uniquement avec les personnes de votre choix. Partagez des photos et des vidéos, participez à des conversations, faites des projets et plus encore.

Nommez votre groupe

Ajouter des personnes

Saisissez des noms ou des adresses électroniques...

Sélectionnez Paramètres de confidentialité

[En savoir plus sur les options de confidentialité pour les groupes](#)

- Fermé**
Tout le monde peut trouver le groupe et voir qui le gère. Seuls les membres peuvent voir qui en fait partie et ce qu'ils publient.
- Public**
Tout le monde peut trouver le groupe, en voir ses membres et leurs publications.
- Fermé**
Tout le monde peut trouver le groupe et voir qui le gère. Seuls les membres peuvent voir qui en fait partie et ce qu'ils publient.
- Secret**
Seuls les membres peuvent trouver le groupe, voir qui en fait partie et ce qu'ils publient.

ANNEXE D

RÔLES POSSIBLES DANS L'ADMINISTRATION D'UNE PAGE OU D'UN GROUPE FACEBOOK

Source : Facebook. *Quels sont les différents rôles possibles sur une Page Facebook et quelles sont leurs habilitations ?* Récupéré le 10 juillet 2019 de https://www.facebook.com/help/289207354498410?helpref=about_content

« Il existe six types de rôles différents pour les personnes qui gèrent des Pages. Lorsque vous créez une Page, vous en devenez automatiquement l'administrateur, ce qui signifie que vous êtes la seule personne à pouvoir modifier son apparence et à pouvoir publier en son nom. Seul un administrateur peut attribuer des rôles et modifier ceux d'autres personnes.

[...]

N'oubliez pas que plusieurs personnes peuvent avoir des rôles sur une Page, mais chaque personne doit avoir son compte Facebook personnel ».

Tableau des rôles sur une page, adapté de celui présenté par Facebook :

Rôles (horizontal) /Habilitations (vertical)	Administratrice	Éditrice	Modératrice	Analyste	Gestionnaire des offres d'emploi
Gérer les rôles et les paramètres de Page	✓				
Modifier la Page et ajouter des apps	✓	✓			
Créer et supprimer des publications au nom de la Page	✓	✓			
Envoyer des messages au nom de la Page	✓	✓	✓		

Rôles (horizontal) /Habitations (vertical)	Administratrice	Éditrice	Modératrice	Analyste	Gestionnaire des offres d'emploi
Répondre aux commentaires et aux publications sur la Page, et les supprimer	✓	✓	✓		
Supprimer et exclure des utilisateurs de la Page	✓	✓	✓		
Créer des publicités, des promotions ou des publications boostées	✓	✓	✓		✓
Consulter des statistiques	✓	✓	✓	✓	✓
Consulter l'onglet Qualité de la Page	✓	✓	✓	✓	✓
Voir qui a publié du contenu au nom de la Page	✓	✓	✓	✓	✓
Publier et gérer des offres d'emploi	✓	✓			✓

Facebook. *Quelle est la différence entre un administrateur et un modérateur dans un groupe Facebook?* Récupéré le 24 juillet 2019 de <https://www.facebook.com/help/901690736606156>

Deux rôles sont disponibles pour les personnes qui gèrent les groupes : administrateur et modérateur.

Tableau des rôles sur un groupe, adapté de celui présenté par Facebook :

Rôles (horizontal) /Habitations (vertical)	Administratrice	Modératrice
Attribuer le rôle d'administrateur ou de modérateur à un autre membre	✓	
Supprimer un administrateur ou un modérateur	✓	
Gérer les paramètres du groupe (par exemple, changer le nom, la photo de couverture ou les paramètres de confidentialité du groupe)	✓	

Rôles (horizontal) /Habitations (vertical)	Administratrice	Modératrice
Approuver ou refuser les demandes d'adhésion	✓	✓
Approuver ou refuser les publications dans le groupe	✓	✓
Supprimer les publications et les commentaires sur les publications	✓	✓
Supprimer et exclure des personnes du groupe	✓	✓
Épingler ou détacher une publication	✓	✓

ANNEXE E

CANEVAS D'ENTRETIEN

L'ordre et la présence des questions sont sujets à changement selon le déroulement de l'entretien. Les questions seront précisées selon le cas de la participante questionnée (gère un groupe ou une page Facebook, dans le cadre de son travail ou non, etc.) ou le besoin.

Question à aborder	Sous-questions ou précisions possibles
Après une introduction; questions factuelles, de contexte	
1. Pour commencer, parle-moi de la page ou du groupe féministe que tu animes et/ou gères?	<ul style="list-style-type: none"> - Quels sont les buts du groupe ou de la page? Sont-ils explicites? - Qu'est-ce qui fait de cette page ou ce groupe un groupe ou une page féministe? - Qu'est-ce que la page publie/que le groupe contient généralement (type de contenu?), selon toi? - Fondation de la page ou du groupe? Raisons de sa création? (si groupe privé, invisible pour la chercheuse :) - Combien de personnes font partie du groupe?
2. Parle-moi de ton rôle dans la page ou le groupe?	<ul style="list-style-type: none"> - Nom du rôle sur Facebook (admin., modératrice, éditrice?) si connu? - Hors de ces noms officiels, comment décrirais-tu ton rôle dans la page/groupe? Modération, animation, gestion, gérance... - Comment expliquerais-tu ce que tu fais sur la page ou le groupe à quelqu'un de sympathique aux buts de la page ou du groupe, mais qui ne connaît rien à la plateforme? - Depuis combien de temps fais-tu partie du groupe ou de la page? - Quelles activités fais-tu au jour le jour? - Est-ce que ça fait partie de ton travail, d'une implication autre, etc.? - Es-tu payée pour ses tâches, entièrement ou en partie?
3. Quelles sont les raisons qui t'ont amenée à prendre ce rôle?	<ul style="list-style-type: none"> - Si c'est dans le cadre du travail, qu'est-ce qui t'a amené à choisir le milieu/champ/lutte... - Qu'est-ce qui t'a amené à choisir cette lutte politique, le féminisme, mais aussi qu'est-ce qui t'a amené à choisir cette activité précise, sur Facebook? - Quelle est l'importance de cette page Facebook pour toi/pour l'organisme/maison/groupe, etc.?
4. Gères-tu la page ou le groupe seule, surtout seule, ou alors en groupe/comité, en travail d'équipe?	<ul style="list-style-type: none"> - Comment est définie l'équipe qui gère la page ou le groupe (ami.e.s, collègues, groupe de relative inconnu.e.s...)? - Les personnes se connaissaient-elles avant ou non? - Comment se fait la division des tâches, le fonctionnement? Est-ce très organisé ou plutôt libre?

	- Comment vois-tu les avantages et désavantages de travailler seule ou en groupe?
Questions plus relatives à l'expérience	
5. Comment considères-tu tes activités sur Facebook, comme du travail, un loisir, du militantisme ou de l'activisme?	- (si activisme, militantisme) Y'a-t-il des liens entre tes activités en ligne et des mouvements « hors-ligne » plus larges?
6. Qu'est-ce qu'il y a de féministe selon toi dans ce que tu fais avec le groupe ou la page Facebook?	- Soit dans les buts, les « effets », la place dans un mouvement plus large...
7. Quelle place a la page ou le groupe dans ta vie, ton emploi du temps?	- Combien de fois par semaine et pour combien de temps t'occupes-tu de la page ou du groupe, en moyenne? - Chaque jour? Constamment, selon les besoins ou plutôt des moments définis? - Si dans le cadre du travail, seulement pendant ses heures, ou à l'extérieur aussi? - Le temps en ce moment réservé (ou non) à la page ou au groupe est-il suffisant, ou il en faudrait plus (ou alors plus de personnes pour y mettre du temps)? - Quel poids émotionnel ces activités ont pour toi?
8. Quelles tâches, quels aspects te prennent le plus de temps, et lesquelles prennent le plus d'énergie?	- Celles qui prennent le plus de temps et celles qui prennent le plus d'énergie sont-elles différentes? - Quels sont tes sentiments les plus importants face aux tâches nommées?
9. Est-ce que les frontières entre ta vie personnelle, en dehors de la page ou du groupe, et la page ou le groupe sont bien claires?	- Est-ce que tu utilises Facebook aussi de façon personnelle, de manière assez soutenue? Si oui, est-ce que tu arrives à utiliser seulement Facebook de façon personnelle, séparée de la page/du groupe? - As-tu certaines stratégies pour préserver une séparation entre ton utilisation personnelle de Facebook (ou ta vie personnelle au sens plus large) et la page ou le groupe?
10. Vis-tu certains problèmes, certaines frustrations ou autres émotions négatives dans tes activités?	- Soit dans les activités au jour le jour, avec la page/le groupe et/ou le fonctionnement de Facebook, soit avec les autres personnes qui gèrent la page ou le groupe ou avec les personnes qui y participent...
11. Qu'est-ce qui motive ta participation à cette page ou groupe, le fait que tu continues à gérer/animer la page ou le groupe?	- Qu'est-ce qui rendrait ton expérience (encore) plus agréable, plus plaisante ou facile? - Est-ce que tu obtiens une reconnaissance (ou assez de reconnaissance) pour le temps et l'énergie que tu mets dans la page ou le groupe?
12. Qu'est-ce qui ferait que tu arrêterais de gérer la page ou le groupe?	
13. Facebook est-il utile pour l'activisme féministe?	- Trouves-tu que c'est un bon moyen pour les buts de la page ou du groupe, et que le fonctionnement du site est positif pour toi, ou une source de négativité? - Quelles sont les limites de cette plateforme, particulièrement pour les luttes féministes?
15. Y'a-t-il d'autres aspects, réalités, problèmes ou joies de la gérance de la page ou le groupe que tu aimerais me dire, que tu n'as pas pu exprimer jusqu'à maintenant?	- Questions de relances et précisions si nécessaires.
Questions finales de vérification des « hypothèses »	
16. Que penses-tu de cette idée : Comme Facebook fait ses profits avec la publicité, elle-même basée sur les activités et donc les données de ces utilisatrices et utilisateurs, il est possible de voir presque toutes	- Questions de relances et précisions si nécessaires.

les actions faites sur ce site comme une forme très invisible de travail.	
17. Que penses-tu de cette idée : Les activités assez invisibles de modération, animation et gérance de pages et groupes Facebook sont, évidemment dans des mouvements féministes, mais aussi dans beaucoup d'autres mouvements progressistes, très majoritairement réalisées par des femmes.	Peut avoir l'air évident, mais est-ce que tu penses que même si des pages féministes, ou des groupes mixtes, comprenaient plus de commentaires et d'interventions hommes, ces pages et groupes seraient quand même « gérés » par des femmes? Dans ton expérience sur Facebook, les pages et groupes, même en dehors de sphères féministes, sont-ils selon toi plus « gérés » par des femmes?
Que penses-tu de cette idée : Les émotions et sentiments liés aux activités en ligne sont bien réels (à l'opposé de « virtuelles ») et sont importants dans le sens où si elles sont majoritairement positives, elles amènent à continuer les activités, et si elles étaient majoritairement négatives, mèneraient peut-être à l'arrêt des activités.	- Questions de relances et précisions si nécessaires.

ANNEXE F

TRACES DE LA DIFFUSION DE L'APPEL DE PARTICIPANTES SUR
FACEBOOK

Première diffusion (première ronde d'entrevue), page personnelle, 27 juillet 2018.

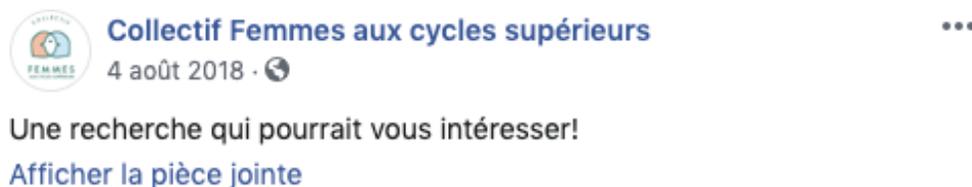
Résultat, 42 partages :



Premier partage par l'IREF, 27 juillet 2018 :



Partage par le Collectif Femmes aux cycles supérieurs (page détenue par la chercheuse), le 4 août 2018 :



Deuxième publication (deuxième ronde de recrutement), page personnelle, 17 octobre 2018. Résultat, 22 partages :



Deuxième partage par L'IREF, 25 octobre 2018 :



Institut de recherches et d'études féministes de l'UQAM 25 octobre 2018 · 🌐

On cherche encore quelques participantes pour cette recherche d'une étudiante à la maîtrise rattachée à l'IREF

[Afficher la pièce jointe](#)

Vous, [redacted] 4 commentaires

 J'aime  Commenter  Partager [redacted]

Partage par le RQ-ACA, 18 octobre 2018 :



Réseau québécois de l'action communautaire autonome (RQ-ACA) 18 octobre 2018 · 🌐

Si vous êtes une activiste féministe sur facebook, cette recherche a besoin de votre participation!

[Afficher la pièce jointe](#)

[redacted] 2 Shares

 J'adore  Commenter  Partager [redacted]

ANNEXE G

CONTENU DU FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

L'activisme féministe sur Facebook**Étudiante-chercheuse : Charline Robert-Lamy**

Maîtrise en science politique, concentration en études féministes

438-884-4629

Charline.robertlamy@gmail.com

Direction de recherche : Geneviève Pagé

Département de science politique de la Faculté de science politique et de droit de l'UQAM.

514-987-3000, poste 5250

page.genevieve@uqam.ca

Préambule

Nous vous demandons de participer à un projet de recherche qui vise à faire avancer la connaissance sur l'activisme féministe en ligne, précisément sur Facebook. Avant d'accepter de participer à ce projet de recherche, veuillez prendre le temps de comprendre et de considérer attentivement les renseignements qui suivent. Ce formulaire de consentement vous explique le but de cette étude, les procédures, les avantages, les risques et inconvénients, de même que les personnes avec qui communiquer au besoin. Le présent formulaire de consentement peut contenir des mots que vous ne comprenez pas. Nous vous invitons à poser toutes les questions que vous jugerez utiles.

Description du projet et de ses objectifs

Ce projet vise à comprendre de quoi est composée l'expérience de la gestion, gérance ou administration de pages ou groupes Facebook féministes. Il a pour but la rédaction d'un mémoire de maîtrise, et possiblement de quelques communications scientifiques orales ou écrites. La chercheuse vise à rencontrer 8-12 participantes, toutes administratrices d'une manière ou d'une autre d'une page ou un groupe Facebook, pour explorer de manière la plus complète possible, à l'intérieur des contraintes d'une maîtrise, le sujet qui l'occupe. Nous cherchons à explorer le sujet sans poser des hypothèses, pour baser nos conclusions sur les entrevues réalisées.

Nature et durée de votre participation

Votre participation consiste à donner une entrevue individuelle qui vous amènera à décrire votre expérience en tant qu'administratrice d'une page ou d'un groupe féministe sur Facebook. Cette entrevue est enregistrée numériquement avec votre permission et prendra environ 45 minutes à une heure de votre temps. La transcription sur support informatique qui en suivra ne permettra pas de vous identifier ni d'identifier la page ou le groupe que vous administrez.

L'entrevue sera enregistrée de manière audio. Vos propos pourraient être utilisés dans le mémoire sans que vous les ayez révisés.

Avantages liés à la participation

Votre participation contribuera à faire avancer les connaissances sur l'activisme féministe en ligne, de façon large, et plus précisément sur l'expérience de l'administration de pages et groupes féministes sur Facebook. La présente recherche ne vous apportera pas directement d'avantages.

Risques liés à la participation

La présente recherche implique des risques minimes. Vous demeurez libre de ne pas répondre à une question que vous estimez embarrassante ou de vous retirer en tout temps sans avoir à vous justifier. Une ressource d'aide appropriée pourra vous être proposée si vous souhaitez discuter de votre situation, ou si des sujets difficiles ont été discutés.

Confidentialité

Il est entendu que les renseignements recueillis lors de l'entrevue sont confidentiels et que seules la responsable du projet et sa directrice de recherche auront accès à l'enregistrement de l'entrevue et aux données qui en découlent. Les données seront rendues anonymes par l'attribution d'un faux nom à chaque participante et un code à chaque groupe ou page.

Le matériel de recherche, l'enregistrement de l'entrevue, les transcriptions codées, les légendes ainsi que votre formulaire de consentement seront conservés séparément et sous clé par l'étudiante-chercheuse responsable du projet pour la durée totale de celui-ci. Les données ainsi que les formulaires de consentement pourront être détruits 5 ans après la dernière communication scientifique. Suite à ce délai, les supports électroniques seront formatés et les données papiers déchiquetées.

Participation volontaire et retrait

Votre participation est entièrement libre et volontaire. Vous pouvez refuser d'y participer ou vous retirer en tout temps sans devoir justifier votre décision. Si vous décidez de vous retirer de l'étude, vous n'avez qu'à aviser l'étudiante-chercheuse verbalement; toutes les données vous concernant seront détruites.

Indemnité compensatoire

Aucune indemnité compensatoire n'est prévue pour votre participation.

Des questions sur le projet?

Pour toute question additionnelle sur le projet et sur votre participation vous pouvez communiquer avec les responsables du projet: la directrice de recherche, Geneviève Pagé, 514-987-3000, poste 5250 ou page.genevieve@uqam.ca, ou l'étudiante-chercheuse, Charline Robert-Lamy, 438-884-4629 ou charline.robertlamy@gmail.com.

Des questions sur vos droits? Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE) a approuvé le projet de recherche auquel vous allez participer. Pour des informations concernant les responsabilités de l'équipe de recherche sur le plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains ou pour formuler une plainte, vous pouvez contacter la Présidente du comité d'éthique de la recherche pour étudiants (CERPE2), par l'intermédiaire de son secrétariat, au numéro 514-987-3000 poste 6188 ou par courriel au cerpe2@uqam.ca.

Remerciements

Votre collaboration est essentielle à la réalisation de notre projet et l'équipe de recherche tient à vous en remercier.

Consentement

Je déclare avoir lu et compris le présent projet, la nature et l'ampleur de ma participation, ainsi que les risques et les inconvénients auxquels je m'expose tel que présenté dans le présent formulaire. J'ai eu l'occasion de poser toutes les questions concernant les différents aspects de l'étude et de recevoir des réponses à ma satisfaction. Je, soussigné(e), accepte volontairement de participer à cette étude. Je peux me retirer en tout temps sans préjudice d'aucune sorte. Je certifie qu'on m'a laissé le temps voulu pour prendre ma décision. Une copie signée de ce formulaire d'information et de consentement doit m'être remise.

Je désire être informée des résultats de la recherche lorsqu'ils seront disponibles, par l'envoi du mémoire par courriel :

oui non

Prénom et nom

Courriel, si l'envoi des résultats est demandé

Signature

Date

Engagement de la chercheuse

Je, soussignée, certifie

- (a) avoir expliqué à la signataire les termes du présent formulaire;
- (b) avoir répondu aux questions qu'elle m'a posées à cet égard;
- (c) lui avoir clairement indiqué qu'elle reste, à tout moment, libre de mettre un terme à sa participation au projet de recherche décrit ci-dessus;
- (d) que je lui remettrai une copie signée et datée du présent formulaire.

Prénom et nom

Signature

Date

ANNEXE H

DÉTAILS DES PARTICIPANTES

Nom	Âge	Type	Composition de l'équipe	Portée	Durée et intensité activités
Mathilde	18 - 25 ans	Page	4 personnes, toutes administratrices.	Centaine de mentions j'aime (Petite)	Depuis 2 ans, active
Sarah	18 - 25 ans	Page	Administratrice principale, 2 autres personnes participent. + collaboratrices externes à Facebook.	Presque 500 mentions j'aime (moyenne)	Depuis 2 ans, très active
Rosalie	26 - 35 ans	Page	Administratrice principale depuis le début, plus de membres depuis peu.	Plus de 2000 mentions j'aime (grande)	Depuis 4 ans, très active
Adèle	26 - 35 ans	Page et groupe	Page : 4 administratrices, mais est la seule active. Groupe : douzaine de personnes avec droits, posant diverses actions assez invisibles.	Page : plus de 800 mentions j'aime (moyenne) Groupe : plus de 500 membres (moyen, fermé)	Depuis 6 ans en tout, peu active
Léa	26 - 35 ans	Groupe	Seule administratrice du groupe.	Plus de 600 mentions j'aime (moyen, fermé)	Depuis 3 ans, peu active
Éliane	26 - 35 ans	Page	3 parmi les anciennes qui gèrent la page; plus dans l'organisation.	Plus de 1500 mentions j'aime (grande)	Depuis 4 ans, très active
Alicia	18 - 25 ans	Page	1 personne n'y travaille plus (pas Alicia), toutes admin.	Près de 400 mentions j'aime (petite)	Depuis 1 an, peu active
Rachel	36 - 45 ans	Page	7, puis 6 personnes, 1 admin, le reste modératrices.	5400 mentions j'aime (100 000 vues, sur 1 pub) (très grande)	Pendant 1 an, peu active
Jeanne	26-35 ans	Page 1 Page 2	Seule à Page 1, petite équipe de gestion pour la page 2. Implication terminée dans la page 2.	Page 1 : Plus de 1300 mentions (grande) Page 2 : plus de 2000 mentions j'aime (grande)	Depuis 4 mois la page 1 Pendant 1 an la page 2, Très active.

BIBLIOGRAPHIE

- Abidin, C. (2016). Visibility Labour: Engaging with Influencers' fashion brands and #OOTD advertorial campaigns on Instagram. *Media International Australia*, 161(1), 86-100.
- Adams, J. (2003). The Bitter End: Emotions at a Movement's Conclusion. *Sociological Inquiry*, 73(1), 84-113.
- Alexa. [s.d.]. *The Top 500 Sites on the Web*. Récupéré le 12 décembre 2017 de <https://www.alexa.com/topsites>.
- Alexa. [s.d.]. *The Top 500 Sites on the Web*. Récupéré le 7 mars 2020 de <https://www.alexa.com/topsites>.
- Al-Heeti, A. (2020, 7 mars). Facebook lost 15 million US users in the past two years, report says - CNET. Dans *CNET*. Récupéré de <https://www.cnet.com/news/facebook-lost-15-million-us-users-in-the-past-two-years-report-says/>
- Anadón, M. et F. Guillemette. (2007). La recherche qualitative est-elle nécessairement inductive? Dans F. Guillemette et C. Baribeau (dir.). Collection hors série « Les actes ». Actes du colloque de l'Association pour la recherche qualitative (ARQ) organisé dans le cadre du congrès de l'ACFAS, le 16 mai 2006 (p. 26-37). Trois-Rivières : Association pour la recherche qualitative.
- Anderson, W.K.Z. et Grace, K.E. (2015). "Taking Mama Steps" Toward Authority, Alternatives, and Advocacy. *Feminist Media Studies*, 15(6), 942-959.
- Andrejevic, M. (2012). Estranged Free Labor. Dans T. Scholz (dir.), *Digital Labor : The Internet as Playground and Factory* (p. 149-164). New York : Routledge.
- Arcy, J. (2016). Emotion Work: Considering Gender in Digital Labor. *Feminist Media Studies*, 16(2), 365-368.
- Arseneault, C., Berthelet, C., Bourget-Lapointe, S., Girard, G., Jutras, M., Simard, C. et Toffoli, C. (2014). *Le langage n'est pas neutre : Petit guide de féminisation féministe*. [Brochure]. Montréal : Féminitudes.
- Asana. [s.d.]. *Présentation d'Asana*. Récupéré le 3 juin 2020 de <https://asana.com/fr/product>
- Badouard, R. (2013). Les mobilisations de clavier. *Réseaux*, 181(5), 87-117.
- Baer, H. (2016). Redoing Feminism: Digital Body politics, and Neoliberalism. *Feminist Media Studies*, 16(1), 17-34.

- Baker, J. et Lloyd, J. (2016). Gendered Labour and Media: Histories and Continuities. *Media International Australia*, 161(1), 6-17.
- Baltar, F. et Brunet, I. (2012). Social Research 2.0 : virtual snowball sampling method using Facebook. *Internet Research*, 22(1), 57-74.
- Banet-Weiser, S. et Miltner, K. M. (2016). #MasculinitySoFragile: culture, structure, and networked misogyny. *Feminist Media Studies*, 16(1), 171-174.
- Barnard Center for Research on Women. (2013). *#FemFuture: Online Revolution*. New York : Valenti, V. et C. Martin.
- Baumgardner, J. et A. Richards. (2000). *Manifesta; Young Women, Feminism and the Future*. New York : Farrar, Straus and Giroux, 448 p.
- Baumgardner, J. (2011), *F'em : Goo Goo, Gaga and Some Thoughts on Balls*, New York: Seal Press, 258 p.
- Benería, L. (2010). Travail rémunéré, non rémunéré et mondialisation de la reproduction. Dans J. Falquet, H. S. Hirata, et D. Kergoat (dir.), *Le sexe de la mondialisation : genre, classe, race et nouvelle division du travail* (p. 71-84). Paris : Presses de la fondation nationale des sciences politiques.
- Benski, T. (2005). Breaching Events and the Emotional Reactions of the Public. Dans H. Flam et D. King (dir.), *Emotions and Social Movements* (p. 59-78). London : Routledge.
- Bernard, J. (2017). À la croisée des chemins de pensée. Dans *La concurrence des sentiments : Une sociologie des émotions* (p. 21-45). Paris : Métalié.
- Bertrand, D. (2018). L'Essor du féminisme en ligne; de l'émergence d'une quatrième vague féministe ? *Réseaux*, 2(208/209), 232-257.
- Bilodeau, É. et Tremblay, M. (2019). Comment devenir influenceuse (en trichant). *La Presse*. Récupéré de <https://www.lapresse.ca/actualites/enquetes/201906/14/01-5230120-comment-devenir-influenceuse-en-trichant.php>
- Bivens, R. et Haimson, O.L. (2016). Baking Gender into Social Media Design: How Platforms Shape Categories for Users and Advertisers. *Social Media + Society*, 2(4), 1-12.
- Blais, M., Fortin-Pellerin, L., Lampron, È.-M. et Pagé, G. (2007). Pour éviter de se noyer dans la (troisième) vague : réflexions sur l'histoire et l'actualité du féminisme radical. *Recherches féministes*, 20(2), 141-162.
- Bourdaloie, H. et Julliard, V. (2012). Le genre : dimension ignorée de la fracture numérique. Dans S. Proulx, M. Millette et L. Heaton (dir.), *Médias sociaux, enjeux pour la communication* (p. 185-197). Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Paris : Éditions de Minuit, 475 p.

- boyd, danah. (2012, 29 octobre). Truth, Lies, and « Doxxing »: The Real Moral of the Gawker/Reddit Story. *Wired*. Récupéré de <https://www.wired.com/2012/10/truth-lies-doxxing-internet-vigilanteism/>
- Bratich, J. (2010). The Digital Touch: Craft-work as Immaterial Labour and Ontological Accumulation. *Ephemera*, 10(3/4), 303-318.
- Breton, P. et Proulx, S. (2012). *L'explosion de la communication. Introduction aux théories et aux pratiques de la communication*. Paris : La Découverte.
- Bosco, F.J. (2006). The Madres de Plaza de Mayo and Three Decades of Human Rights' Activism: Embeddedness, Emotions, and Social Movements. *Annals of the Association of American Geographers*, 96(2), 342-365.
- Buechler, S.M. (1990). *Women's Movements in the United States; Woman Suffrage, Equal Rights, and Beyond*. New Brunswick: Rutgers University Press, 258 p.
- Burgess, M. (2017, 22 mai). Facebook's secret policy documents reveal the challenge of policing 2 billion people. *Wired UK*. Récupéré de <https://www.wired.co.uk/article/facebook-files-guardian>
- Campbell, K. K. (1999). The rhetoric of women's liberation : An oxymoron. *Communication Studies*, 50(2), 125-137.
- Cantijoch, M., Cutts, D. et Gibson, R. (2016). Moving Slowly up the Ladder of Political Engagement: A 'Spill-over' Model of Internet Participation. *The British Journal of Politics and International Relations*, 18(1), 26-48.
- Carstensen, T. (2014). Gender and Social Media; Sexism, Empowerment, or the Irrelevance of Gender? Dans L. McLaughlin, C. Carter, et L. Steiner (dir.), *The Routledge Companion to Media and Gender* (p. 483-492). New York : Routledge.
- Chesebro, J.W. et Borisoff, D.J. (2007). What Makes Qualitative Research Qualitative?, *Qualitative Research Reports in Communication*, 8(1), 3-14.
- Clark, C. (2015). *#TrendingFeminism: The Impact of Digital Feminist Activism*. Mémoire de maîtrise, Washington, The George Washington University. 99 p.
- Clark-Parsons, R. (2016). "Hope in a Hashtag" : The Discursive Activism of #WhyIStayed, *Feminist Media Studies*, 16(5), 788-804.
- Clark-Parsons, R. (2018). Building a Digital Girl Army : The Cultivation of Feminist Safe Spaces Online. *New Media & Society*, 20(6), 2125-2144.
- Clement, J. (2020, 30 janvier). Facebook users worldwide 2019. Dans *Statista*. Récupéré de <https://www.statista.com/statistics/264810/number-of-monthly-active-facebook-users-worldwide/>
- Cochran, T. R. (2013). "Let's Watch a Girl" : Whedon, Buffy, and Fans in Action. Dans J. K. Stuller, *Buffy, the Vampire Slayer* (p. 28-37). Chicago : Intellect Books.

Code civil du Québec (1991). RLRQ, chap. CCQ-1991. Récupéré de <http://legisquebec.gouv.qc.ca/fr/ShowDoc/cs/CCQ-1991>.

Cole, K. K. (2015). “It’s Like She’s Eager to be Verbally Abused”: Twitter, Trolls, and (En)Gendering Disciplinary Rhetoric. *Feminist Media Studies*, 15(2), 356-358.

Collet, I. (2006). *L’informatique a-t-elle un sexe : hackers, mythes et réalités*. Savoir et formation. Paris : Harmattan, 312 p.

Confessore, N. (2018, 4 avril). Cambridge Analytica and Facebook: The Scandal and the Fallout So Far. *The New York Times*. Récupéré de <https://www.nytimes.com/2018/04/04/us/politics/cambridge-analytica-scandal-fallout.html>

Crenshaw, Kimberlé. (1989). Demarginalizing the Intersection of Race and Sex : A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics. *The University of Chicago Legal Forum*, 1989(1), 139-167.

Crossley, A. D. (2015). Facebook Feminism: Social Media, Blogs, and New Technologies of Contemporary U.S. Feminism. *Mobilization : An International Quarterly*, 20(2), 253-268.

Cumiskey, K. M. (2014). The Use of Mobile Media and the Struggle for Women’s Empowerment. Dans G. De Goggin et L. Hjorth, *The Routledge Companion to Mobile Media* (p. 365-374). Abingdon : Taylor and Francis.

Dawkins R. (1976). *Selfish Genes*. Oxford : Oxford University Press, 224 p.

Dean, J. (2017). Politicising Fandom. *The British Journal of Politics and International Relations*, 19(2), 408-424.

Delphy, C. (1998[1970]). L’ennemi principal, dans C. Delphy, *L’ennemi principal. I Économie politique du patriarcat*. Paris : Éditions Syllepse, 31-55.

Del Vicario, M., Zollo, F., Caldarelli, G., Scala, A. et Quattrociocchi, W. (2017). Mapping Social Dynamics on Facebook: The Brexit Debate. *Social Networks*, 50, 6-16.

De Volo, L. (2006). The Dynamics of Emotion and Activism: Grief, Gender, and Collective Identity in Revolutionary Nicaragua. *Mobilization : An International Quarterly*, 11(4), 461-474.

Diani, M. (2000). Social Movement Networks Virtual and Real, *Information, Communication & Society*, 3(3), 386-401.

Dias, P. et Andrade, J. (2013). The Articulation of Mass Media and Social Media: Exploring civic movements in Portugal. *Revista de Estudios para el Desarrollo Social de la Comunicación*, 49-69.

- Dixon, D. K. (2014). Feminist Online Identity: Analyzing the Presence of Hashtag Feminism. *Journal of Arts and Humanities*, (7), 34-40.
- Dostie-Goulet, E. et Guay, J. (2013). La politique positive : un levier pour susciter l'intérêt envers la politique chez les jeunes. *Politique et Sociétés*, 32(2), 67-88.
- Douglas, S. (2010). *Enlightened Sexism: The Seductive Message that Feminism's Work is Done*. New York : Times Books.
- Drüeke, R. et Elke Z. (2016). Online Feminist Protest Against Sexism: the German-language Hashtag #aufschrei, *Feminist Media Studies*, 16(1), 35-54.
- Dwoskin, E. (2019, 5 juillet). Facebook says private groups are its future; Some are hubs for misinformation and hate. Dans *Washington Post*. Récupéré de <https://www.washingtonpost.com/technology/2019/07/05/facebook-says-private-groups-are-its-future-some-are-hubs-misinformation-hate/>
- Eagle, R.B. (2015). Loitering, Lingerig, Hashtagging: Women Reclaiming Public Space Via #BoardtheBus, #StopStreetHarassment, and the #EverydaySexism Project, *Feminist Media Studies*, 15(2), 350-353.
- Earl, J., Kimport, K., Prieto, G., Rush, C. et Reynoso, K. (2010). Changing the World One Webpage at a Time: Conceptualizing and Explaining Internet Activism. *Mobilization : An International Journal*, 15(4), 425-446.
- Ellis, M. (2018, août). Facebook Page vs. Group : Which One Is Right for You? Dans *MakeUseOf*. Récupéré de <https://www.makeuseof.com/tag/facebook-page-vs-group/>
- Facebook. (2006). *Welcome to Facebook, Everyone*. Récupéré de <https://www.facebook.com/notes/facebook/welcome-to-facebook-everyone/2210227130/>.
- Facebook. [s.d.]. *Our Company; Stats*. Récupéré le 12 décembre 2017 de <https://newsroom.fb.com/company-info/>.
- Facebook. [s.d.]. *Quels sont les différents rôles possibles sur une Page Facebook et quelles sont leurs habilitations ?* Récupéré le 10 juillet 2019 de https://www.facebook.com/help/289207354498410?helpref=about_content
- Faludi, S. (1991). *Backlash; the Undeclared War Against American Women*. New York : Crown Publishers.
- Federici, S. (1975). Wages Against Housework. Dans W. Edmond et S. Fleming, *All Work and no Pay: Women, Housework, and the Wages Due* (p. 1-8). Londres : Power of Women Collective et Falling Wall Press Ltd.
- Federici, S. (2004). *Caliban and the Witch: Women, the Body and Primitive Accumulation*. New York : Autonomedia.

- Federici, S. (2012). *Revolution at Point Zero: Housework, Reproduction and Feminist Struggle*. Oakland : PM Press.
- Filipovic, J. (2007). Blogging While Female: How Internet Misogyny Parallels “Real-World” Harassment, *Yale Journal of Law and Feminism*, 19(1), 295-303.
- Fischer, M. (2016). #Free_CeCe : The Material Convergence of Social Media Activism. *Feminist Media Studies*, 16(5), 755-771.
- Flam, H. (1990). Emotional ‘Man.’ Part 1 : The Emotional ‘Man’ and the Problem of Collective Action. *International Sociology*, 5, 39–56.
- Flam, H. (1999, février). *Moral Dwarfs and Stubborn Facts*. Communication présentée à la conférence Emotions and Social Movements, New York.
- Flam, H. et King, D. (dir.). (2005). *Emotions and Social Movements*. New York : Routledge.
- Flam, H. (2005). Emotions’ map: A research agenda. Dans H. Flam, et D. King (dir.), *Emotions and Social Movements* (p. 19-40). New York : Routledge.
- Fortunati, L. (1995). *The Arcane of Reproduction: Housework, Prostitution, Labour and Capital*. New York : Autonomedia, 176 p.
- Fortunati, L. (2007). Immaterial Labor and its Machinization. *ephemera* 7(1), 139-157.
- Fotopoulou, A. (2016). Digital and Networked by Default? Women’s Organisations and the Social Imaginary of Networked Feminism. *New Media & Society*, 18(6), 989–1005.
- Fraser, N. (1985). What’s Critical about Critical Theory? The Case of Habermas and Gender. *New German Critique*, (35), 97-131.
- Fraser, N. (1990). Rethinking the Public Sphere: A Contribution to the Critique of Actually Existing Democracy. *Social Text*, (25/26), 56-80.
- Fuchs, C. (2017 [2014]). *Social Media: A Critical Introduction*. Londres : Sage, 386 p.
- Fuchs, C, et Seignani, S. (2013). What Is Digital Labour? What Is Digital Work? What’s Their Difference? And Why Do These Questions Matter for Understanding Social Media?. *Triple C*, 11(2), 237-293.
- Gauthier, B. et I. Bourgeois. (2016). *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données* (6^e édition). Québec : Presse de l’Université du Québec.
- Gibson, R. et Cantijoch, M. (2013). Conceptualizing and Measuring Participation in the Age of the Internet: Is Online Political Engagement Really Different to Offline? *The Journal of Politics*, 75(3), 701-716.

- Giglietto, F., Rossi, L. et Bennato, D. (2012). The Open Laboratory: Limits and Possibilities of Using Facebook, Twitter, and YouTube as a Research Data Source. *Journal of Technology in Human Services*, 30(3-4), 145-159.
- Gleeson, J. (2016). “(Not) working 9–5”: The Consequences of Contemporary Australian-based Online Feminist Campaigns as Digital Labour. *Media International Australia*, 161(1), 77-85.
- Glucksmann, M. (2010). Les plats cuisinés et la nouvelle division internationale du travail. Dans J. Falquet, H. S. Hirata, et D. Kergoat (dir.), *Le sexe de la mondialisation : genre, classe, race et nouvelle division du travail* (p. 85-98). Paris : Presses de la fondation nationale des sciences politiques.
- Godrie, B. (2019). La co-construction des savoirs au prisme de l'épistémologie et des inégalités sociales. *SociologieS*. Récupéré de <http://journals.openedition.org/sociologies/11620>
- Gomes, V. (2016). *Exploration du féminisme en ligne : le cas du blogue québécois Je suis féministe* (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal. Récupéré d'Archipel l'archive de publications électroniques de l'UQAM : <http://www.archipel.uqam.ca/id/eprint/8591>.
- Goodwin, J., Jasper, J. et Polletta, F. (2000). The Return of The Repressed: The Fall and Rise of Emotions in Social Movement Theory. *Mobilization : An International Quarterly*, 5(1), 65-83.
- Goodwin, J., Polletta, F. et Jasper, J. M. (dir.). (2001). *Passionate Politics; Emotions and social movements*. Chicago : The University of Chicago Press.
- Gorski, P. C. et Chen, C. (2015). “Frayed All Over:” The Causes and Consequences of Activist Burnout Among Social Justice Education Activists. *Educational Studies*, 51(5), 385-405.
- Gould, D. (2002). Life During Wartime: Emotions and The Development of Act Up. *Mobilization : An International Journal*, 7(2), 177-200.
- Gould, D. (2010). On Affect and Protest. Dans J. Staiger, A. Cvetkovich et A. Reynolds (dir.), *Political Emotions : New Agendas in Communication* (p. 18-44), New York : Routledge.
- Granjon, F. (2014). Mobilisations informationnelles et expressions citoyennes autonomes à l'ère du « participatif ». Dans J. Denouël, F. Granjon, et A. Aubert, *Médias numériques et participation. Entre engagement citoyen et production de soi*. (p. 23-65). Paris : Mare et Martin.
- Groves, J. (1997). *Hearts and Minds: The Controversy over Laboratory Animals*. Philadelphia : Temple University Press, 230 p.

- Guillaumin, C. (1978a). Pratiques du pouvoir et idée de Nature. (1) L'appropriation des femmes. *Questions féministes*, 2, 5-30.
- Guillaumin, C. (1978b). Pratiques du pouvoir et idée de Nature (2) Le discours de la Nature. *Questions féministes*, 3, 5-28.
- Guichard-Claudic, Y. et Kergoat, D. (dir.). (2007). *Inversion du genre - Corps au travail et travail des corps*. Paris : L'Harmattan.
- Guichard-Claudic, Y., Kergoat, D. et Vilbroid, A.(dir.). (2008). *L'Inversion du genre*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Habermas, J. (2015[1989]). *The Structural Transformation of the Public Sphere*. Cambridge : Polity Press.
- Haimson, O.L., Brubaker, J.R., Dombrowski, L. et Gillian R.H., G. (2015). Disclosure, Stress, and Support During Gender Transition on Facebook, in CSCW 2015, Vancouver, 14-18 mars, 15 p.
- Harding, S. (1987). Introduction : Is There a Feminist Method. Dans S. Harding, *Feminism and Methodology* (p. 1-14). Bloomington : Indiana University Press.
- Harding, S. (1992). Rethinking Standpoint Epistemology: What Is « Strong Objectivity? » *The Centennial Review*, 36 (3), 437-470.
- Harding, S. (2004). *The Feminist Standpoint Theory Reader: Intellectual and Political Controversies*. New York : Routledge.
- Harding, S. (2016). *Whose Science? Whose Knowledge?: Thinking from Women's Lives*. Ithaca: Cornell University Press.
- Haraway, D. (1991). A Cyborg Manifesto; Science, Technology, and Socialist-Feminism in the Late Twentieth Century. Dans D. Haraway, *Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of Nature* (p. 149-181). New York : Routledge.
- Harold, C. (2004). Pranking Rhetoric: "Culture Jamming" as Media Activism. *Critical Studies in Media Communication*, 21(3), 189-211.
- Harris, A. (2010). Mind the Gap; Attitudes and Emergent Feminist Politics since the Third Wave. *Australian Feminist Studies*, 25(66), 475-484.
- Harris, A. (2012 [2008]). *Next Wave Cultures: Feminism, Subcultures, Activism*. New York : Routledge.
- Hathaway, J. (2014). *What Is Gamergate, and Why? An Explainer for Non-Geeks*. Récupéré de <http://gawker.com/what-is-gamergate-and-why-an-explainer-for-non-geeks-1642909080>
- Henneron, L. (2005). Être jeune féministe aujourd'hui : les rapports de génération dans le mouvement féministe contemporain. *L'Homme et la société*, 158(4), 93.

- Hercus, C. (1999). Identity, Emotion, and Feminist Collective Action. *Gender and Society*, 13(1), 34-55.
- Herring, S., Job-Sluder, K., Scheckler, R. et Barab, S. (2002). Searching for Safety Online: Managing « Trolling » in a Feminist Forum. *The Information Society*, 18(5), 371-384.
- Herrman, J. (2019, 10 mars). How TikTok Is Rewriting the World. *The New York Times*, section Style. Récupéré de <https://www.nytimes.com/2019/03/10/style/what-is-tik-tok.html>
- Hess, A. (2014). *The Next Civil Rights Issue: Why Women Aren't Welcome on the Internet*. *Pacific Standard*. Récupéré le 29 juin 2019 de <https://psmag.com/social-justice/women-arent-welcome-internet-72170>
- Hinsey, V. (2013). Girls Get Digital : A Critical View of Cyberfeminism. *On Our Terms*, 1(1), 1-13.
- Hirschman, Albert. (1982). *Shifting Involvements: Private Interest and Public Action*. Princeton, NJ : Princeton University Press, 138 p.
- Hochschild, A.R. (2012[1983]). *The Managed Heart: Commercialization of Human Feeling*. Jackson : University of California Press, 327 p.
- Hochschild, A.R. (1983). Comment on Kemper's « Social Constructionist and Positivist Approaches to the Sociology of Emotions ». *American Journal of Sociology*, 89(2), 432-434.
- Hochschild, A. R. (1975). The Sociology of Feeling and Emotion: Selected Possibilities. *Sociological Inquiry*, 45, 280-307.
- Hochschild, A.R. (1979). Emotion Work, Feeling Rules, and Social Structure. *American Journal of Sociology*, 85(3), 551-575.
- Holmes, M. (2015). Researching Emotional Reflexivity. *Emotion Review*, 7(1), 61-66.
- hooks, bell. (1994). Moving into and Beyond Feminism: Just for the Joy of It. Dans bell hooks, *Outlaw Culture : Resisting Representations* (p. 207-242). New York : Routledge.
- Hudson, L. (2014). Gamergate Goons Can Scream All They Want, But They Can't Stop Progress. *Wired*. Récupéré de <https://www.wired.com/2014/10/the-secret-about-gamergate-is-that-it-cant-stop-progress/>
- Humphreys, S. et Vered, K.O. (2014). Reflecting on Gender and Digital Networked Media. *Television & New Media*, 15(1), 3-13.
- Husson, A.-C. (2017). Éthique langagière féministe et travail du « care » dans le discours. La pratique du « trigger warning ». *Langage et société*, 159(1), 41-61.

- Huws, U. (2014). Shifting Boundaries: Gender, Labor, and New Information and Communication Technology. Dans C. Carter, L. Steiner, et L. McLaughlin, *The Routledge Companion to Media and Gender* (p. 147-156). New York : Routledge.
- Ip, I.-C. et Lam, O.-W. (2014). Between Legitimacy and Political Efficacy: Feminist Counter-Publics and the Internet in China. Dans C. Carter, L. Steiner, et L. McLaughlin, *The Routledge Companion to Media and Gender* (p. 245-256). New York : Routledge.
- Jaggar, A. M. (1989). Love and Knowledge: Emotion in Feminist Epistemology. *Inquiry*, 32(2), 151-176.
- Jane, E.A. (2016). Online Misogyny and Feminist Digilantism, *Continuum*, 30(3), 284-297.
- Jarrett, K. (2014). The Relevance of “Women’s Work” Social Reproduction and Immaterial Labor in Digital Media. *Television & New Media*, 15(1), 14-29.
- Jarrett, K. (2016). *Feminism, Labour and Digital Media: The Digital Housewife*. New York : Routledge, 190 p.
- Jasper, J. M. (1998). The Emotions of Protest: Affective and Reactive Emotions in and around Social Movements. *Sociological Forum*, 13, 397-424.
- Jasper, J. M. (2011). Emotions and Social Movements: Twenty Years of Theory and Research. *Annual Review of Sociology*, 37(1), 285-303.
- Jasper, J. (2014). Constructing Indignation: Anger Dynamics in Protest Movements. *Emotion Review*, 6(3), 208-213.
- Jasper, J. M. (2018). Introduction : Thinking Hearts. Dans *The Emotions of Protest* (p. 1-14). Chicago : The University of Chicago Press.
- Jauréguiberry, F. et Proulx, S. (2011). Usages et enjeux des technologies de communication. Toulouse : Érès.
- Jenkins, H., S. Ford, J. Green. (2013). *Spreadable Media: Creating Value and Meaning in a Networked Culture* . New York : NYU Press.
- Jenkins, H., M. Ito et d. boyd. (2016). *Participatory Culture in a Networked Era: A Conversation on Youth, Learning, Commerce, and Politics*. New York : John Wiley & Sons.
- Jouët, J. (2000). Retour critique sur la sociologie des usages. *Réseaux*, 18(100), 487-521.
- Jouët, J. (2003). Technologies de communication et genre : des relations en construction. *Réseaux*, 120, 53-86.
- Jouët, J., Niemeyer, K. et Pavard, B. (2017). Faire des vagues. *Réseaux*, 201(1), 21-57.

- Jung, E. A. (2014). Wages for Facebook | Dissent Magazine. Dans *Dissent Magazine*. Récupéré de <https://www.dissentmagazine.org/article/wages-for-facebook>
- Karras, I. (2002). The Third Wave's Final Girl: Buffy the Vampire Slayer. *thirdspace*, 1(2), [s.p.].
- Kacere, L. (2014, 24 février). Why the Feminist Movement Must Be Trans-Inclusive. Dans *Everyday Feminism*. Récupéré de <https://everydayfeminism.com/2014/02/trans-inclusive-feminist-movement/>
- Keller, J. (2012). Virtual Feminisms. *Information, Communication & Society*, 15(3), 429-447.
- Keller, J., Mendes, K. et Ringrose, J. (2018). Speaking “Unspeakable Things”: Documenting Digital Feminist Responses to Rape Culture. *Journal of Gender Studies*, 27(1), 22-36.
- Kergoat, D. (1982). *Les ouvrières*. Paris : Le Sycomore.
- Kergoat, D. (2004). Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe. Dans H. Hirata, F. Laborie, H. Le Doaré et D. Senotier *Dictionnaire critique du féminisme*. (2^e éd., p. 35-44), Paris : PUF.
- Kergoat, D. (2002). *Travail des hommes, Travail des femmes; Le mur invisible*. Paris : L'Harmattan.
- Khoja-Moolji, S. (2015). Becoming an “Intimate Publics”: Exploring the Affective Intensities of Hashtag Feminism. *Feminist Media Studies*, 15(2), 347-350.
- King, G., Keohane, R.O. et Verba, S. (1994). The Science in Social Science. Dans G. King, R. O. Keohane, et S. Verba, *Designing Social Inquiry. Scientific Inference in Qualitative Research* (p. 333). Princeton : Princeton University Press.
- King, D. (2005). Sustaining Activism through Emotional Reflexivity. Dans H. Flam et D. King (dir.), *Emotions and Social Movements* (p. 150-169). London : Routledge.
- Kuo, L. (2019, 27 novembre). TikTok « makeup tutorial » goes viral with call to action on China's treatment of Uighurs. *The Guardian*, section Technology. Récupéré de <https://www.theguardian.com/technology/2019/nov/27/tiktok-makeup-tutorial-conceals-call-to-action-on-chinas-treatment-of-uighurs>
- Lamonde, Y. (1996). *Ni avec eux ni sans eux : le Québec et les États-Unis*. Montréal : Nuit blanche éditeur.
- Lamoureux, D. (1986). *Fragments et collages : Essai sur le féminisme québécois des années 70*, Montréal : Remue-ménage, 168 p.
- Lamoureux, D. (2006). Y a-t-il une troisième vague féministe? *Cahiers du Genre*, 1(3), 57-74.

Landry, N. (2012). Les mouvements sociaux, les technologies médiatiques et le pouvoir. Dans S. Proulx, M. Millette, et Heaton, *Médias sociaux, enjeux pour la communication* (p. 153-165). Montréal : Presses de l'Université du Québec.

Latina, D. et Docherty, S. (2014). Trending Participation, Trending Exclusion? *Feminist Media Studies*, 14(6), 1103-1105.

Laukkanen, M. (2007). Young Queer Online : The Limits and Possibilities of Non-Heterosexual Self-Representation in Online Conversations. Dans K. O'Riordan et D. J. Philipps, *Queer Online : Media, Technology & Sexuality* (p. 81-100). New York : Peter Lang Publishers.

Le Nouvel Observateur. (2017, 3 novembre). *Sexisme et écriture inclusive : le masculin doit-il forcément l'emporter sur le féminin?* [Vidéo]. Récupéré de <http://www.nouvelobs.com/videos/vxkm0v.DGT/sexisme-et-ecriture-inclusive-le-masculin-doit-il-forcement-l-emporter-sur-le-feminin.html>.

Leow, R. (2010). Reflections on Feminism, Blogging, and the Historical Profession. *Journal of Women's History*, 22(4), 235-243.

Lim, S.S. (2014). Women, Double Work and Mobile Media; The More Things Change, the More They Stay the Same. Dans G. De Goggin et L. Hjorth, *The Routledge Companion to Mobile Media* (p. 356-364). New York : Routledge.

Logan, B. (2018, 27 février). Obama dénonce Facebook et Google et doute de l'avenir de la démocratie dans le contexte politique actuel. *Business Insider*. Récupéré de <http://www.businessinsider.fr/obama-sur-role-facebook-google-dans-vie-democratie>

Longuenesse, É. (2018). Du militantisme à l'activisme, remarques sur la circulation de quelques mots entre le français, l'anglais et l'arabe. *Revue internationale de politique comparée*, 25(1-2), 83-103.

Louarn, A.-D. (2017, 14 décembre). Facebook, une machine qui « déchire le tissu social »? *France 24*. Récupéré de <http://www.france24.com/fr/20171213-facebook-une-machine-dechire-le-tissu-social>

Lyet, P. (2014). Renouveler les pratiques de construction des savoirs dans les « recherches collectives ». *Le sociographe*, N° Hors-série 7 (5), 87-102.

Marcetic, B. (2014). #Gamergate is really about terrorism: Why Bill Maher should be vilifying the gaming community, too. *Salon*. Récupéré le 29 juin 2019 de https://www.salon.com/2014/10/23/gamergate_is_really_about_terrorism_why_bill_maher_should_be_vilifying_the_gaming_community_too/

Mann, L.K. (2014). What Can Feminism Learn from New Media?, *Communication and Critical/Cultural Studies*, 11(3), 293-297.

Mantilla, K. (2013). Gendertrolling: Misogyny Adapts to New Media. *Feminist Studies*, 39(2), 563-570.

- Mantilla, K. (2016). *Gender trolling: How Misogyny Went Viral*. Santa Clara : ABC-CLIO, 268 p.
- Marignier, N. (2017). Les « énonciations de privilèges » dans le militantisme féministe en ligne : description et critique. *Argumentation et Analyse du Discours*, 2017(18).
- Marwick, A. (2011, 11 août). « “If you don’t like it, don’t use it. It’s that simple.” ORLY? », Social Media Collective Research Blog. <http://socialmediacollective.org/2011/08/11/if-you-dont-like-it-dont-use-it-its-that-simple-orly/>
- Marwick, A. (2013). Online Identity. Dans J. Hartley, J. Burgess, et A. Bruns, *Companion to New Media Dynamics* (p. 355-364). Toronto : John Wiley & Sons.
- McCombs, M.E., et Shaw, D. (1972). The Agenda-setting Function of Mass Media. *The Public Opinion Quarterly*, 36(2), 176-187.
- Millerand, F. (2004). *L’appropriation du courrier électronique en tant que technologie cognitive chez les enseignants chercheurs universitaires : vers l’émergence d’une culture numérique?* (Thèse de doctorat). Université de Montréal. Récupéré de <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/6727>
- Millette, M., Millette, J., et Proulx, S. (2012). Hashtags et casseroles : De l’auto-organisation du mouvement social étudiant. *Journal of Mobile Media, Special Issue « Out of the mouths of “casseroles” »*, 6(2), Récupéré de <http://wi.mobilities.ca/hashtags-et-casseroles-de-lauto-organisation-du-mouvement-social-etudiant/>.
- Millette, M. (2013). Pratiques transplateformes et convergence dans les usages des médias sociaux. *Communication & Organisation*, (1), 47-58.
- Millette, M. (2016). *Usages des médias socionumériques : notes de cours, COM7601*. Université du Québec à Montréal, Faculté de communication, Département de communication sociale et publique.
- Millette, M., Millerand, F., Myles, D., et G. Latzko-Toth. (dir.). (2020). *Méthodes de recherche en contexte numérique: une orientation qualitative*. Montréal : Les Presses de l’Université de Montréal.
- Meynaud, H.Y., Fortino, S. et J. Claderón. (2009). *La mixité au service de la performance économique*. Paris : L’Harmattan.
- Mohrman, S. A. (2010). Emotions, Values, and Methodology: Contributing to the Nature of the World We Live In Whether We Intend To or Not. *Journal of Management Inquiry*, 19(4), 345-347.
- Munro, E. (2013). Feminism: A Fourth Wave? *Political Insight*, 4(2), 22-25.
- Ngai, S. (2005). *Ugly Feelings*. Cambridge : Harvard University Press.

- Ollivier, M. et Tremblay, M. (2000). Quelques principes de la recherche féministe. Dans M. Tremblay et M. Ollivier, *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche* (p. 17-58). Montréal : L'Harmattan.
- Olson, C. C. (2016). #BringBackOurGirls: Digital Communities Supporting Real-world Change and Influencing Mainstream Media Agendas, *Feminist Media Studies*, 16(5), 772-787.
- O'Regan C., Theil S. (2020). *Hate Speech Regulation on Social Media: An intractable Contemporary Challenge*. Récupéré de : <https://researchoutreach.org/articles/hate-speech-regulation-on-social-media-an-intractable-contemporary-challenge/>.
- Ouellette, L. et J. Wilson. (2011). Women's Work; Affective Labour and Convergence Culture, *Cultural Studies*, 25(4-5), 548-565.
- Pagé, G. (2012) *Feminism à la Québec : Ideological Travelings of American and French Thought (1960-2010)*. Thèse de doctorat. College Park, MD: University of Maryland.
- Palomo, M. T. M. (2009). Le care, un débat ouvert : des politiques du temps au social care. *Cahiers du Genre*, 47(2), 123-144.
- Paresh Dave, K. P. (2020, 7 janvier). Facebook defies China headwinds with new ad sales push. *Reuters*. Récupéré de <https://www.reuters.com/article/us-facebook-china-focus-idUSKBN1Z616Q>
- Pavard, B. (2018). Faire naître et mourir les vagues : comment s'écrit l'histoire des féminismes. *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, (2017-2).
- Phillips, W. (2012). *What an Academic Who Wrote Her Dissertation on Troll Thinks of Violentacrez*. Récupéré de : <https://www.theatlantic.com/technology/archive/2012/10/what-an-academic-who-wrote-her-dissertation-on-trolls-thinks-of-violentacrez/263631/>
- Philipps, W. (2015). *This Is Why We Can't Have Nice Things; Mapping the Relationship Between Online Trolling and Mainstream Culture*. Cambridge : The MIT Press.
- Polletta, F. (2002) *Freedom is an Endless Meeting : Democracy in American Social Movements*, Chicago: University of Chicago Press.
- Poupart, J. (2012). L'entretien de type qualitatif : Réflexions de Jean Poupart sur cette méthode. À partir des propos recueillis et rassemblés par Nadège Broustau et Florence Le Cam, *Sur le journalisme, About Journalism, Sobre jornalismo*, 1(1), 60-71.
- Pratt, G. (2000). Research Performances. *Environment and Planning D: Society and Space*, 18(5), 639-650.

- Proulx, S. et Latzko-Toth, G. (2000). La virtualité comme catégorie pour penser le social: L'usage de la notion de communauté virtuelle. *Sociologie et sociétés*, 32(2), 99-122.
- Proulx, S. (2015). Usages participatifs des technologies et désir d'émancipation : une articulation fragile et paradoxale. *Communiquer. Revue de communication sociale et publique*, (13), 67-77.
- Proulx, S. (2015). La sociologie des usages, et après? *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, (6), 16 p.
- Ptak, L. (s. d.). *Wages For Facebook*. Récupéré de <http://wagesforfacebook.com/>.
- Racine, M. (2007). Quelle place peut prendre le chercheur dans l'interprétation du sens...du sens donné par les acteurs sociaux auprès de qui il fait sa recherche? Dans F. Guillemette et C. Baribeau (dir.). *Collection hors série « Les actes »*. Actes du colloque de l'Association pour la recherche qualitative (ARQ) organisé dans le cadre du congrès de l'ACFAS, le 16 mai 2006 (p. 112-124). Trois-Rivières : Association pour la recherche qualitative.
- Råheim, M., Magnussen, L.H., Sekse, R.J.T., Lunde, Å., Jacobsen, T. et Blystad, A. (2016). Researcher–Researched Relationship in Qualitative Research: Shifts in Positions and Researcher Vulnerability. *International Journal of Qualitative Studies on Health and Well-being*, 11(1), 1-12.
- Rakow L.F. (2011). Commentary: Interviews and Focus Groups and Critical and Cultural Methods. *Journalism & Mass Communication Quarterly*, 88(2), 416-428.
- Rampton, M. (2015). *Four Waves of Feminism*. Récupéré de <http://www.pacificu.edu/about-us/news-events/four-waves-feminism>.
- Ravenscraft, E. (2019, 30 mai). Facebook's Notifications Are Out of Control. Here's How to Tame Them. *The New York Times*, section Smarter Living. Récupéré de <https://www.nytimes.com/2019/05/30/smarter-living/stop-facebook-notifications.html>
- Reger, J. (2004). Organizational « Emotion Work » through Consciousness-raising: an Analysis of a Feminist Organization. *Qualitative Sociology*, 27(7), 205-222.
- Rentschler, C. A. (2014). Rape Culture and the Feminist Politics of Social Media. *Girlhood Studies*, 7(1), 65-82.
- Rentschler, C. A. (2015). #Safetytipsforladies: Feminist Twitter Takedowns of Victim Blaming. *Feminist Media Studies*, 15(2), 353-356.
- Rentschler, C. A. et Thrift, S. C. (2015). Doing Feminism in the Network: Networked Laughter and the 'Binders Full of Women' Meme. *Feminist Theory*, 16(3), 329-359.
- Reporters sans frontières. (2018). *Harcèlement en ligne des journalistes; quand les trolls lancent l'assaut*. Paris : Deloivre, S.

- Ritzer, G. et Jurgenson, N. (2010). Production, Consumption, Prosumption; The Nature of Capitalism in the Age of the Digital “Prosumer”. *Journal of Consumer Culture*, 10(1), 13-36.
- Rogers, R. (2009). *The End of the Virtual: Digital Methods*. Amsterdam : Amsterdam University Press.
- Rose, G. (1997). Situating Knowledges: Positionality, Reflexivities and Other Tactics. *Progress in Human Geography*, 21(3), 305-320.
- Roth, S. (2005). Sisterhood and Exclusionary Solidarity in a Labor Women’s Organization. Dans H. Flam et D. King (dir.). *Emotions and Social Movements* (p. 189-206). New York : Routledge.
- Rupp, L. J. et V. Taylor. (1987). *Survival in the Doldrums: The American Women’s Movement, 1945 to the 1960s*. New York : Oxford University Press, 284 p.
- Salter, M. et C. Bryden. (2009). I can see you: Harassment and Stalking on the Internet. *Information and Communications Technology Law*, 18(2), 99–122.
- Salter, M. (2013). Justice and Revenge in Online Counter-Publics: Emerging Responses to Sexual Violence in the Age of Social Media. *Crime, Media, Culture : An International Journal*, 9(3) : 225–242.
- Salter, M. (2018). From Geek Masculinity to Gamergate: The Technological Rationality of Online Abuse. *Crime, Media, Culture : An International Journal*, 14(2), 247-264.
- Sarrazin, S. (2020, 19 février). Tinder, pour les chasse-cœurs... mais pas seulement. *La Presse*, section Société. Récupéré de <https://www.lapresse.ca/societe/202002/18/01-5261516-tinder-pour-les-chasse-coeurs-mais-pas-seulement.php>
- Savard-Moisan, R. (2017). *Le traitement médiatique du mouvement #AgressionNonDénoncée dans la presse écrite québécoise francophone* (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal. Récupéré d’Archipel l’archive de publications électroniques de l’UQAM : <https://archipel.uqam.ca/9675/>.
- Schilt, K. et Westbrook, L. (2009). Doing Gender, Doing Heteronormativity: « Gender Normals, » Transgender People, and the Social Maintenance of Heterosexuality. *Gender and Society*, 23(4), 440-464.
- Scott-Dixon, K. (2001). Girls Need Ezines: Young Feminists Get On-Line. Dans A. Mitchell, L. Bryn Rundle, et L. Karaian, *Turbo Chicks* (p. 303-308). Toronto : Canadian Scholars’ Press Inc.
- Shade, L.R. (2014). Gender and Digital Policy. Dans C. Carter, L. Steiner, et L. McLaughlin, *The Routledge Companion to Media and Gender* (p. 222-232). New York : Routledge.

Shaw, F. (2013). Still 'Searching for Safety Online': collective strategies and discursive resistance to trolling and harassment in a feminist network | *The Fibreculture Journal* : 22. *Fibreculture Journal*, (22), 92-107.

Shaw, A. (2014). The Internet Is Full of Jerks, Because the World Is Full of Jerks: What Feminist Theory Teaches Us About the Internet. *Communication and Critical/Cultural Studies*, 11(3), 273-277.

Shifman, L. (2014). *Memes in Digital Culture*. Cambridge : MIT Press.

Sills, S., Pickens, C., Beach, K., Jones, L., Calder-Dawe, O., Benton-Greig, P. et Gavey, N. (2016). Rape Culture and Social Media: Young Critics and a Feminist Counterpublic. *Feminist Media Studies*, 16(6), 935-951.

Smith, D. E. (1990). *The Conceptual Practices of Power: A Feminist Sociology of Knowledge*. Toronto : University of Toronto Press.

Smith, N. et Graham, T. (2019). Mapping the anti-vaccination movement on Facebook. *Information, Communication & Society*, 22(9), 1310-1327.

Solon, O. (2018, 1^{er} juin). Teens are abandoning Facebook in dramatic numbers, study finds. *The Guardian*, section Technology. Récupéré de <https://www.theguardian.com/technology/2018/jun/01/facebook-teens-leaving-instagram-snapchat-study-user-numbers>

Sowards, S.K. et Renegar, V.R. (2006). Reconceptualizing Rhetorical Activism in Contemporary Feminist Contexts. *Howard Journal of Communications*, 17(1), 57-74.

Standards de la communauté. (2020, 22 février). Dans *Facebook*. Récupéré de <https://www.facebook.com/communitystandards/>.

Statt, N. (2019, 30 avril). Facebook is redesigning its core app around the two parts people actually like to use. Dans *The Verge*. Récupéré de <https://www.theverge.com/2019/4/30/18523265/facebook-events-groups-redesign-news-feed-features-f8-2019>

Stoeffel, K. (2014). Women Pay the Price for the Internet's Culture of Anonymity. Dans *The Cut*. Récupéré de <https://www.thecut.com/2014/08/women-pay-the-price-for-online-anonymity.html>

Sullivan, K. et Bélanger, P. (2016). La cyberdémocratie québécoise : Twitter bashing, #VoteCampus et selfies. *Politique et Sociétés*, 35(2-3), 239-258.

Sumers-Effler, E. (2005). The Emotional Significance of Solidarity for Social Movement Communities; Sustaining Catholic Worker Community and Service. Dans H. Flam et King, D., *Emotions and Social Movements* (p. 135-149). New York : Routledge.

- Taylor, V. (1989). Social Movement Continuity: The Women's Movement in Abeyance. *American Sociological Review*, 54, 761-75.
- Taylor, V., et Whittier, N. (1992). Collective Identity in Social Movement Communities : Lesbian Feminist Mobilization. Dans A.D. Morris et McClurg Mueller C., *Frontiers in Social Movement Theory* (p. 104-126). New Haven : Yale University Press.
- Taylor, V. et N. E. Whittier. (1995). Analytical Approaches to Social Movement Culture: The Culture of the Women's Movement. Dans H. Johnston et B. Klandermans (dir.), *Social Movements and Culture* (p. 163-188), Londres : UCL Press.
- Taylor, V. (1995). Watching for Vibes: Bringing Emotions into the Study of Feminist Organizations. Dans M. M. Ferree and P. Y. Martin, *Feminist Organizations: Harvest of the New Women's Movement* (p. 222-233). Philadelphie : Temple University Press.
- Taylor, V., et Rupp, L. (2002). Loving Internationalism: The Emotion Culture of Transnational Women's Organizations, 1888-1945. *Mobilization*, 7(2), 141-58.
- Terranova, T. (2012). Free Labor. Dans T. Scholz, *Digital Labor : The Internet as Playground and Factory* (p. 33-57). New York : Routledge.
- The Roestone Collective. (2014). Safe Space: Towards a Reconceptualization. *Antipode*, 46(5), 1346-1365.
- Tison, F. (2019). Les gameuses du Québec systématiquement harcelées en ligne. *Espresso-Jobs*. Récupéré de <https://espresso-jobs.com/conseils-carriere/les-gameuses-du-quebec-systematiquement-harcelees-en-ligne/>
- Tombleson, B. et Wolf, K. (2017). Rethinking the Circuit of Culture: How Participatory Culture Has Transformed Cross-Cultural Communication. *Public Relations Review*, 43(1), 14-25.
- Treem, J.W. et Leonardi, P.M. (2012). Social Media Use in Organizations: Exploring the Affordances of Visibility, Editability, Persistence, and Association. *Communication Yearbook*, 36, 143-189.
- Wahnich, S. (2006). Enquêtes quantitatives et qualitatives, observation ethnographique. *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, (6), 8-12.
- Weil, A. (2017). Vers un militantisme virtuel ? Pratiques et engagement féministe sur Internet. *Nouvelles Questions Féministes*, 36 (2), 66.
- Weiss, S. (2016, 15 août). 50 Ways People Expect Constant Emotional Labor from Women and Femmes [Blog]. Dans *Everyday Feminism*. Récupéré de <https://everydayfeminism.com/2016/08/women-femmes-emotional-labor/>
- Young, S. (1997). *Changing the Wor(l)d: Discourse, Politics, and the Feminist Movement*. New York : Routledge.

Zobl, E. et Reitsamer, R. (2014). Gender and Media Activism; Alternative Media in Europe. Dans C. Carter, L. Steiner, et L. McLaughlin, *The Routledge Companion to Media and Gender* (p. 233-244). New York : Routledge.